

FONDATION DE LA MEMOIRE CONTEMPORAINE

**Maurice
PIORO**

**interviewé par Martine Goldberg,
chercheuse à la Fondation de la Mémoire contemporaine**

1995-1996

**© Fondation de la Mémoire contemporaine
Avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles**

Table des matières

Premier entretien – 14 février 1995	4
Histoire familiale en Pologne – Enfance à Bruxelles – Itinéraire du père – Itinéraire de la mère – Activités professionnelles et communautaires du père	
Deuxième entretien - 14 mars 1995	46
Adolescence à Bruxelles – Bar Mitsva – Pratique du judaïsme – Dror – Jeunes Gardes socialistes	
Troisième entretien – 13 juillet 1995	70
Précisions sur la participation au Dror et aux Jeunes Gardes socialistes – Synagogue rue de Lengentier – Travail durant l’adolescence – Vie sociale – Actions clandestines (tracts) – Déclaration de guerre	
Quatrième entretien – 3 octobre 1995	87
Perception des événements internationaux (Guerre d’Espagne, <i>Kristallnacht</i> , etc.) – Premières mesures antijuives – Exode	
Cinquième entretien – 14 novembre 1995	101
10 mai 1940 – Exode – Appel de l’armée belge – Mesures contre les entreprises juives – Activités clandestines (tracts) – Port de l’étoile – Faux-papiers	
Sixième entretien – 5 décembre 1995	121
Travail à Linz – Arrestation – Prison de Liège – Prisons de St-Gilles et Forest	
Septième entretien – 14 mai 1996	134
Déportation <i>via</i> Cologne et Breslau –Auschwitz (13.5.1943) – Block de quarantaine – Camp de Jawischowitz (20.7.1943) – Travail à la mine et comme électricien – Circonstances du départ vers le camp de Buna-Monowitz (18.1.1944)	
Huitième entretien – 11 juin 1996	155
Organisation de la vie à Buna – Retour sur Jawischowitz – Pendaions – Rapport avec les prisonniers anglais – Marche de la Mort vers le camp de Gleiwitz	
Neuvième entretien – 23 juillet 1996	171
Gleiwitz – Départ en wagons à bestiaux vers Weimar, puis Buchenwald (janvier 1945) – Quarantaine à Buchenwald – Camp de Holzminden – Retour à Buchenwald – Départ en train vers Dachau (6 avril 1945) – Libération par les Américains – Retour en camion avec l’abbé Paternote – Accueilli chez l’abbé (Marcinelle) – Séquelles – Premiers témoignages – Actions de l’Union des Déportés	

Dixième entretien – 13 août 1996 195
Reprise d'activités professionnelles – Démarrage d'une activité de maroquinerie (1945-46) – Fondation de l'Amicale des Anciens de Jawischowitz – Fondation de l'Union des Déportés (1956) – Pèlerinage à Auschwitz (1967) – Premières commémorations – Procès de Kiel – Engagement et transmission

Premier entretien – 14 février 1995

Histoire familiale en Pologne – Enfance à Bruxelles – Itinéraire du père –
Itinéraire de la mère – Activités professionnelles et communautaires du
père

I. (Intervieweuse) : Donc, en fait on va remonter vraiment...

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Le plus loin possible. Je vais commencer par remonter à tes grands-parents.

Maurice Piore : Oui.

I. : D'accord ? Alors, d'abord quand... est-ce que tu sais quand tes grands-parents
sont nés ? Non ?

Maurice Piore : Euh, ça doit se situer... ça doit se situer... tu permets ?

I. : Oui.

Maurice Piore : Si mon père est né en 1893...

I. : Oui...

Maurice Piore : Ça se doit situer... vers 1820... parce qu'il était le plus jeune. Tu
vois ?

I. : La naissance de tes grands-parents ?

Maurice Piore : Dans les années... oui... 1820.

I. : D'accord.

Maurice Piore : Ah, c'est le tien ?

I. : Oui, c'est le mien !

Maurice Piore : Ah ! Excuse-moi. Excuse-moi.

I. : D'accord. Et où est-ce qu'ils sont nés ?

Maurice Piore : Mes grands-parents... paternels...

I. : Oui.

Maurice Piore : A Varsovie. Et grands-parents maternels, à Piotrków. Piotrków.

I. : Piotrków.

Maurice Piore : Oui, c'est... c'est une... une petite ville près de Częstochowa. Voilà.

I. : Toujours... c'est en Pologne, Częstochowa ?

Maurice Piore : Oui, tout en Pologne, tout... tout... tout en Pologne, oui.

I. : Donc ils étaient de nationalité polonaise ? Et leur langue maternelle ?

Maurice Piore : Yiddish. Yiddish et... et un peu... non, mon père parlait bien le polonais. Ma mère pas tellement. Un petit village parlait que yiddish, hein ? Même que le curé qui y était parlait yiddish ! Et il y avait deux goï dans le village, hein, le curé et le champêtre. Ce sont des petits patelins...

I. : Oui, bien sûr ! Bien sûr. Alors les... tes grands-parents ? C'est... il est très sensible [le micro]...

Maurice Piore : Oui.

I. : Tes grands-parents, est-ce que ils avaient des frères et sœurs ?

Maurice Piore : Je pense, mais je suis pas du tout au courant.

I. : Tu connais pas le... la généalogie ?

Maurice Piore : Pas du tout

I. : D'accord. Et qu'est-ce...

Maurice Piore : Impossible qu'il y en ait pas ! C'est... les familles juives en Pologne étaient des grandes familles.

I. : Oui.

Maurice Piore : On en reviendra à mes parents tout de suite.

I. : Oui, oui. On va tout de suite passer à tes parents. Et qu'est-ce qu'ils faisaient les grands-parents ?

Maurice Piore : Maternels, ils avaient des épiceries. Et... [Interruption.]

I. : Oui. Donc, ils tenaient une... une épicerie, les grands-parents maternels tenaient une épicerie...

Maurice Piore : Oui. Et paternels avaient un restaurant.

I. : Casher ?

Maurice Piore : Ah oui ! A Varsovie ! Tu rigoles ?

I. : Oui, je m'en doute ! Je pose la question à tout hasard.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : D'accord. Est-ce que tu sais quand ils sont morts ?

Maurice Piore : Pas du tout. Mais ça devait être dans les années... à Varsovie, dans les années 35 à peu près. Et ma grand-mère maternelle... Ah non, non, non ! Ceux-là alors non ! Non, non ! Le... le père de mon père, je me rappelle, c'était environ dans les années 35. Le reste, je sais pas du tout. Oui, alors la... la... ma grand-mère, non, la grand-mère de mes parents... ma grand-mère tu veux aussi savoir ?

I. : Oui, ta grand-mère...

Maurice Piore : Ma grand-mère maternelle est morte à Bruxelles en 1940. [Le téléphone sonne.] Non, c'est pour à côté.

I. : Et, dans quelles circonstances exactement ?

Maurice Piore : La grand-mère maternelle, avait cette maladie qui vient du sucre là, qu'on doit souvent am... amputer les vieillards.

I. : Elle était diabétique ?

Maurice Piore : C'est ça. Et... il y a... il y a une maladie qui provient de ça.

I. : Oui...

Maurice Piore : Ça... ça va me revenir, alors je te le dirai.

I. : Et c'est de ça qu'elle est morte ?

Maurice Piore : Oui.

I. : La... ta grand-mère maternelle ?

Maurice Piore : Oui, les autres, je sais pas du tout.

I. : Non, je m'en doute bien. Et est-ce que... tu as connu... quels... quels sont les grands-parents que tu as connus ?

Maurice Piore : Ma grand-mère maternelle, elle m'a élevé.

I. : Elle t'a élevé ? C'est-à-dire ?

Maurice Piore : Ah oui, elle vivait avec nous. Elle est venue de Pologne dans les années 20... 20... 20... 22-23-24. Et quand ma mère s'est mariée, elle est... elle a habité chez nous.

I. : Ah, d'accord. Et quels souvenirs tu gardes d'elle ?

Maurice Piore : Oh merveilleux ! J'allais tous les shabbats avec elle à la synagogue. Oh non, c'était vraiment la... parce que ma maman travaillait. On était très nombreux et pas très riches, alors ma maman devait travailler avec mon père pour gagner notre vie. Alors... On était quatre enfants, puis le cinquième est venu après, elle a... elle a pratiquement pas connu. D'ailleurs c'est pas difficile elle était au home des vieillards, à la rue du Canal, à Bruxelles, parce qu'on avait vraiment pas les moyens de venir ici, au home juif. J'allais lui apporter tous les jours à manger casher. A vélo.

I. : Quand elle est tombée malade ?

Maurice Piore : Ah oui.

I. : Elle a été dans ce home-là ?

Maurice Piore : Elle... elle était impossible de la soigner à la maison, parce qu'il fallait des soins journaliers. Eh on avait pas les moyens ! Alors on a été la mettre là, mais je... je dis, mon père avait acheté un appareillage des... des... des restaurants, comme ça !

I. : Oui.

Maurice Piore : Alors elle prenait du bouillon, etc. Je venais pratiquement tous les jours.

I. : Et elle est restée là combien de temps ?

Maurice Piore : Oh, deux-trois ans... deux ans...

I. : Ah oui, quand même.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et en 40, elle est morte avant ou après le...

Maurice Piore : Ah non, non... avant... avant la guerre, c'était en janvier.

I. : En janvier 40.

Maurice Piore : Ah oui. Oui, oui, oui.

I. : Ah oui, donc elle n'a... elle n'a rien connu, quoi !

Maurice Piore : Elle n'a pas connu la guerre.

I. : Oui, bien sûr ! Bien sûr. Alors, on va passer maintenant... à moins que tu aies quelque chose à ajouter sur tes grands-parents ?

Maurice Piore : Non, rien.

I. : On va passer à... à tes parents.

Maurice Piore : Oui.

I. : Quand exactement ta mère est-elle née ?

Maurice Piore : Le 10 mai 1900.

I. : Où ça ?

Maurice Piore : A Piotrków, là.

I. : Oui, d'accord.

Maurice Piore : Oui.

I. : Nationalité polonaise ?

Maurice Piore : Polonaise, oui.

I. : Langue maternelle : yiddish ?

Maurice Piore : Yiddish, oui.

I. : Et polonais ?

Maurice Piore : Très peu. Dans les petits villages, très peu.

I. : Oui.

Maurice Piore : Oui.

I. : Elle... elle parlait d'autres langues ?

Maurice Piore : Après elle a parlé le français.

I. : Ah oui, bien sûr. Ça, on va... on va y venir. Oui... donc Pié... Piotrków, c'est comme ça que tu dis ? C'était un...

Maurice Piore : Près de Częstochowa.

I. : Oui.

Maurice Piore : Un tout petit patelin.

I. : Un tout petit patelin ?

Maurice Piore : Oui.

I. : C'était vraiment... et la population juive faisait à peu près tout le...

Maurice Piore : Ah oui, 80 %.

I. : D'accord, ça va. De... de quel milieu plus ou moins venait-elle ?

Maurice Piore : Ben, laborieux puisque c'était l'épicerie. Elle tenait toujours l'épicerie de ses grands-parents.

I. : Elle aidait ses grands-parents à l'épicerie ?

Maurice Piore : Oui, oui. Et sa pa... et sa mère...

I. : Et sa mère... ses parents, pardon...

Maurice Piore : Oui.

I. : Elle aidait ses parents à l'épicerie.

Maurice Piore : Oui.

I. : D'accord. Et elle avait des frères et sœurs ?

Maurice Piore : Elle avait quatre frères qui ont... sont venus en Belgique. Attends, trois frères, je crois, qui sont venus en Belgique dans les années 20-25. Non, dans les années... directement après la guerre... 20.

I. : Oui.

Maurice Piore : Dont un a émigré au Mexique. Et l'autre est resté ici à Bruxelles. C'était des demi-frères.

I. : Oui.

Maurice Piore : Parce que ma grand-mère était veuve. Et ses frères s'appelaient Rozenblum et elle s'appelait Fajwelowicz.

I. : Fajwelowicz ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Ta mère ?

Maurice Piore : Ma mère. Du... d'un autre mariage. C'était la plus jeune.

I. : Tu as dit : il y avait trois frères ?

Maurice Piore : Oui, mais je n'ai pas connu. J'ai connu que deux.

I. : Alors il y en a un qui est parti au Mexique ?

Maurice Piore : Oui

I. : Quand ça ?

Maurice Piore : Et un qui est resté à Bruxelles, qui est mort dans la même chose que sa mère. Oh, mais lui, on l'a am... amputé.

I. : Et celui qui est parti au Mexique ? Il est parti quand au Mexique ?

Maurice Piore : Oh dans les années 20... 20 comme ça, par là, oui.

I. : Et tu as eu des nouvelles de lui ?

Maurice Piore : Lui, il est mort, mais j'ai eu des nouvelles de... de ses fils, qui sont partis là-bas. Ils ont appris le métier de maroquinerie [le téléphone sonne] chez mon père avant de partir et puis ils ont mal tourné, ils sont devenus banquiers ! A Mexico ! J'ai eu de temps en temps une lettre. Mais... mais mes cousins sont... sont morts. Ils ont des enfants maintenant. Tous des avocats, des médecins évidemment ! Ils ont... ils avaient les moyens, oui.

I. : Et ils vivent toujours là-bas ?

Maurice Piore : Oui, oui, absolument.

I. : Et le... le frère n'a pas du tout... comment... comment dire... est-ce que tu sais quelles ont été les répercussions de la guerre sur cette partie de la famille ?

Maurice Piore : Ah au Mexique ?

I. : Oui.

Maurice Piore : Rien du tout, hein. Ils n'ont pas... ils n'ont pas subi du tout, hein. Mais l'autre par contre avait... Rozenblum, ici à Bruxelles, que j'ai très bien connu évidemment, il avait deux filles et deux garçons, dont une fille et un garçon ont été déportés et les autres ont pu se cacher.

I. : Donc ils ont survécu ?

Maurice Piore : Oui. Alors, lui, mon oncle est mort avant la guerre et sa...

I. : Quand ça ?

Maurice Piore : Oh, dans les années 36-37, quelque chose comme ça, et le... sa femme, donc ma tante, est restée. Elle s'est cachée avec son fils et elle est... elle est morte en 46-47-48.

I. : Oui. Et donc il y a deux des enfants qui se sont cachés ici...

Maurice Piore : Oui.

I. : A Bruxelles.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et qui ont survécu à la guerre. Et qui vivent toujours ?

Maurice Piore : Une vit toujours. Mon cousin Maurice est mort d'une... d'une crise cardiaque, il n'avait pas 50 ans.

I. : C'était plus ou moins quand ?

Maurice Piore : Il... il aurait maintenant 85 ans et il avait 50 ans, donc y a 35 ans.

I. : Oui, d'accord. Et les deux qui ont été déportés, ils sont pas revenus de déportation ?

Maurice Piore : Non, pas du tout, pas du tout.

I. : D'accord. Ils avaient quel âge ?

Maurice Piore : Très jeunes, ils n'avaient pas 30 ans.

I. : Mais les deux qui ont été déportés ?

Maurice Piore : Les deux, oui ! Oui, ils n'avaient pas 30 ans.

I. : Ils n'avaient pas 30 ans.

Maurice Piore : Oui. La... la trentaine environ.

I. : D'accord. Les... les deux autres... donc tu m'as dit que il y en a une qui vit toujours. Elle a aujourd'hui quel âge, celle qui vit toujours ?

Maurice Piore : Oh... 75 ans.

I. : Oui, je vois. D'accord, ça va. Est-ce que ta mère a fait une... quel... quel type de formation elle a reçue ? Quel type d'études ?

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Quel type de formation elle a reçue... ta mère ?

Maurice Piore : Aucune ! Mère de famille ! On est cinq enfants. Elle est venue toute jeune de Pologne. Elle avait 20 ans, elle s'est mariée directement et voilà.

I. : Elle est allée à l'école en Pologne ?

Maurice Piore : Oh, à l'école très peu.

I. : Et quelle école ?

Maurice Piore : Ah, sans doute à une école juive à Piotrków, hein.

I. : Oui.

Maurice Piore : Oui.

I. : L'école juive du coin, oui, d'accord.

Maurice Piore : Mon père pas, on en viendra alors.

I. : Oui, on va... on va d'abord faire ta mère et puis on...

Maurice Piore : Oui.

I. : Parlera de ton père. Oui. Et donc le métier qu'elle exerçait : elle aidait sa... sa mère à l'épicerie ?

Maurice Piore : Oui.

I. : D'accord. Alors tu m'as dit... quand est-ce qu'elle a émigré ?

Maurice Piore : Dans les années... 21... 1920-21... 20... oui, c'est ça...

I. : Et pourquoi est-ce qu'elle est partie ?

Maurice Piore : Pour rejoindre ses frères à Bruxelles.

I. : Qui eux étaient venus...

Maurice Piore : Oui.

I. : En quelle année ?

Maurice Piore : Eux ?

I. : Oui.

Maurice Piore : Ben, je l'ai dit, je crois dans les années...

I. : Oui...

Maurice Piore : Av... directement après la guerre. Peut-être trois-quatre ans avant.

I. : D'accord, ça va. Et pourquoi est-ce que eux ils étaient partis ?

Maurice Piore : Bah, le chômage, antisémitisme...

I. : Ça va. Est-ce qu'elle exerçait des... dans son pays d'origine, donc en Pologne, est-ce qu'elle avait une activité quelconque, politique ?

Maurice Piore : Non, pas du tout.

I. : Sociale, culturelle...

Maurice Piore : Non, non.

I. : Non.

Maurice Piore : Non.

I. : Aucune... Ça va, d'accord. Donc... donc elle a émigré toute seule.

Maurice Piore : Oui et sa maman l'a rejoint après.

I. : Donc, d'abord les frères sont venus ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Tout de suite après la guerre ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Puis elle, elle est venue dans les années 20 ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et sa mère est reve... est venue, tu m'as dit...

Maurice Piore : Oui.

I. : Je crois en 22-23...

Maurice Piore : Oui.

I. : Quelque part par là.

Maurice Piore : Non, non, non. 21, parce qu'en 23, je suis déjà né !

I. : Ah oui ! Oui, OK, ça va. Comment... comment est-ce qu'elle a rejoint la Belgique au fond ?

Maurice Piore : Je sais pas comment les émigrés arrivaient. Ils arrivaient en train, hein.

I. : Oui.

Maurice Piore : Il n'y a pas d'avions, hein ?

I. : Non.

Maurice Piore : Non.

I. : Mais...

Maurice Piore : Ils arrivaient en train.

I. : Mais, les papiers, l'argent, etc...

Maurice Piore : Je pense que ils trafiquaient la frontière, hein.

I. : Donc au début elle a été immigrée clandestine ?

Maurice Piore : Oui, ah oui. Alors directement ses... ses frères l'ont prise sous... sous leurs ailes. Elle s'est mariée peut-être un an après.

I. : Ah, d'accord. Et où est-ce qu'elle a trouvé l'argent pour faire le voyage ?

Maurice Piore : Pff, on trouvait toujours, hein. Et si y avait pas, il y avait une solidarité.

I. : Oui, chacun donnait son obole.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Pour que la personne puisse partir.

Maurice Piore : Oui. C'était pas... ils étaient pas aisés ni rien, mais c'étaient pas des malheureux. L'épicerie, on gagnait sa vie, c'est tout !

I. : Elle a appris le français ici en Belgique ?

Maurice Piore : En Belgique, oui.

I. : Av... en ven... après être arrivée ?

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Et elle a appris le néerlandais ?

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Elle a appris le néerlandais ? Est-ce qu'elle a appris le néerlandais ?

Maurice Piore : Non, pas du tout ! Mais les Juifs à cette époque quand ils parlaient yiddish, ils pensaient qu'ils parlaient flamand ! [Rires.]

I. : Oui, c'est assez proche.

Maurice Piore : Oui. C'est simple.

I. : Oui. Et elle...

Maurice Piore : Une petite anecdote...

I. : Oui.

Maurice Piore : Ma... ma grand-mère... non, ma tante, qui est morte après la guerre, elle disait toujours : «Etre dans un pays qui... 50 ans et connaître la langue, c'est pas tellement intéressant. Mais être 50 ans dans un pays et pas connaître la langue, ça, il faut le faire !» Et elle a fait les vieux marchés pratiquement toute sa vie professionnelle avec des vieux vêtements. Elle parlait yiddish !

I. : Elle ne connaissait pas le français ni le... [Rire.]

Maurice Piore : Très mal. Et alors bon, les... les... pour les Bruxellois, là-bas, ils parlaient... ils se débrouillaient !

I. : Ah, c'est amusant, ça. [Rires.]

Maurice Piore : Oui.

I. : C'est vraiment amusant. Et pour en revenir à ta mère. Où est-ce qu'elle... bon, tes frères... ses frères l'ont prise sous leur aile...

Maurice Piore : Oui.

I. : Et ses frères, ils étaient installés où ?

Maurice Piore : Rue des Tanneurs.

I. : Ici à Bruxelles ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et qu'est-ce qu'ils faisaient ?

Maurice Piore : Un travaillait chez mon père comme maroquinier et l'autre, il était gantier.

I. : Et pourquoi est-ce que l'un des deux frères est parti au Mexique ?

Maurice Piore : Faire fortune, hein, comme tous les Juifs !

I. : Oui.

Maurice Piore : Et il a fait d'ailleurs !

I. : La terre promise.

Maurice Piore : Oui, oui, le Pérou ! Oui, tout ça...

I. : Pas l'autre.

Maurice Piore : Oui, le Pérou.

I. : L'autre...

Maurice Piore : Oui, tout ça. Beaucoup de Juifs ont émigré là-bas.

I. : Oui.

Maurice Piore : Beaucoup sont revenus après fortune faite.

I. : Oui.

Maurice Piore : Il n'a pas eu le temps, il est mort entre-temps. Assez jeune.

I. : D'accord. Je t'ai demandé quand il était mort, je pense ?

Maurice Piore : Je... je... je...

I. : Tu ne sais pas ?

Maurice Piore : Mais j'étais un petit gamin. Ça devait être dans les années 30. J'avais 5-6 ans, donc c'est à peu près ça.

I. : D'accord. Et les... au fait, j'ai oublié de te demander... les deux frères de ta mère, ils sont nés quand ?

Maurice Piore : Ah, ils étaient plus âgés.

I. : Oui.

Maurice Piore : Nettement plus âgés. Ah il y avait au moins dix ans, quinze ans de plus.

I. : Ah oui.

Maurice Piore : Nettement plus âgés.

I. : Oui, si c'était le...

Maurice Piore : Oui.

I. : Le... un deuxième mariage...

Maurice Piore : Oui.

I. : C'est logique, c'est légitime.

Maurice Piore : Oui, oui. C'est ça.

I. : D'accord. Donc quand elle est arrivée en Belgique, elle s'est établie ici à Bruxelles ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Avec ses frères ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Elle habitait avec eux ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et puis ta grand-mère est venue les rejoindre ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et quand ta grand-mère est venue les rejoindre, ta mère n'était pas encore mariée ?

Maurice Piore : Si.

I. : Ah d'accord.

Maurice Piore : Oui.

I. : Donc elle est venue directement s'installer chez vous ?

Maurice Piore : Au début, elle était pas là, mais mon père a dit : «Une maman doit être chez sa fille, pas chez ses fils.» Elle est venue habiter chez nous.

I. : Et celui qui est parti au Mexique, il s'est marié au Mexique ?

Maurice Piore : Non, il était marié ici.

I. : Et ils sont partis à deux ?

Maurice Piore : Oui, oui. Il y avait plusieurs frères et sœurs, trois ou quatre aussi, je crois.

I. : Du côté... la... la femme de ce...

Maurice Piore : Oui, oui, oui.

I. : Frère qui est parti au Mexique ?

Maurice Piore : Oui.

I. : D'accord. Au... au fait, ça... ça clarifiera les choses... c'était quoi, les noms ? Le nom de ta mère, c'était quoi ? Son... son prénom ?

Maurice Piore : Golda Peirla.

I. : Golda Peirla. Ah oui, d'accord. Et ses frères ?

Maurice Piore : Ses frères, je me rappelle plus. Je me rappelle pas du tout. Pas du tout. Et comme celui de Bruxelles avait une jambe de bois, on l'appelait "Jambe-de-Bois".

I. : Celui qui habitait ici ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et dans quelles circonstances, il a eu cette jambe de bois ?

Maurice Piore : Eh bien, parce qu'il a été opéré. Il avait aussi le diabète qui...

I. : Ah oui !

Maurice Piore : Amenait à cette maladie dont on va revenir sur le nom... Ton père¹ sait certainement de quoi, il s'agit. Moi aussi je le sais mais... la gangrène [sic].

I. : Ah oui, la gangrène, oui. Et il a dû être amputé à cause de ça ?

Maurice Piore : C'est ça.

I. : Oui, d'accord, ça va. Alors comment... comment est-ce qu'elle a fait pour rester en Belgique ? Je veux dire, bon, elle est arrivée ici, elle était clandestine, tu m'as dit.

Maurice Piore : Oui. Oh, ça posait pas tellement de problèmes à l'époque. Du moment qu'on prouvait... je pense qu'on devait prouver qu'elle était pas à la charge de l'Etat, etc. Et puis elle s'est mariée tout de suite.

I. : Oui.

Maurice Piore : Ça a pas duré longtemps, quelques mois après elle était mariée. Mon père habitait en face de son oncle et c'était son bon copain, ils jouaient aux cartes tous les soirs ensemble.

I. : Oui.

Maurice Piore : Alors quand il a vu ma mère qui était très jolie, maman... t'as vu le mémorial, hein ?

I. : Oui.

Maurice Piore : Et vraiment très belle.

I. : Oui, c'était une...

Maurice Piore : Alors, il a dit : «Qui est cette chikse ?».

I. : C'est pas sympa, ça.

¹ Le témoin connaît bien le père de l'intervieweuse, Marc Goldberg.

Maurice Pioro : Oui. Alors mon... mon oncle a dit : «Bas les pattes, c'est ma sœur.» Alors pour... pour l'avoir, il a dû la marier.

I. : Oui.

Maurice Pioro : Eh bien, il lui a fait une série de gosses. Il y en a cinq qui ont vécu, mais je sais par expérience... pas par expérience, par ouï-dire, qu'elle a eu beaucoup de... de fausses-couches.

I. : Ah ! Ah oui, d'accord.

Maurice Pioro : On n'avait pas les mêmes possibilités que maintenant.

I. : Oui, bien sûr. Quand... quand elle est arrivée ici en Belgique... D'abord comment... Avant, tu m'as dit qu'elle a très vite épousé ton père, mais...

Maurice Pioro : Oui.

I. : Avant d'épouser ton père, comment est-ce qu'elle a vécu ?

Maurice Pioro : Ah, sans doute à charge de ses frères, hein.

I. : Elle ne travaillait pas ?

Maurice Pioro : Non.

I. : D'accord. Et elle ne s'est pas plus engagée ici dans des activités...

Maurice Pioro : Aucune.

I. : D'accord.

Maurice Pioro : Elle n'a jamais eu le temps.

I. : Oui, oui. C'est...

Maurice Pioro : Oui.

I. : Elle s'est occupée de ses enfants.

Maurice Pioro : Oui, de ses enfants. Et de travailler avec mon père.

I. : Oui.

Maurice Piore : Je me rappelle étant petit, il y avait le pot à colle sur le feu et la soupe et je tournais dans la soupe une fois puis dans le pot à colle.

I. : Oui, oui. Est-ce que tu pourrais maintenant qu'on a un peu... on a peu parlé de ta mère, un peu récapituler ce qu'on vient de dire et... et retracer les choses que tu n'as pas dites dans sa biographie, me parler des souvenirs que tu as d'elle ?

Maurice Piore : Je suis le premier fils. Le... le... l'aîné. Et j'ai remarqué dans... dans... dans mon... ma vie que la... la maman est toujours attachée à son premier-né. Elle aime tous ses enfants. Une maman a un cœur comme ça, mais son premier-né est toujours une toute petite préférence. J'étais son préféré. Moi, je l'aidais, ça... ça me dérangeait pas de l'aider à faire le ménage, de nettoyer les rues... la rue parce que... parce que elle devait... elle avait tellement de travail. C'est tout simple. J'avais une vie très affective. On était très pauvre, mais une vie très, très, très affective et très agréable. A l'époque, un chocolat coûtait 25 centimes, eh bien, on en achetait un pour cinq enfants.

I. : Oui.

Maurice Piore : Mais elle était très courageuse malgré les choses, enfin ! Tous les vendredis soirs, c'était la table mise pour shabbat, etc., dans les règles de l'art avec la... la cuisine cachère, Pessah ??? Mon père allait à l'extérieur, il regardait pas tellement, mais à la maison vis-à-vis de ma grand-mère surtout, on mangeait cachère.

I. : Et à part ta grand-mère, ta mère, elle... elle sortait... elle sortait... elle sortait beaucoup, elle sortait peu ?

Maurice Piore : Ah mon père était plutôt engagé dans certaines activités.

I. : Oui.

Maurice Piore : On en parlera.

I. : Oui.

Maurice Piore : Alors il y avait chaque année, deux-trois bals, des dîners des anciens de... de Varsovie, de Piotrków. Elle y allait. On... on a eu... mon père a eu quelques années où il était très à l'aise. Il travaillait avec vingt-deux ouvriers. Il allait chez le tailleur, il se faisait trois costumes à la fois pour pas perdre de temps. Ma mère avait déjà son vison, lui avait une pelisse, etc. Il a eu des bonnes années, puis il y a eu la crise, mais mon père était engagé alors ma mère l'accompagnait. Puis après il y a eu beaucoup de mariages, de bar-mitsva, elle était toujours là avec toujours de belles robes et tout. Je m'en souviens très bien.

I. : Et ton père occupait une fonction importante dans la communauté ?

Maurice Pioro : Oui. Il a... il a fait deux trucs assez importants, oui.

I. : Ça va. On va y venir alors.

Maurice Pioro : Ah oui !

I. : Dès que on a... on a... on a presque fini avec ta mère...

Maurice Pioro : Oui.

I. : Donc on va tout de suite y venir. Le plus douloureux... quand... quand est-ce que ta mère est morte ?

Maurice Pioro : Eh bien, elle est morte le 18 septembre 1940 [sic].

I. : Le 18 septembre 1940. Et dans quelles...

Maurice Pioro : J'ai l'acte de décès de... de la Croix-Rouge. Présumée donc, hein. Ah oui ! Ils ont... ils ont été arrêtés le 12 septembre. Ils sont partis de Malines, trois jours après et sont présumés décédés deux jours après.

I. : D'accord. Ça va. Ils ont été arrêtés le 12 septembre 1940 ?

Maurice Pioro : Oui. Deux !

I. : Ah 42 ! C'est ça que je ne comprenais pas !

Maurice Pioro : J'ai dit 42.

I. : Ah ! J'avais entendu 40, alors je me disais...

Maurice Pioro : Oui.

I. : «C'est bizarre !»

Maurice Pioro : Oui.

I. : Ah oui, d'accord. Donc ils ont été acceptés... arrêtés à ce moment-là. Ils sont partis de Malines par quel convoi ?

Maurice Pioro : Le X^e convoi.

I. : Et il y avait... il y avait ta mère, il y avait qui d'autre ?

Maurice Pioro : Il y avait mon père et deux frères et une sœur. Une sœur avait été arrêtée avant.

I. : Ça, on y reviendra.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Tu m'expliqueras ça. Et est-ce que l'un... l'un des... enfin, je pense surtout aux... aux parents évidemment...

Maurice Pioro : Comment ?

I. : Est-ce que ton... ton père a été admis dans le camp ?

Maurice Pioro : Non, pas du tout !

I. : Personne n'a été immatriculé ?

Maurice Pioro : Non, non. Pas du tout. Pas du tout. Pas du tout. Avec des gosses dans les bras ou à la main... fait aucune illusion.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Pioro : Je m'en suis fait en 45 mais pas longtemps !

I. : Non, bien sûr. Ça aussi, on y reviendra.

Maurice Pioro : Oui, oui.

I. : Alors en ce qui concerne ton père. Quand est-ce qu'il est né ?

Maurice Pioro : Mon père est né en 93.

I. : Ah oui, c'est ce que tu m'as dit. Tu peux me dire le... la date exacte ?

Maurice Pioro : Non. Mais je... je pourrais le dire... je crois... je... je pourrais ! Je l'ai à la maison.

I. : Ah ?

Maurice Pioro : Si tu veux, oui.

I. : Ah mais c'est... si tu pouvais regarder...

Maurice Pioro : Ah oui ! Aucun problème.

I. : Ce serait bien. Et il est né à Varsovie ?

Maurice Pioro : Pardon ?

I. : D'après ce que tu m'as dit, il est né à Varsovie.

Maurice Pioro : Oui.

I. : D'accord. Et sa langue maternelle ?

Maurice Pioro : Pardon ?

I. : Sa langue maternelle ?

Maurice Pioro : Ah, il parlait le yiddish et le... et le... et le polonais. Très bien.

I. : Très bien le polonais ?

Maurice Pioro : Oui, oui, oui.

I. : D'accord.

Maurice Pioro : Avant de venir d'ailleurs, il parlait français déjà.

I. : Ah ?

Maurice Pioro : Oui. Lui, il a fait des études.

I. : Ah d'accord. On va y venir.

Maurice Pioro : Oui.

I. : A l'époque où il est né, quelle était l'importance de la communauté juive de Varsovie ?

Maurice Pioro : Ben, 500.000 Juifs !

I. : D'accord. Alors le... le milieu... de quel milieu est-ce qu'il venait plus ou moins ?

Maurice Pioro : Aisé.

I. : Aisé ?

Maurice Pioro : Oui.

I. : Son père tenait le restaurant ?

Maurice Pioro : Oui, c'est ça. Mais il avait des frères. Il avait huit-neuf... huit... huit ou neuf frères et sœurs plus âgés que lui. Il était le plus jeune. Dont un que j'ai vu une fois quand j'avais 5-6 ans, il avait une usine de cravates à Varsovie avec 250 ouvriers. J'ai rencontré d'ailleurs à Auschwitz le médecin personnel de la fabrique. Quand je lui ai dit : «Je m'appelle Pioro», il a dit : «Mais j'ai connu un Pioro... ??? dans telle et telle rue», il dit. «Adolphe», qu'il dit. «Mais c'est mon oncle !»

I. : Oui, ça.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Comme coïncidence, c'est pas mal.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Et que... dans quelles circonstances est-ce que tu l'as vu ? Il est venu en Belgique ?

Maurice Pioro : Il est venu en Belgique.

I. : Ah d'accord.

Maurice Pioro : Avec son secrétaire particulier. Loger au... l'hôtel Métropole. A l'époque ça...

I. : Oh oui ! Encore aujourd'hui !

Maurice Pioro : Oui.

I. : Enfin peut-être qu'aujourd'hui, c'est moins chic de loger à l'hôtel...

Maurice Pioro : Oui.

I. : Métropole, mais j'imagine, à l'époque, ça devait être...

Maurice Pioro : Einstein logeait là, quand il venait à Bruxelles, alors !

I. : Oh oui ! Oui, oui.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Et il est venu pour un voyage d'affaires ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et tous ses frères et sœurs qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

Maurice Piore : J'en sais rien du tout. Ils ont tous disparu à la Shoah.

I. : Oui, dans le ghetto.

Maurice Piore : Mais j'ai... j'ai connu... oui, il y avait une sœur à New York qui est partie en 1910 à New York, une sœur âgée...

I. : Oui.

Maurice Piore : Dont j'ai retrouvé le fils d'ailleurs, et je vais raconter alors après...

I. : Oui.

Maurice Piore : Comment... quand mon père... comment mon père est venu en Belgique.

I. : Oui. Ça, on va venir... y venir tout de suite.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et on... on reparlera de sa sœur aussi d'ailleurs. Alors les frères et sœurs, tu m'as dit qu'il en avait huit ou neuf.

Maurice Piore : Oui.

I. : Plus ou moins quels âges ?

Maurice Piore : Nettement plus âgés que lui, il était le plus jeune. Ça devait s'échelonner... bon, ma grand-mère paternelle a eu dix-sept enfants.

I. : Ouh là !

Maurice Piore : Oui, mais sept ou huit ont vécu.

I. : Oui. Il y en a... ils sont des enfants mort-nés...

Maurice Piore : Oui, oui. C'est ça.

I. : Ou morts en bas âge.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : OK, d'accord. Alors quel est... on y vient... quelles sont les études qu'il a faites ?

Maurice Piore : Eh bien, il a été jusqu'à l'âge de 18 ans dans un gymnasium...

I. : Dans un ?

Maurice Piore : Un gy... oui, un athénée...

I. : Ah ! Gymnasium !

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui, d'accord.

Maurice Piore : Et il a appris le français.

I. : Ah mais alors c'était pas un athénée... c'était un athénée juif ?

Maurice Piore : Non !

I. : Non. C'était un...

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Un athénée de l'Etat, quoi !

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Pol... en Polo... polonais ?

Maurice Piore : A Varsovie.

I. : A Varsovie, oui.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et c'est là qu'il a appris le français ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Ah !

Maurice Piore : D'ailleurs, c'est pas difficile, il était tellement connu et aimé de dans le quartier quand un... un non-j... quelqu'un de la rue devait écrire une lettre à un ministre ou à un commissaire de police, il dit : «On va aller chez le Polonais parce que lui, il connaît mieux le français que nous !»

I. : Ah ici en B... ici à...

Maurice Piore : Bruxelles.

I. : A Bruxelles.

Maurice Piore : Oui.

I. : Ah oui, ça, c'est amusant, effectivement.

Maurice Piore : Oui.

I. : Donc avant de venir en Belgique, il connaissait le français.

Maurice Piore : Oui.

I. : Ah d'accord, OK. Et est-ce qu'il a fait des études supérieures ?

Maurice Piore : Non. Ah non ! Il a quitté la Pologne à l'âge de 18 ans.

I. : Et pourquoi est-ce qu'il a... il est parti ?

Maurice Piore : Parce qu'il voulait pas faire son service militaire. Tout simplement. La Pologne était sous ingérence russe et ils faisaient sept ans leur service militaire. Il a pas voulu.

I. : Oui.

Maurice Piore : Alors il est parti.

I. : Oui.

Maurice Piore : Il est resté quelques mois en Allemagne et puis il est venu à Bruxelles en 1913, mais il voulait rejoindre sa sœur à New York parce qu'il y a beaucoup de... [Interruption.] ...Canada ou en Amérique rejoindre la famille.

I. : Oui.

Maurice Piore : Et puis on a rencontré une fille, on a rencontré un homme, on s'est marié. Mon père, lui a eu la guerre entre-temps, il n'a pas pu partir. Mais il y a beaucoup qui sont... c'est... c'était un arrêt.

I. : Oui. Une étape, oui. Alors la... la sœur en question, quand est-ce qu'elle est partie à New York ?

Maurice Piore : En... oh dans les années 10.

I. : Et pourquoi ?

Maurice Piore : Elle a suivi son mari, je crois ou je sais pas, enfin. Cela, je sais pas. Je l'ai jamais vue, hein ?

I. : Mais il y a une descendance là-bas ?

Maurice Piore : Oui. Mon cousin. Je... je l'ai... Ton père le connaît. Mais moi, je... moi, je pensais que sa mère était morte depuis longtemps, mais elle vivait quand j'ai fait sa connaissance ! Quand je suis rentré d'Allemagne...

I. : Oui.

Maurice Piore : J'ai écrit. Je me suis souvenu de... de son nom de famille. Il s'appelle Papillon, puisque c'est... c'est la sœur.

I. : Oui.

Maurice Piore : Et on... on l'a retrouvée. Alors il m'a écrit, il m'a envoyé 10 dollars et la mère n'a jamais rien demandé après moi... 13 ans.

I. : Qui s'appelle... qui s'appelle comment ?

Maurice Piore : Eckhaus.

I. : Qu'est-ce que tu voulais dire ? Oui. 13 ans ?

Maurice Piore : Oui, ça... ça... ça... donc ma tante qui savait que j'étais le dernier survivant de toute la famille n'a jamais voulu faire ma connaissance. Rien du tout. Elle aurait pu m'écrire, etc., mais elle l'a jamais fait. Et elle est morte seulement dans 61-62. Donc j'aurais pu... Moi, j'aurais su que j'avais une tante, j'aurais été la voir, oui.

I. : Bien sûr. Et tu es... tu es en... aujourd'hui, tu es encore en correspondance avec ce... ces cousins de New York ?

Maurice Piore : Oui, de temps en temps, on s'écrit. Il est venu deux-trois fois quand j'ai été décoré, il est venu à Bruxelles spécialement.

I. : Et les cousins du Mexique ?

Maurice Piore : Pas du tout ! Pas du tout !

I. : Il n'y a plus aucune relation ?

Maurice Piore : Non.

I. : D'accord. Est-ce que l'une des raisons pour lesquelles il ne voulait pas faire son service militaire, ton père...

Maurice Piore : Sept ans !

I. : Oui, mais est-ce qu'il y avait pas aussi... est-ce que c'était pas aussi à cause de l'antisémitisme ?

Maurice Piore : Mais enfin tu te rends compte ! Dans l'armée russe, à ce moment-là, il y avait que des... des moujiks, des paysans, etc. Parce que les riches, ils rachetaient la chose, alors c'est vraiment donc une... une promiscuité comme ça avec des gens de... C'est pas du racisme, ça ! Mais enfin c'était vraiment de la... des gens qui venaient de la misère, tout ça. [Le téléphone sonne.] Dans quel état tu peux être dans un truc comme ça ?

I. : Oui, oui, je comprends.

Maurice Piore : Oui.

I. : Je comprends très bien. Est-ce qu'il... est-ce qu'il exerçait des activités politiques, sociales, culturelles, en Pologne, ton père ?

Maurice Piore : Non. Il avait dix-huit ans !

I. : Oui, mais bon...

Maurice Piore : Non, non, non.

I. : Il y en a qui s'engagent en tant qu'adolescents...

Maurice Piore : Non, non, non, non.

I. : D'accord.

Maurice Pioro : En Pologne, non !

I. : Et donc il est venu en Belgique une fois que il... il a eu 18 ans. Là, tu m'as dit que la Belgique n'était qu'une étape.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Mais pourquoi est-ce qu'il est passé particulièrement par la Belgique ? Il aurait pu passer par la France, il aurait pu passer par... tu sais pas ?

Maurice Pioro : Non, ça je ne sais pas.

I. : Alors comment est-ce que... comment s'est passée son arrivée à Bruxelles ?

Maurice Pioro : Il avait un peu travaillé comme coupeur de cravates chez son grand frère, alors il a commencé à devenir coupeur en maroquinerie. Il y avait déjà une communauté établie depuis pas mal d'années, ici.

I. : Oui.

Maurice Pioro : Et puis la guerre est arrivée et il y avait plus de travail à Bruxelles, ils sont... tout un groupe de jeunes, ils avaient 20 ans...

I. : Oui.

Maurice Pioro : Sont allés travailler à Paris pendant un an ou deux et sont revenus dans les années 17-18, à Bruxelles.

I. : Et ton père en faisait partie ?

Maurice Pioro : Ah oui !

I. : Et il... il a pas eu de problème au fond pendant la guerre ?

Maurice Pioro : Mais non ! Ils étaient sujets russes ! Ils étaient alliés !

I. : Oui, d'accord, mais ils pouvaient très bien avoir des problèmes pour des questions de milice. Peut-être que l'ambassade voulait les rechercher...

Maurice Pioro : Non, pas du tout, non pas... Aucun. Aucun problème.

I. : Non, aucun problème... Et d'un autre côté, ils n'ont pas été incorporés dans l'armée belge...

Maurice Pioro : Non.

I. : Puisqu'ils n'étaient pas belges.

Maurice Piore : Oui, oui. Il y avait pas d'informatique à l'époque donc c'était pas...

I. : Exact ! [Rire.]

Maurice Piore : Oui.

I. : Mais la bureaucratie fonctionnait quand même bien !

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Ça va. Donc tu m'as dit qu'il y avait d'autres membres de sa famille qui avaient immigré. Sa sœur a immigré à New York. Est-ce que à part sa sœur, il y d'autres membres de la famille qui ont... qui avaient immigré ? Personne... Et il était en... en contact... il est resté en contact...

Maurice Piore : Il écrivait de temps en temps à son père. Son père est mort après. Et à son frère aîné.

I. : Et sa sœur ?

Maurice Piore : Non, pas du tout.

I. : D'accord.

Maurice Piore : Par contre son mari est venu nous voir. C'est comme ça que je me suis souvenu de son nom. Il est venu à... pour récolter de l'argent à... à Anvers pour une yeshiva à New York. Et comme il était caché, il logeait chez nous, il mangeait chez nous. C'est comme ça que je me suis souvenu de son nom.

I. : Ah !

Maurice Piore : Moi, j'avais une dizaine d'années.

I. : Oui. Donc avant la guerre ?

Maurice Piore : Ah oui !

I. : Oui, évidemment.

Maurice Piore : En 33.

I. : En 33, d'accord, oui. Donc une fois arrivé en Belgique, ça, tu m'as... il s'est installé ici à Bruxelles ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Les papiers, permis de séjour, etc., visa...

Maurice Piore : Je pense qu'il y avait pas de problème à l'époque.

I. : Il n'y avait pas de problème ?

Maurice Piore : Non.

I. : D'accord, ça va. Et qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il a fait ici une fois arrivé en Belgique ? Tu m'as dit qu'il a commencé à... à devenir... faire de la maroquinerie.

Maurice Piore : Oui. A dix-neuf ans...

I. : Oui.

Maurice Piore : Il a fondé sa... son entreprise.

I. : Oui.

Maurice Piore : Qui a pas mal marché pendant quelques années, jusqu'en 29, jusqu'à la crise.

I. : D'accord, oui. Donc il s'est installé...

Maurice Piore : Et alors en 22, il s'est marié.

I. : Oui. Donc il s'est installé tout de suite et tout de suite...

Maurice Piore : Oui.

I. : Il a commencé à...

Maurice Piore : Oui.

I. : A percer. Oui, évidemment, à l'époque, il y avait peut-être pas les difficultés d'emploi...

Maurice Piore : Oui.

I. : Qui existent aujourd'hui, hein.

Maurice Piore : Non, non.

I. : Alors la... l'atelier de maroquinerie, il était installé où ?

Maurice Piore : Toujours aux env... rue des Tanneurs, dans ce quartier-là. Rue de Dinant. Rue des Tanneurs, rue de Dinant, dans le quartier yiddish-là, près de la place de la Chapelle.

I. : Et le magasin était au même endroit ?

Maurice Piore : On avait un magasin à... après on a eu un magasin rue de Dinant.

I. : Ah, donc d'abord il y a eu l'atelier ?

Maurice Piore : Oui. Un moment donné on avait... comme on avait un beau rez-de-chaussée, on a fait un magasin et ma maman vendait des sacs et des bijoux. Des faux bijoux.

I. : Et au départ, ton père, il a travaillé pour... pour d'autres alors ?

Maurice Piore : Ah oui ! Il travaillait... non, il fabriquait, il vendait dans des magasins.

I. : Oui, en gros, c'est ça que je veux dire.

Maurice Piore : En gros, c'est ça, oui.

I. : Ah ! Et après, il a ouvert son propre magasin ?

Maurice Piore : Oui, oui, oui.

I. : Ah, d'accord. Et qu'est devenu le magasin ?

Maurice Piore : Quelques années après ma mère pouvait plus le suivre. Trop de travail, on l'a fermé.

I. : Avant la guerre ?

Maurice Piore : Ah oui ! Nettement avant la guerre. Parce qu'on a été déménagé dans une autre rue où il y avait pas de... pas de magasin.

I. : Oui. Et le... l'atelier qu'est-ce qu'il est devenu ?

Maurice Pioro : Comment qu'est-ce qu'il est devenu ? On a... on a raflé toutes les machines et tout pendant la guerre, évidemment ! Ah ben, oui.

I. : Oui, justement, c'est ça que je voulais savoir. Comment ça s'était passé ?

Maurice Pioro : Moi, je... moi, j'étais à Auschwitz déjà, hein !

I. : Oui, mais...

Maurice Pioro : Ben, les gens venaient et la Gestapo venait. On arrêtait les gens. Eux, mes parents ont été arrêtés chez eux.

I. : Oui.

Maurice Pioro : Alors on mettait les scellés et quelques semaines après les services allemands venaient tout enlever. C'est tout !

I. : Oui.

Maurice Pioro : Alors machines et tout...

I. : Oui, d'accord.

Maurice Pioro : C'était pas des usines, hein. Il y avait deux-trois machines à coudre, c'est tout, hein.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Et c'est...

Maurice Pioro : Des machines à... à amincir le cuir, mais c'est tout. C'était pas des... des usines.

I. : Oui, mais c'est important que tu le racontes.

Maurice Pioro : Oui.

I. : Tu m'as parlé la dernière fois qu'on s'est vu... tu m'as parlé d'un accident avec une ouvrière qui avait eu lieu.

Maurice Pioro : Ah oui ! Ça, c'était un pot de colle...

I. : Oui.

Maurice Piore : Qui s'est renversé...

I. : Oui.

Maurice Piore : Qui s'est renversé et elle a pris feu !

I. : La colle ?

Maurice Piore : Non... la... la colle, ça s'est étendu vers elle, elle était en... en flamme. Un ouvrier a eu l'intelligence d'esprit de prendre une couverture qui pendait devant la fenêtre parce qu'on travaillait très tard et on pouvait pas pour chose et ils l'ont pris et il a... éteint comme ça, mais elle a été brûlée assez... assez vivement. Et personne n'était assuré à l'époque. Personne n'était assuré et mon père a dû payer tous les frais d'hôpitaux et ça a commencé le déclin. Les frais d'hôpitaux, une pension, etc., qu'il a payés jusqu'à la guerre.

I. : Et ça s'est passé quand cette histoire ?

Maurice Piore : Dans les années 30.

I. : Et pour... pourquoi tu dis qu'on pouvait pas travailler tard le soir ?

Maurice Piore : Ben, les gens, les voisins n'aimaient pas entendre, etc., alors on... on mettait une couverture, hein.

I. : Ah oui, d'accord, ça va, je vois, d'accord.

Maurice Piore : Il y avait pas des rideaux fins, hein.

I. : Non.

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui, c'était une question de lumière...

Maurice Piore : Mais oui.

I. : De bruit, etc., oui, OK, ça va, je comprends. Et cette ouvrière, tu ne sais pas ce qu'elle est devenue ?

Maurice Piore : Non.

I. : D'accord. Alors le... les autres membres de la famille, ça, tu m'en as parlé. Tu m'as... tu m'as expliqué les frères et sœurs de ta... de ta mère, enfin les frères

plutôt, de ta mère. Les frères et sœurs de ton père. On est d'accord. Oui, la sœur de New York, tu m'as parlé. Et ici en Belgique, une fois qu'il est arrivé en Belgique, tu m'as dit que ton père avait eu un rôle assez important dans la communauté.

Maurice Piore : Après. Pas... pas quand il est venu en Belgique.

I. : Non, non. Mais je... oui, par après !

Maurice Piore : Après.

I. : Bien sûr, mais tu pourrais expliquer ?

Maurice Piore : Ah oui ! J'ai... Il y a deux choses qu'il a faites dont je suis au courant. Il était un des fondateurs du Beth Lechem, Beth Lechem qui existe encore maintenant. C'est un secours discret en aliments...

I. : Oui.

Maurice Piore : A des pauvres. Ça existe encore maintenant. Mais à l'époque, il prenait une charrette à bras, je me rappelle, j'étais un gamin et allait apporter dans des mansardes des matzoth pour Pessah.

I. : Oui.

Maurice Piore : Qui avait une voiture... Alors il... il récoltait de l'argent, il achetait du ??? et avec une charrette à bras, on allait distribuer les choses. Moi, je poussais cette charrette à bras. Il était donc fondateur de ça.

I. : Oui.

Maurice Piore : Et puis après, ils ont fondé un... un aut... ou à peu près à la même époque, je ne sais pas, un organisme assez spécial, mais nécessaire à l'époque...

I. : Oui.

Maurice Piore : Ils étaient de garde, certains qui parlaient le français convenablement, avec un médecin et quand un Juif tombait malade, on téléphonait chez eux parce que ils... ils parlaient pas lui... le médecin parlait pas le yiddish, il y avait pas encore de médecin yid, à l'époque, alors ils savaient pas s'expliquer, hein. Alors il y avait un médecin ou deux qui étaient de garde, juifs, qui étaient de garde la nuit avec mon père et d'autres "Ärzte". Ça s'appelait l'Inetsasedek[?], j'ai retrouvé une photo d'ailleurs, qui est au Musée Juif !

I. : Ah !

Maurice Piore : Avec... avec quelques... quelques gens qui travaillaient avec lui, avec le médecin. Alors il téléphonait et il dit : «Voilà, je suis malade. Envoyez le médecin qui parle yiddish.» Et si il y avait pas de médecin qui parlait pas yiddish, mon père allait avec pour traduire.

I. : Ah oui.

Maurice Piore : A l'époque, c'était une nécessité.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : C'était donc deux choses sociales bien...

I. : Et ça a fonctionné combien de temps, ça ?

Maurice Piore : Pff... Beth Lechem existe toujours.

I. : Oui, oui, oui, Beth Lechem, oui, ça, je sais, mais...

Maurice Piore : Oui.

I. : L'autre, le service-là...

Maurice Piore : Non. Ça a pas duré longtemps. Les Juifs ont vite appris le... le... le français puis il y a eu très vite des... des... des médecins juifs, hein.

I. : Oui, oui. Ah oui, donc c'est... c'est quand même assez important...

Maurice Piore : Oui.

I. : Ce qu'il a fait. Ah d'accord. Quels sont les... les souvenirs que tu gardes de lui ?

Maurice Piore : Oh, un homme très courageux. Très courageux. Très ouvert. Très ouvert. On venait le solliciter pour... pour... pour tout.

I. : Oui.

Maurice Piore : Co... comme moi ! Pour tout ! Pour tout ! Pour tout ! Il avait eu des... des... des amitiés avec de grands avocats à l'époque qui... qu'il a co... très bien connus. Quand on avait besoin de quelque chose, on allait le voir avec... avec des amis, etc. Vraiment très, très généreux. Très généreux. Et très, très affable. Très ouvert. Adorait sa famille. Travaillait très dur. Une petite anecdote. Quand la... la guerre... la crise est arrivée...

I. : En 29 ?

Maurice Piore : Sav... on vendait plus. Alors il... il fabriquait des sacs et à 9-10 heures du soir, il prenait deux valises, il allait dans les boîtes de nuit, les bordels, vendre ses sacs parce qu'il y avait toujours qui travaillaient au marché noir, qui avaient beaucoup d'argent et qui offraient aux poules des sacs, etc. Et il rentrait à 4-5 heures du matin et le lendemain à 10 heures, il se mettait à travailler. Il faisait de nouveau une dizaine de sacs et il allait vendre comme ça. Et il fallait le faire, hein. Moi, je m'en rappelle très bien parce qu'après il s'est adjoint des... des renards en fourrure qu'un ami... moi, j'allais les chercher, lui donnait à vendre pour augmenter un peu, pour avoir un peu plus d'argent. Et puis dans les années... quand j'avais 14 ans, donc 36-37, ça commençait à aller mieux. J'ai commencé à travailler avec mes parents et il y avait déjà donc... on... on recommençait, juste en 40, on recommençait à être de nouveau à l'aise.

I. : Quand la guerre est arrivée, quoi ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et quelles étaient ses relations... tes rel... pas ses relations... tes relations avec lui, ton père ?

Maurice Piore : Très bien. Très bonnes.

I. : Il y avait beaucoup de... d'affection d'un côté comme de l'autre ?

Maurice Piore : Oui, oui. Il a seulement pas admis quand il a trouvé des tracts antinazis dans ma chambre. Et c'est comme ça que j'ai quitté la maison d'ailleurs parce que moi, je voulais continuer mes activités de presse clandestine et je voulais... Et lui a dit : «Tu mets la... la famille en danger.» Alors j'ai quitté la maison. C'est dans la clandestinité.

I. : C'était quand ?

Maurice Piore : Ben, en début 42.

I. : Ça, on y reviendra de manière...

Maurice Piore : Oui.

I. : Plus détaillée. Et alors lui aussi, c'est ce que tu m'as dit tout à l'heure, il a été arrêté avec ta mère ?

Maurice Piore : Oui. C'était Rosh Hachana.

I. : Oui.

Maurice Piore : Le 12 septembre 42, c'était Rosh Hachana.

I. : Oui.

Maurice Piore : Ils avaient invité une amie à dîner et ils sont venus entre l'heure du midi. Elle est partie, je crois mais je... je peux contrôler, je vais chercher le livre. Je vais contrôler pour pas... Trois...

I. : Ah ?

Maurice Piore : Comme je t'ai dit !

I. : Oui.

Maurice Piore : Du six 93.

I. : 22... 22 juin 93.

Maurice Piore : Alors Léa a... est... a été arrêtée, elle est partie le... par le III^e convoi. Elle a été arrêtée par une amie de sa sœur qui faisait partie de la Ligue Antijuive. Elle roulait à vélo après 8 heures.

I. : Par une amie ?

Maurice Piore : Une amie de classe.

I. : Ah, tu as dit une amie de sa sœur.

Maurice Piore : Une amie de classe de ma sœur.

I. : Ah oui. Donc une amie de classe de ton autre sœur ?

Maurice Piore : Ah, de celle qui a été arrêtée.

I. : Oui. Attends. Léa a été...

Maurice Piore : Arrêtée...

I. : Re... repérée par une amie de classe à elle...

Maurice Piore : Oui.

I. : Ou à ton autre sœur ?

Maurice Piore : Non. A elle.

I. : A elle. Elle a été arrêtée par une amie de classe.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Elle a été dénoncée par cette amie de classe !

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Ah d'accord ! Et...

Maurice Piore : Elle roulait après 8 heures dans les rues et on l'a... Et elle est donc partie avec le III^e convoi.

I. : Et comment... comment est-ce que vous avez appris son arrestation ?

Maurice Piore : Ben, elle n'est pas ren... Je sais pas moi ! J'étais pas là !

I. : Oui.

Maurice Piore : Oui.

I. : C'est juste. Elle est pas rentrée quoi !

Maurice Piore : Oui. Quelqu'un m'a raconté que mon père qui avait 49 ans à l'époque avait les cheveux encore tout à fait tout noirs. Quand sa fille aînée a été arrêtée, il est devenu blanc en une nuit.

I. : Oui. C'est Léa, la fille aînée ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui, d'accord. Et elle est partie par le III^e convoi ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et elle n'a pas été... elle n'a pas été admise au camp non plus. Elle avait quel âge ?

Maurice Piore : Elle avait 16... elle est née... elle est née en... en 25, donc elle avait deux ans de moins que moi. Elle avait 17 ans.

I. : D'accord. Ça, je pense qu'on reviendra à ça...

Maurice Piore : Oui.

I. : De manière un peu plus détaillée plus tard. Alors on va terminer pour aujourd'hui avec le mariage de tes parents bien que tu aies déjà répondu...

Maurice Piore : Oui.

I. : A la majeure partie des questions. La façon dont elles... ils se sont rencontrés, tu m'as raconté. Quand ils se sont mariés... tu m'as dit en 22 ?

Maurice Piore : Oui. En novembre 22.

I. : Ils se sont mariés ici à Bruxelles.

Maurice Piore : Oui.

I. : Est-ce qu'ils se sont mariés à la synagogue ?

Maurice Piore : Ou à la synagogue ou dans un appartement d'amis. On était pas obligé... obligatoire une synagogue, hein. N'importe quel Juif qui sait dire les prières peut faire un mariage. Il faut... il faut pas être rabbin, hein.

I. : Non, je sais mais...

Maurice Piore : Oui.

I. : Je posais la question.

Maurice Piore : Oui, ça... ça j'en sais rien. Mais on allait peu à la synagogue à l'époque. On faisait... on enlevait les lits et on... on faisait dans la... la salle à manger et la chambre à coucher une grande table sur tréteaux et c'est tout.

I. : Mais ils ont eu un mariage religieux ?

Maurice Piore : Absolument.

I. : Et est-ce que tu as... tu as l'acte de ce mariage ?

Maurice Piore : Non, pas du tout.

I. : Non ?

Maurice Piore : Pas du tout.

I. : D'accord ça va. Oui, le nom de jeune fille de ta mère, tu me l'as dit ?

Maurice Piore : Fajwelowicz.

I. : Fajwelowicz. OK, ça va. Oui. Comment ils vivaient... tu m'as expliqué. Où ils étaient établis... ils étaient établis ici à Bruxelles... ça, tu m'as dit aussi. Entre eux, qu'est-ce qu'ils parlaient comme langue ?

Maurice Piore : Yiddish.

I. : Yiddish. Donc c'est ta langue maternelle ?

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Et la langue maternelle des enfants ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Avec vous ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Les enfants, ils parlaient yiddish aussi ?

Maurice Piore : Et français ! Ma mère parlait moins bien, mais elle parlait français.

I. : Donc les deux ? Yiddish et français ou uniquement français ?

Maurice Piore : Ah oui ! Non, non, non.

I. : Les deux ?

Maurice Piore : Yiddish et français.

I. : Yiddish et français.

Maurice Piore : Surtout quand ma grand-mère était là, elle comprenait rien d'autre.

I. : Oui, c'est vrai ! C'est vrai, oui. Alors ils avaient chacun de leur côté de la famille restée au pays... ça, tu m'as expliqué. Oui, ben voilà, je pense que pour aujourd'hui, on a fait le tour.

Maurice Piore : Bon. OK.

I. : Ça a été un peu court.

Deuxième entretien - 14 mars 1995

Adolescence à Bruxelles – Bar Mitsva – Pratique du judaïsme – Dror –
Jeunes Gardes socialistes

I. : Voilà, nous y sommes. Donc aujourd'hui, nous allons parler de ton enfance et de toute la période qui va donc de ta naissance à l'âge adulte, ou plus exactement, dans ce cas-ci, à la guerre. Donc quand tu es né, ça tu me l'as dit, si tu pouvais me le rappeler...

Maurice Piore : Le 21 mai 1923.

I. : C'est ça. Où ça ?

Maurice Piore : A Bruxelles.

I. : Sous quelle nationalité ?

Maurice Piore : A l'époque, à mon avis, ça devait être polonais.

I. : D'accord. Alors tu m'as expliqué que tu étais devenu belge...

Maurice Piore : Oui, par option, en 19... à l'âge de seize ans exactement, parce que je suis... il y a des gens qui remettent au lendemain, moi je... moi c'est pas mon genre, ça a été toute ma vie comme ça, je l'ai fait directement et ça m'a beaucoup servi pendant la guerre, parce je suis devenu belge à seize ans et j'ai pu... et j'ai pu alors, à l'époque, avoir... j'y reviendrai... une vraie fausse carte d'identité.

I. : Oui, c'est ce que tu... oui. Et donc les circonstances dans lesquelles tu es devenu belge, ça tu viens de me dire, tu as opté.

Maurice Piore : Oui, oui ??? graduellement.

I. : Bon, le milieu familial duquel tu es issu, ça tu m'en as parlé, c'est un milieu ouvrier, ton père était maroquinier, etc.

Maurice Piore : Oui, mais disons que quand je suis né, mon père était assez à l'aise. Et puis il y eu la grande crise de 1929 où tout a basculé... [Bruits de voix.] Tu t'en fous...

I. : Non, c'est le bruit des voix, c'est tout... Ecoute, vas-y, continue.

Maurice Piore : Mais oui, mais je ne sais pas... le bureau ne m'appartient pas en haut, hein, alors... Et comme on a du boulot aujourd'hui... Alors tout a basculé malheureusement et être... mon père et ma mère ont travaillé très dur pour nourrir... à l'époque, nous étions deux frères et deux sœurs et ma grand-mère qui vivait avec. Donc le dernier petit frère est venu après, en 39. Donc ça a recommencé à aller un peu mieux parce que à douze ans, j'ai commencé à travailler. Voilà. Donc finalement j'ai été élevé par ma grand-mère parce que mes parents travaillaient très dur, du matin au soir, et ça a aussi servi dans ma vie, parce que ma grand-mère ne parlait que yiddish, alors c'est comme ça que je me débrouille très, très bien en yiddish. Parce que c'est important, c'est la langue la plus internationale qui existe.

I. : [Rire.] Oui, mais... ta langue maternelle, c'est quelle langue ?

Maurice Piore : Le français évidemment. Mon père avait fait déjà des études en Pologne, à Varsovie, il avait été au gymnasium... on appelait ça. Et il parlait d'ailleurs français. Et il écrivait français, ce qui était très rare. Je crois que je t'ai raconté que des Belges du quartier venaient chez mon père et disaient : «On va chez le Polonais, il va nous écrire une lettre en français !»

I. : Oui, oui, tu m'as raconté ça. Et il... entre eux, tes parents, ils parlaient...

Maurice Piore : Yiddish. Yiddish, oui, et ils parlaient polonais... quand ils voulaient qu'on comprenne pas, comme ça arrive souvent chez les parents, ils parlaient polonais.

I. : Oui. Et à vous, ils vous parlaient français ?

Maurice Piore : Français.

I. : A tous les enfants, ils parlaient français ? D'accord. Donc tu as été élevé, somme toute, dans le yiddish et dans le français. D'accord. Et par la suite, est-ce que tu as appris d'autres langues ?

Maurice Piore : Le flamand, à l'école. L'allemand et l'anglais à Auschwitz.

I. : Ah bon ? Comment ça ?

Maurice Piore : L'allemand, c'était normal. Non, l'allemand, j'avais quelques notions parce que j'avais travaillé chez des Juifs allemands avant la guerre. Avant la guerre, à 14 ans, quelques mois... ça ressemble fort au yiddish et au néerlandais. Je me suis vite adapté, mais l'anglais, j'ai appris à Auschwitz parce que j'ai travaillé un an, jour pour jour, à Buna Monowitz avec des prisonniers de guerre anglais.

I. : Et qu'est-ce que ces prisonniers de guerre faisaient là ?

Maurice Piore : Ils travaillaient avec nous, dans la IG Farben Industrie, dans l'usine de la IG Farben Industrie.

I. : Ah tiens ! Oui, ok, ben ça... on y reviendra peut-être.

Maurice Piore : Je mens pas parce que tu lis dans le livre de Primo Levi, on en parle.

I. : Non, c'est pas ça, je suis étonnée par le... par le fait que c'était des Anglais, c'est tout. Mais c'était des Juifs anglais ?

Maurice Piore : Pas du tout. Des prisonniers de guerre.

I. : Des prisonniers de guerre, c'est bien ça. Je suis un peu étonnée parce que ce n'est pas le sort qu'ils réservaient aux prisonniers de guerre anglais, américains...

Maurice Piore : Ils foutaient rien. Ils foutaient à moitié rien du tout, ils avaient des colis comme ça de la Croix-Rouge, ils avaient de toutes bonnes soupes. Il valait mieux qu'ils aillent travailler... et flirter avec les jeunes Polonaises que de rester toute la journée dans le camp. Ils travaillaient pas dur, ils travaillaient pas comme nous.

I. : Et... mais alors vous viviez avec ces Anglais qui vous voyaient...

Maurice Piore : Pas du tout, on se voyait dans la journée, à l'usine, puisque le soir... on rentrait dans notre camp, eux rentraient dans leur camp.

I. : Oui, mais eux, il voyaient quand même l'état dans lequel vous étiez ?

Maurice Piore : Oui, ah oui, évidemment !

I. : Et est-ce que ça n'a pas suscité quelque chose chez eux ?

Maurice Piore : Peut-être ils ont écrit en Angleterre, mais beaucoup de gens ont écrit en Angleterre, et rien n'a été fait.

I. : Et ils vous en ont fait part ? Vous aviez le droit de parler avec eux ?

Maurice Piore : Ah bien sûr, on travaillait avec eux ! Alors difficile de pas parler avec eux, si on travaillait ensemble.

I. : Oui. Mais, je veux dire... est-ce qu'ils vous faisaient des réflexions ? Est-ce qu'ils vous...

Maurice Piore : Oui, ils demandaient comment ça allait, etc. Mais je dois dire... Buna par exemple, c'était un camp où il y avait des possibilités de survie. A cause du

travail avec les Anglais, avec les Français, etc. Du moment qu'on était environnés d'étrangers... pas rien que des Allemands ou des Polonais, etc., il y avait des possibilités d'organiser... ce qui n'était pas voler, organiser c'était s'organiser.

I. : Oui, oui, d'avoir un peu plus à manger, etc. Oui. Et grâce à ces Anglais, tu avais des nouvelles de l'extérieur ?

Maurice Piore : Ah oui, évidemment ! J'ai connu le jour de débarquement, etc., etc. D'ailleurs... j'ai travaillé tellement dur à la mine de charbon, au dessus et en bas, avant d'arriver... Mais on va peut-être arriver à ça ?

I. : Vas-y.

Maurice Piore : Oui... que je me suis débrouillé, j'étais tombé sur un kapo allemand communiste, qui connaissait mes antécédents et qui m'avait pris en... il m'avait pris dans son commando. Alors moi j'ai rien foutu ! Moi je travaillais pas ! J'avais un sac en toile et j'avais des outils dedans, et je courais d'un coin à l'autre du camp, et quand il y a un kapo... parce que la vie dans le camp de travail n'était pas réglementée par la SS. Eux nous prenaient et nous comptaient et c'est tout. Quand un kapo ou un contremaître demandait : «Qu'est-ce que tu fous ?» «Ah ben ils m'ont demandé d'apporter ces outils-là.» Et j'allais à mon aise, d'un coin à l'autre et j'allais chercher ma soupe chez les Anglais et je ramenaient à ces copains qui n'avaient pas eu l'occasion de... etc., etc., ça a été ma chance d'ailleurs, parce que j'ai vécu une année pratiquement de repos, où je me suis remis d'Auschwitz et de Jawischowitz et j'ai pu entamer la marche de la mort en bon état physique. D'ailleurs je dis toujours quand je commence un témoignage devant des élèves ou devant n'importe qui, que... que si nous avons survécu c'est que, au moins une fois, on a eu une chance. Et moi j'en ai eu plusieurs !

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : Voilà.

I. : Et ces Anglais, tu sais ce qu'ils sont devenus ?

Maurice Piore : Oh non, pas du tout. Eux sont partis avant nous, évacués avant nous, et moi j'ai été évacué le 18 janvier 45.

I. : Oui, oui.

Maurice Piore : Eux, ils sont partis avant.

I. : Oui, d'accord. Oui donc... alors les frères et sœurs, ça tu m'en as parlé. Vous étiez cinq à la maison...

Maurice Piore : Non, nous étions cinq enfants, plus ma grand-mère, jusqu'en 40.

I. : Oui, mais c'est ça que je veux dire, vous étiez cinq enfants, c'est ça que je voulais dire.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et alors il y avait tes deux sœurs et ton petit frère ?

Maurice Piore : Et deux frères.

I. : Et deux frères, oui, pardon. Et toi, tu étais l'aîné ?

Maurice Piore : L'aîné, c'est ça.

I. : Ah d'accord, ça va. Donc tu es le seul, d'après ce que tu m'as dit auparavant, tu es le seul qui a eu seize ans en 1940 ?

Maurice Piore : Ah oui.

I. : Qui avait seize ans... en 40, oui.

Maurice Piore : Non, en 40, j'ai eu dix-sept ans.

I. : Oui, oui, mais je veux dire qui a dépassé seize ans en 40, c'est ça que je veux dire. Ça va, d'accord. Donc le même problème s'est posé pour eux, je suppose. A leur naissance, tes frères et sœurs avaient... étaient de nationalité polonaise ?

Maurice Piore : Oui, mes parents. Et, à mon avis, aucune n'a été... ça n'a rien changé. Aucune n'était devenue belge. Elles étaient trop jeunes. Ma sœur avait deux ans de moins que moi et je crois qu'à l'époque... donc ça devait être en 42, elle a eu dix-sept ans en 42, à ce moment-là, elle a été arrêtée. Au mois d'août.

I. : Oui, mais elles auraient pu opter en 41, mais...

Maurice Piore : Je ne sais pas si l'autorité acceptait encore.

I. : Exactement, exactement. Alors, dans l'ensemble, comment ça se passait les relations familiales ? D'abord avec tes frères et sœurs, comment ça se passait ?

Maurice Piore : Oh très bien, très bien. Bon, on s'engueulait bien sûr de temps en temps, mais en général, on s'aimait... Oui. Et surtout, nous aidions notre maman à faire les travaux du ménage, etc.

I. : Oui. Et du fait que tu étais l'aîné, est-ce que il n'y avait pas certaines responsabilités qui t'incombaient, dans la charge des enfants, etc. ?

Maurice Piore : Ben... j'allais me balader avec les plus petits, de temps en temps. Je t'ai dit... moi je ne sais pas nager. Tu sais pourquoi ? Parce que la leçon de natation se passait après quatre heures de l'après-midi. Après 16 heures jusqu'à 18 heures, alors je perdais deux heures de travail. Mon père avait, comme tout bon Juif, un ami médecin qui m'a fait un certificat disant que chaque fois que j'allais nager, je m'enrhumais. Alors j'ai pas appris à nager, parce que... à douze ans, je piquais à la machine.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : Parce que je sentais ma responsabilité d'aider mes parents pour... pour... pour nourrir sept personnes. Tu sais, hein, à l'époque, un bâton de chocolat coûtait vingt-cinq centimes, hein, et on en achetait un à diviser par cinq, hein.

I. : Oui, oui, les conditions de vie étaient très dures, évidemment. Et avec tes parents ? Les relations avec tes parents, avec ta grand-mère...

Maurice Piore : Ben, j'adorais ma mère, évidemment. Je crois que une maman a un cœur grand comme ça ! Mais elle a toujours un tout petit faible pour son premier né. Je pense. Et je l'adorais, et mon père aussi d'ailleurs, je le respectait beaucoup. Et j'ai eu des heurts... en début 42... je te raconterai ça après... mais... nous étions très unis, très pauvres, mais très unis. Beaucoup de gens de ma génération parlent de leur famille comme presque des milliardaires ou des nobles, alors que il y avait très, très peu qui avaient leur maison. Très peu, il y en avait quelques-uns, mais très peu. Il y avait les Israélites, eux avaient des biens. Les Juifs pas.

I. : [Rire.] Oui, c'est toute la différence ! Oui, bien sûr, oui. Et, bon tu m'as dit que tu allais porter, à midi, quand ta grand-mère était à l'hôpital...

Maurice Piore : Oui, on l'a mise à l'hôpital et puis elle avait la gangrène et donc impossible à soigner. Elle avait plus de 70 ans, ce qui à l'époque était vieux, et on aurait dû l'amputer, elle a pas voulu le faire; alors on l'a mise dans un hospice parce que nous n'avions pas les moyens d'avoir une infirmière qui venait deux fois par jour nettoyer, etc. C'était rue du Canal, là, et je lui apportais, tous les jours ou tous les deux jours, à manger casher. Et le jour où je pouvais pas y aller... le week-end, mon père y allait avec ma mère, avec maman, mais quand je pouvais pas y aller, eh bien je donnais dix francs à l'infirmière pour qu'elle lui chauffe... j'apportais du bouillon, etc., casher.

I. : Et à la maison, vous mangiez casher ?

Maurice Piore : Oui, peut-être il y avait quelques restrictions un peu... mais on mangeait casher. Oui. C'était pas strict, strictement, mais c'était casher. A cause de ma grand-mère.

I. : Oui, mais une fois que ta grand-mère a été mise à l'hospice, vous auriez pu... vous avez continué à manger casher ?

Maurice Piore : Oui, oui, évidemment.

I. : Et est-ce que tu as fait ta bar mitsva ?

Maurice Piore : Oui, absolument.

I. : A treize ans ?

Maurice Piore : A treize ans. Je l'ai même fait deux fois.

I. : Ah bon ! Pourquoi ?

Maurice Piore : Pourquoi ? C'est tout simple : je l'ai fait dans la synagogue orthodoxe de la rue de la Clinique, mais j'allais au cours de religion rue Joseph Dupont. Et le rabbin Berman, qui était mon prof, me dit : «Tu dois faire ta bar mitsva.» Je dis : «Mais je l'ai faite !» Il dit : «Mais c'est pas grave, tu vas recevoir un costume.» [Rire.] Parce que M. Bernheim, directeur de l'Innovation, offrait à chaque jeune Juif qui faisait sa bar mitsva, un costume culotte golf, etc. Alors... et puis ils appelaient ça autrement : "initiation religieuse".

I. : Ah oui !

Maurice Piore : Oui. Alors j'ai dit : «Pourquoi pas ?» et je l'ai fait. Et j'ai eu un costume. [Rire.] Golf !

I. : Tu étais tout content ?

Maurice Piore : Ah, mais bien sûr.

I. : Alors donc tu l'as fait rue de la Clinique et rue de la Régence !

Maurice Piore : Rue de la Régence, mais là c'était groupé, comme ils font maintenant, hein. Collectif.

I. : Oui, oui. En quelle année ?

Maurice Piore : Eh bien, à treize ans, c'était en 36.

I. : Et tu pourrais... Comment est-ce que ça s'est passé ?

Maurice Piore : Oh, à la maison... c'est pas comme maintenant, on louait pas le Hilton, hein ! On a été à la synagogue et puis mes parents ont vidé la salle à manger et leur chambre, et comme nous avions des tréteaux et des grandes planches pour le travail, on a mis des grandes nappes là-dessus et ma maman et ma grand-mère... parce que j'ai fait... j'ai absolument demandé... voulu que ma grand-mère assiste, j'ai été la chercher en taxi, à l'époque, à l'hôpital, on lui a donné deux jours de congé... à l'hospice et elle a assisté à tout... et donc ma maman et ma sœur et une tante... je me rappelle plus... on a fait à manger, etc. J'ai reçu six montres [rire], les unes plus mauvaises que les autres ! Les gens étaient pauvres, oui, et à la rue de la Régence, je me souviens, il y avait... là, il y a un moment assez émouvant parce que tous les enfants sont installés donc au premier rang et les pères au deuxième rang et, un moment donné, ils couvrent la tête de leur enfant et les bénissent. Avec la chose du rabbin. Et tous ensemble, ça fait... c'est assez émouvant.

I. : Oui, j'imagine. Et sous quel nom est-ce que on t'a appelé à la Torah ?

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Sous quel nom est-ce qu'on t'a appelé à la Torah ? Sous quel nom, quel nom biblique, as-tu été appelé à la Torah ?

Maurice Piore : Ah ! Moshe. Moshe Ben Abraham.

I. : Oui, c'est ce que je pensais, mais je voulais avoir la confirmation. Et ton frère, ton plus jeune frère, pas celui qui est né en 39, l'autre. Rappelle-moi en quelle année il est né ?

Maurice Piore : En 30, comme le roi Léopold. Figure-toi que j'ai retrouvé... enfin moi j'ai pas encore été... il allait chez Kahlenberg à la maison, il avait donc douze ans quand il a été déporté pour apprendre à faire sa bar mitsva, et il allait tous les jeudis après-midi, et tous les jeudis, il voyait... je dois aller voir madame Kahlenberg, je dois prendre ses papiers, je vais les faire photocopier... on voyait Jacques Piore... non pas Jacques, Salomon ! Salomon Piore : dix sur dix, dix sur dix, dix sur dix... Et à partir de septembre 42 : zéro, zéro, zéro. Ils savaient pas qu'il avait été déporté ! [Soupir.] Je dois voir madame Kahlenberg, je dois aller avec elle alors... parce qu'elle veut pas lâcher ce registre et en faire une photocopie. A moins que je fasse une photo. Peut-être, je ne sais pas.

I. : C'est dans le registre des...

Maurice Piore : Le registre de son mari, oui.

I. : De son mari ? Donc ça... c'est son mari qui tenait ça, ça n'a rien à voir avec la synagogue ?

Maurice Piore : Oui. Ah oui, on payait pour ça, hein !

I. : Oui, bien sûr, c'était pas un registre tenu par la synagogue elle-même ?

Maurice Piore : Non, non, non.

I. : D'accord, ça va. Et donc, dans l'ensemble, tu as été élevé finalement dans un judaïsme plutôt...

Maurice Piore : Traditionnel. Oui, enfin on faisait les fêtes. Mon père ne travaillait pas le samedi, pour une simple raison : ma mère lui a dit : «Ecoute, tu vas travailler le samedi ? Tu travailleras le dimanche aussi. Alors, si tu prends une chose... tu n'auras jamais un jour de repos.» Il allait pas pour ça à la synagogue, il allait jouer aux cartes l'après-midi avec des amis. Mais il avait un jour de repos, mais moi, ça m'embêtait, parce que je devais travailler le dimanche. Pour aider mon père. Alors tu sais ce que je faisais ? Je faisais venir des amis et je disais : «Ecoutez, il est deux heures, j'ai ça et ça à terminer. Si je travaille tout seul, on partira pas avant cinq-six heures. Vous me donnez un coup de main... [Rire.] Vous me donnez un coup de main et on sortira se balader à trois heures.» Voilà.

I. : Ah oui, tu avais école toi, le samedi ? Tu allais à l'école le samedi ?

Maurice Piore : Ah oui, oui.

I. : L'après-midi aussi ?

Maurice Piore : Non, non, non, je crois pas. Samedi... on a vite instauré qu'on n'allait plus à l'école le samedi. Mais je sortais souvent parce que je conduisais souvent ma grand-mère au... à la synagogue, le samedi matin. Mais j'étais un relativement bon élève, je me rattrapais très vite.

I. : Et ta grand-mère, en quelle année est-ce qu'elle est entrée à l'hospice ?

Maurice Piore : Oh... ça devait être en 39... 38, 39. Elle est morte en 40, en début 40.

I. : Parce que tu m'as dit tout de suite que tu étais venu la tirer de l'hospice pour qu'elle assiste à ta bar mitsva. Or tu...

Maurice Piore : A l'hôpital alors... ah ben, alors plus tôt.

I. : En 36 ?

Maurice Piore : Oui, oui. Elle est restée plus longtemps, oui, c'est vrai. C'est vrai, c'est vrai, oui, c'est vrai.

I. : Et tu m'as dit qu'elle avait dû entrer à l'hospice parce qu'elle avait attrapé la gangrène. Et suite à quoi est-ce qu'elle a attrapé...

Maurice Piore : Je ne sais pas. Je ne sais pas, mais ça devait être une maladie de famille, parce qu'un de ses fils est mort de la gangrène aussi. On l'avait déjà amputé. Oui, bon, les soins hygiéniques n'étaient pas ce qu'ils étaient, hein. Malgré que nous étions les seuls dans notre quartier à avoir une salle de bain... mais enfin...

I. : Ah bon ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Vous aviez une salle de bain ?

Maurice Piore : Dans la cave. Dans la cave. Mais seulement on prenait pas tellement de bains, ça coûtait très cher l'eau, alors on mettait tous les gosses dedans en plus !

I. : Et ton père, par exemple... bon, tu me dis que le judaïsme dans lequel vous viviez était plutôt traditionaliste, donc j'imagine que ton père ne portait pas les vêtements traditionnels...

Maurice Piore : Pas du tout, pas du tout !

I. : Il n'avait pas de payès...

Maurice Piore : Pas du tout, il était... quand nos affaires marchaient bien, il était d'une élégance raffinée. Je me rappelle, un moment donné, il se faisait... d'un tissu qui existe encore actuellement, Sportex, qui est un excellent tissu, il allait chez le tailleur, il se faisait deux, trois costumes à la fois pour pas perdre de temps.

I. : Il portait un kepele ?

Maurice Piore : Une kippah ? Non, le samedi et les jours de fête.

I. : Oui, mais vous faisiez shabbat ?

Maurice Piore : Ah oui, oui, absolument !

I. : Oui, ça j'imagine. Et aujourd'hui, tu gardes ces traces du judaïsme ou bien tu...

Maurice Piore : Oui, mais la vie est difficile... je suis pas tellement religieux. Je pense que je suis un homme profondément juif, mais je suis pas religieux. Mais je reste traditionaliste, je crois. Je vais, par exemple, à Roch Hachana, au Kippour, quand c'est la prière pour les morts, à la synagogue, mais c'est tout. Je jeûne pas à Yom Kippour, parce que j'ai jeûné pendant 999 jours, alors ça me fait mille ans, alors je vivrai pas ça, pour jeûner encore !

I. : Oui, bien sûr. Et tes parents étaient plutôt croyants ?

Maurice Piore : Oui, oh oui, oui. Mon père savait lire toutes les prières, tout... si... chose... comme tous les amis juifs polonais, parce que eux, ils ont été dans des yeshiva. Moi j'ai pas été, alors je connais pas l'hébreu biblique. Eux le connaissent.

I. : Oui, tu as eu juste les cours d'initiation religieuse pour la bar mitsva...

Maurice Piore : Oui. La seule prière que je connais bien, c'est celle pour le vin. Alors je dois être un ivrogne dans le fond...

I. : [Rire.] Je croyais que tu allais me dire le Kaddish.

Maurice Piore : Non, je le lis phonétiquement.

I. : Le Kaddish ?

Maurice Piore : Je le lis phonétiquement, oui.

I. : Oui, d'accord. Tu pourrais me dire, d'une manière vraiment très générale, quels souvenirs tu gardes de ton enfance ?

Maurice Piore : Ben... heureuse ! Heureuse, pauvre mais heureuse. Parce que une famille chaleureuse, on s'aimait bien... malgré qu'à l'époque, il y avait toujours quelqu'un chez nous... à manger le shabbat. Nous avons pris un réfugié allemand, un jeune réfugié allemand qui était absolument pas maroquinier et on lui appris un peu à travailler, il travaillait chez nous. Il était payé très mal, mais nous aussi, mais tous les samedis, il dînait avec nous.

I. : Et il est arrivé quand chez vous ?

Maurice Piore : Oh... avec l'afflux des 38-39, je ne me rappelle plus exactement. C'était un grand jeune homme comme ça, plus âgé que moi. Il devait avoir une vingtaine d'années. Avec un gros appétit, je me souviens. [Rire.]

I. : Et tu sais ce qu'il est devenu ?

Maurice Piore : Non, pas du tout. Je crois qu'il a été arrêté en 40, avec tous les Allemands.

I. : Ah oui, et de tes parents, de la famille, quels souvenirs est-ce que tu gardes ?

Maurice Piore : De la famille de mes parents ?

I. : Non, non, de tes parents, virgule, de ta famille... de ta famille... donc de tes parents, de tes frères et sœurs, de ta grand-mère... dans l'ensemble, veux-je dire, quels souvenirs tu gardes ?

Maurice Piore : Tu sais, on prenait notre petit-déjeuner ensemble, on mangeait ensemble, on faisait ses devoirs... nous avions une grande chambre heureusement, pour les quatre enfants, le dernier dormait avec mes parents dans leur chambre... On vivait une vie très familiale. Heureuse, je te dis.

I. : Mais ça n'empêchait pas d'avoir des copains à l'extérieur, je suppose.

Maurice Piore : Oh oui, oui, oui. Juifs et non-Juifs. A l'école, c'est normal. Et puis un peu plus tard, j'ai adhéré à des mouvements politiques, alors il y avait de tout.

I. : Des mouvements politiques. Tu pourrais un peu préciser ? Développer ?

Maurice Piore : Ah, mais c'était aux Jeunes Gardes Socialistes. J'avais d'abord été au Dror, qui est un mouvement socialiste sioniste. Mais un peu plus tard, j'ai adhéré aux Jeunes Gardes Socialistes.

I. : A quel âge ?

Maurice Piore : Oh je devais avoir à peu près les seize ans, je crois, je l'ai fait quand je suis devenu belge pour pas avoir de problèmes.

I. : Et le Dror, quand est-ce que tu y es allé ? Tu avais quel âge ?

Maurice Piore : Ah treize ans. Douze, treize ans.

I. : Douze, treize ans, oui, donc plus ou moins à peu près à ta bar mitsva.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et comment... qu'est-ce qui t'as conduit à y aller ?

Maurice Piore : Ben j'avais déjà la tendance, puisque le Dror sont des socialistes sionistes, hein.

I. : Oui, mais je veux dire qu'est-ce qui... pourquoi... qu'est-ce qui t'a conduit à aller au Dror ? C'était pas une nécessité d'y aller.

Maurice Piore : Quand on est jeune, hein, on cherche toujours un extrême, hein. Moi... si je... j'aime pas les extrémistes, hein. Mais on cherche quand même une voie, etc. Moi, la voie de droite ne me plaisait absolument pas et j'ai pris la voie de gauche. C'est tout.

I. : Et quelles étaient tes activités au Dror ?

Maurice Piore : Pardon ? Oh ben... on se réunissait deux fois par semaine, on allait une fois... deux fois par an faire du camping, on apprenait à chanter en hébreu... Peut-être plus tard, mais j'étais très jeune, hein, peut-être plus tard ils ont convenu pour faire l'alyah, parce que tous les kibboutzim étaient des kibboutzim de gauche, hein, il y avait pas d'autres kibboutzim.

I. : Oui, bien sûr. Et alors à 16 ans, tu as quitté le Dror et tu es allé...

Maurice Piore : Oui, aux Jeunes Gardes Socialistes, avec quelques amis... juifs, mais... en fait, les Jeunes Gardes Socialistes n'existaient pratiquement plus. C'était devenu les Jeunesses Communistes. Parce que lorsque j'ai été interrogé à la Gestapo, en 43, en début 43, le gestapiste qui m'a interrogé... j'ai voulu... j'ai dit : «Mais moi je suis un socialiste comme vous. Un garde socialiste.» Alors il me dit : «Mais monsieur, vous oubliez qu'au Congrès de Louvain, en 1939, les Jeunes Gardes Socialistes et les Jeunesses Communistes ont fusionné, et comme les Jeunesses Communistes étaient en majorité, vous êtes tous devenus communistes !» Il connaissait l'histoire mieux que moi !

I. : Oui, et qu'est-ce qui t'a poussé à passer du Dror aux Jeunes Gardes Socialistes ?

Maurice Piore : Oh ben c'était plutôt endormi et moi je voulais... avec l'arrivée de la guerre, je voulais de l'action et c'est ce qu'on a fait. Moi j'ai eu... j'ai eu ma première réunion des Jeunes Gardes Socialistes en juin 40, au café Le Lion d'Or, avec un tas de... Mathieux[?] que j'ai retrouvé en prison après. Mais on est restés endormis jusqu'en juin 41. Jusqu'à l'attaque... que Hitler a fait sur la Russie. On a dormi et là... mais on était déjà structurés.

I. : Mais cette réunion que vous avez eue en juin 40, alors, c'était une réunion clandestine ?

Maurice Piore : Absolument. Et on était prêts et alors, en 41, un an après, quand la Russie est entrée en guerre avec l'Allemagne, nous avons commencé nos actions. Nos actions ont commencé toujours par la presse clandestine. Et alors on s'avancait. Moi j'ai pas pu avancer, j'ai été arrêté trop tôt.

I. : Et est-ce qu'il y a des noms ? Il y a des gens encore...

Maurice Piore : Vivants ?

I. : Oui, de cette époque...

Maurice Piore : Oui, il y a Robert Vandevliedt[?], Robert Vandevliedt[?], que j'ai retrouvé à Buchenwald après. Malheureusement, il y a beaucoup de morts évidemment. Ils étaient un peu plus âgés que moi, ou à peu près mon âge, beaucoup sont morts dans les camps évidemment. Ben... De Lathouwer était un de mes chefs directs...

I. : Ah bon ?

Maurice Piore : René oui. Jean Blume était mon chef direct, le fils d'Isabelle Blume qui vient de décéder dernièrement. J'ai des certificats de lui, c'est pas...

I. : C'est pas vrai !

Maurice Piore : Mais oui !

I. : Je ne savais pas qu'il était mort dernièrement !

Maurice Piore : Ah oui.

I. : Le fils d'Isabelle ! Ah bon !

Maurice Piore : Et il y a d'ailleurs un truc que j'ai pas compris : moi j'ai un paquet d'attestations que j'ai travaillé pour la presse clandestine. J'ai jamais été reconnu prisonnier politique par la presse clandestine. Et je suis prisonnier politique, c'est une histoire de dingues ! J'ai fait trois fois... j'ai été faire appel, trois fois, alors j'ai dit : «Bon, ok, ça m'apporte rien de plus...» Mais vraiment, c'est idiot ! J'ai un certificat de Jean Blume.

I. : Oui, oui, c'est quand même pas... c'est quand même pas rien !

Maurice Piore : Oui, et qui me dit : "c'était un de mes hommes". Il y avait Clemanski[?], la famille Clemanski[?], Nathan vient de mourir... j'avais des réunions clandestines avec lui en 41-42, Aux Bons Enfants, à la place du Sablon.

I. : Oui, ça a disparu ça.

Maurice Piore : Non, ça existe.

I. : Ça existe toujours ? Aux Bons Enfants ?

Maurice Piore : Aux Bons Enfants, l'estaminet bruxellois. Le Lion d'Or existe.

I. : Oui, le Lion d'Or, oui. Ça je vois très bien où c'est. Près de la place Saint-Géry, hein, c'est ça ?

Maurice Piore : Oui, c'est ça.

I. : Enfin place Saint-Géry même.

Maurice Piore : Oui, c'est ça.

I. : Oui, je vois très bien où c'est, ça va. Mais ça on va... la presse clandestine, ça de toutes façons, on va y revenir de manière plus approfondie. Alors passons maintenant à la formation que tu as reçue. Donc ce que tu m'as dit en fait, pour ce qui est du judaïsme, comme instruction religieuse, c'est l'initiation religieuse qui a précédé ta bar mitsva. Pour le reste, tu n'as pas fait d'école juive ?

Maurice Piore : Non... Ah oui ! J'ai un peu... à la rue de la Régence évidemment, oui tous les... non, alors là on a appris l'histoire évidemment, mais j'ai pas été très longtemps. Je devais travailler.

I. : Combien de temps ?

Maurice Piore : Oh quelques années quand même. Trois, quatre ans.

I. : Et de quel à quel âge ?

Maurice Piore : A mon avis, j'ai commencé de douze ans à quatorze ans. Ou de onze ans à treize ans, pour avoir le costume ! [Rire.]

I. : Oui. Et tes sœurs ? Parce que tu m'as parlé de ton frère tout de suite... tes sœurs, est-ce qu'elles ont reçu une instruction religieuse ?

Maurice Piore : Non, pas du tout.

I. : Aucune instruction religieuse ?

Maurice Piore : Aucune.

I. : Et dans les fêtes, dans la vie religieuse de tous les jours, ton père te montrait comment il fallait faire ?

Maurice Piore : Ah oui, absolument. Absolument. Il venait d'une famille religieuse à Varsovie. Son père tenait un restaurant strict et casher à Varsovie, alors... il savait comment faire, hein !

I. : Et ta mère, quel était le rôle ? Elle montrait à tes sœurs, elle...

Maurice Piore : Comment ?

I. : Ta mère, est-ce qu'elle montrait à tes sœurs comment cuisiner ? Est-ce qu'elle...

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui. Elle cuisinait strict casher.

I. : Oui, donc elle apprenait aussi... elle transmettait ce qu'elle savait à tes sœurs...

Maurice Piore : Oui, oui... ma sœur, la plus grande. La plus grande était plus ménagère. La plus jeune était plus intellectuelle.

I. : Et quel type d'instruction est-ce qu'elles ont reçu ?

Maurice Piore : Ben, elles ont été à l'école normale jusque... puisque la grande a été arrêtée à seize ans... non... attends... elle a été arrêtée en 42, donc elle avait seize ans, oui. Et... par une amie de classe qui faisait partie de Rex. Elle roulait à vélo, après huit heures, on l'a arrêtée, elle a disparu, elle est partie avec un de ces tout premiers transports, je crois le 4 août. On peut contrôler. Et le... la deuxième, elle avait quatorze ans, donc elles ont été en classe, mais c'était la... Marie-Rachel était une élève brillante. C'est elle qui a jeté cette fameuse lettre que tu connais. Ah, il faut voir ! A l'époque, une gamine de quatorze ans qui a écrit.

I. : Oui, c'est... je me souviens que quand j'ai lu cette lettre, la première fois, il y a longtemps, j'étais très étonnée qu'une gamine de quatorze ans puisse écrire aussi bien.

Maurice Piore : Oui. Lorsque j'ai rencontré le roi Baudouin, j'avais cette lettre dans ma poche, dans ma serviette, et je me suis dit : s'il se conduit comme un monarque, je montre rien; s'il se conduit comme un homme, je lui montrerai. Et dix minutes après le commencement de notre entretien, il s'est levé de son bureau, il s'est assis à côté de moi, sur le canapé, et il m'a dit : «Expliquez-moi un peu ce livre de la déportation.» Parce que c'est au moment où je lui ai présenté ça.

I. : Le Mémorial ?

Maurice Piore : Le Mémorial, oui. Alors j'ai vu qui c'était, alors j'ai dit : «Ecoutez, moi j'ai ici une lettre de ma sœur...» et je commence à la lire, mais j'étais trop ému. Il l'a retirée des mains et il a continué à lire lui-même. Alors il m'a dit : «Je pourrai la montrer à la reine ?» Alors j'ai dit : «Bon, je vous la laisse, hein.» Et deux jours après

j'ai... Attends ! C'est pas tout. J'ai dit : «Vous savez, Majesté, tout le monde croit que son frère, sa sœur, son père était un être exceptionnel. Mais dans ce cas-ci, je sais que Marie-Rachel qui a signé cette lettre, était une fille exceptionnelle, parce que je me rappelle très, très bien, lorsque vous et votre maman, et votre sœur Joséphine-Charlotte est venue visiter le quartier de la Chapelle, il y avait une école catholique sur le coin, en face de chez nous donc j'ai tout vu, je me rappelle très bien de vous en costume marin, et votre maman, et ma sœur a été choisie parmi huit cents élèves pour lire le compliment à la reine.» Alors il me dit : «Mais nous devons avoir une photo de ça ! A quelle date c'était ?» Je dis : «En 35.» Et il le note et il le met là-dessus. ??? comme le ministre des Finances israélien. Et je dis : «Il m'a oublié, hein.» Trois jours après, j'ai reçu un coup de téléphone de son chef de cabinet : «Venez voir, nous avons des photos.» Mais malheureusement, ma sœur n'était pas là, ils ont fait des photos avec l'école catholique. Et ma sœur était à l'école laïque. Communale. Oui, mais enfin, il l'a fait ! Et il m'a remis la lettre également.

I. : C'est incroyable !

Maurice Piore : Ça, c'était un type bien ! Franchement.

I. : Et tu as eu l'occasion d'être reçu par Albert ?

Maurice Piore : Pas encore, mais ça va être fait. Je vais aller avec Marek Halter... je sais pas si ça se fait... à l'inauguration de Malines. J'ai quand même pu arracher quelque chose au Baron. Que moi je lui remette le Mémorial de la Déportation.

I. : A Albert.

Maurice Piore : A Albert, oui, à Malines, au moment du... tu sais, hein !

I. : Pourquoi ? Il...

Maurice Piore : Tu sais, ça me rappelle une citation de Weizmann. Pas celui-là, son oncle.

I. : Oui, oui, Haïm Weizmann.

Maurice Piore : Quand on fait le partage des charges à l'Etat d'Israël, Ben Gourion a pris toutes les prérogatives et n'a rien laissé au président. Alors il a dit, Weizmann : «Heureusement qu'il m'a laissé mon mouchoir, comme ça j'ai où foutre mon nez de temps en temps !»

I. : Il ne manquait pas d'humour !

Maurice Piore : Beaucoup. Il a signé, un moment donné... il dit à Weizmann : «Maintenant, ça va être...»

I. : Ezer Weizmann ?

Maurice Piore : Ezer qui le raconte, hein ! Il a dit : «J'ai été à une réunion où il y avait des Juifs de quarante-six pays différents, ils étaient tous Polonais !»

I. : [Rires.] Ben oui ! Difficile de ne pas trouver un Polonais !

Maurice Piore : Oui, il faut y penser. Tiens, je voudrais que tu fasses entendre à ton père... Le rabbin Guigui qui est un érudit, réellement, a écrit à l'éditorial dans le journal, pour Pessah, et il rappelle que la fille du pharaon a transgressé les lois de son pays et sauvé un enfant juif. Alors c'est la première des Justes. Alors je lui ai dit, au rabbin : «Tu me donnes une signature de Moïse et je la fais reconnaître par le Yad Vashem !»

I. : [Rires.] Oui. Quel Moïse ? Moïshe du coin !

Maurice Piore : Oui.

I. : Tu n'as pas précisé quel Moïse. Oui, c'est vrai, on peut considérer les choses sous cet angle-là ! [Rire.]

Maurice Piore : Si t'as l'occasion, raconte-la à ton père, il va se marrer !

I. : Tiens, tu connais celle-là : il vaut mieux être beau et général que Moshe Dayan !

Maurice Piore : Comment ?

I. : Tu connais ça : il vaut mieux être beau et général que Moshe Dayan.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Ah, mais c'est toi qui l'a racontée à papa ?

Maurice Piore : Oui.

I. : C'est juste, j'avais oublié. Bon, revenons aux choses sérieuses. Oui, donc, tu m'as dit que tu n'étais pas allé dans une école juive, alors dans quelle école tu es allé ?

Maurice Piore : Dans l'école communale, rue de Rollebeek.

I. : Et tes frères et sœurs sont allés là aussi ?

Maurice Piore : Mon frère a été là.

I. : Oui, à l'époque c'était pas mixte.

Maurice Piore : Oui et les filles allaient rue du Poinçon.

I. : Et le secondaire ?

Maurice Piore : Pas fait. Après j'ai été tiré de l'école à quatorze ans. Donc, j'ai fait le quatrième degré.

I. : D'accord, ça va. Je voulais dire : quels étaient tes centres d'intérêt, à l'époque, mais ça tu m'en as parlé puisque tu m'as dit que tu allais au Dror et puis tu allais au... bon, ça c'était, je dirais, tes activités plutôt politiques...

Maurice Piore : Oui, mais j'ai toujours beaucoup lu. Je me rappelle, j'allais à la bibliothèque pas loin de chez moi, rue de la Paille, on avait des bouquins tant qu'on voulait... à prêter.

I. : Rue de la Paille, c'est là où se trouve Dachsbeck ?

Maurice Piore : Oui, oui. A côté. Il y avait une grande bibliothèque, j'allais toutes les semaines chercher des bouquins, etc.

I. : Et qu'est-ce que tu lisais ?

Maurice Piore : Oh, de tout. De tout. L'histoire m'a toujours fort intéressé. Oui. Je lisais tout ce qu'on lisait à l'époque, qui était à la mode, comme on lit maintenant. Je me rappelle avoir lu "Le Feu" d'Henri Barbusse. Oui. C'est un écrivain qui a raconté la guerre de 14-18. "Le Feu".

I. : Oui, ça me dit vaguement quelque chose.

Maurice Piore : Oui, demande à ta mère. Alors... et là, je m'en suis souvenu du "Feu", pendant la Marche de la Mort, parce qu'il a raconté «je marchais et je dormais.» J'ai dit : il est fou, il se fout de nous. Et quand ça m'est arrivé à moi, j'ai dit : «Tiens !» Des années après. J'avais quinze, seize ans quand j'ai vu ça, hein. C'était extraordinaire... je marchais et je dormais. Et comment je me rendais compte que je dormais ? Quand je cognais mon nez sur le sac de l'autre, devant moi.

I. : Oui. Et tu n'as pas d'autres souvenirs de...

Maurice Piore : Non. Tu sais, quand on mène une vie heureuse, on n'a pas tellement de souvenirs, tu comprends ? On a sa vie de tous les jours... Oui, je me souviens qu'on a perdu un copain, à dix-sept ans, d'une péritonite, qui était notre...

comment est-ce qu'il s'appelait... Bernard Sobol... son frère je le vois encore maintenant, un peu plus jeune que moi, on était ensemble à Dachau... qui était notre chef, qui lui, nous avait fait rentrer aux Jeunes Gardes Socialistes. A dix-sept ans, aller à un enterrement d'un copain de son âge ! Souvenir évidemment... J'ai un oncle de ma grand-mère qui a décédé... Mais mon père s'est occupé du Beth Lechem qui existe encore maintenant, ce secours discret en aliments. Tu sais comment il faisait à Pâques ? Il louait une charrette à bras et je poussais, et on allait dans des mansardes, à trois, quatre. Des gens pas tellement plus riches qu'eux ! On apportait des matsos pour les pauvres. Ça existe encore maintenant. Alors il y avait chaque année un bal, moi j'y allais.

I. : Un bal organisé par ?

Maurice Piore : Un bal, un bal pour récolter de l'argent, comme tout le monde faisait.

I. : Oui, mais je veux dire organisé par la communauté ?

Maurice Piore : Non, par le Beth Lechem. On allait à notre truc à nous, hein. Evidemment.

I. : Oui, c'était un bal de collecte ?

Maurice Piore : Oui, un bal de collecte, hein. Mais c'était pas dans des trucs chic, hein. C'était dans une salle chaussée de Waterloo, chaussée d'Anvers, etc. On s'amusait. En smoking déjà.

I. : Tu te rappelles aussi...

Maurice Piore : Je me rappelle aussi... en face de chez nous s'appelait... en face de la rue de Dinant où nous habitions, il y avait une famille qui s'appelait Abramovicz, il y avait cinq-six frères et sœurs ou sept frères et sœurs et... [Interruption.] ...Ikor, Roger Ikor, le fils d'Abraham. On en a fait un film même.

I. : Alors c'était parce que il a écrit "La Mémoire d'Abraham" ?

Maurice Piore : Oui, le fils d'Avrom.

I. : Ah non ! C'est pas pareil. Oui...

Maurice Piore : Oui, j'ai pensé à eux et je me rappelle très bien le mariage d'un des fils, qui est décédé maintenant, parce qu'il avait à peu près... un peu plus jeune que mes parents, moi j'étais tout petit... que ma maman s'est fait une belle robe, on a enfin gagné sa vie, etc. Et il y a plusieurs fils dont un est prof à l'université,

Abramovicz. Et alors il y a un jeune Abramovicz qui travaille pour "Regards", pour le MRAX, etc.

I. : Ah, il me semblait bien que je connaissais ce nom ! Oui, oui, je connais ce nom.

Maurice Piore : Marc, c'est son grand-père donc. Je me rappelle quand ils se sont mariés... j'étais un gamin, hein.

I. : Oui. Ah, oui je... dis-moi, pour en revenir à ta grand-mère, elle est morte... tu m'as dit en 40, mais quand exactement ?

Maurice Piore : En début 40.

I. : En début 40. Et vous l'avez enterrée religieusement, je suppose ?

Maurice Piore : A Putte, chez les indigents. C'est le seul où on pouvait enterrer sans payer trop, à l'époque. C'est le seul, c'est le seul... le cimetière ultra-religieux anversois, hein. Il y a rien en français, hein. Tout est en hébreu. Parce que, des années après, il y a pas longtemps, il y a trois-quatre ans, j'ai recherché la tombe, je voulais faire... mettre une pierre tombale. Alors on me l'a retrouvée, mais une dame anversoise, très riche, avait mis des pierres tombales très... le strict minimum, sur tous les gens qui étaient nés pendant la guerre... qui étaient morts pendant la guerre, pardon. Sur tous les gens, elle avait mis une pierre tombale. Alors j'ai été... quand nous avons été enterrer un ami d'Anvers, j'ai été avec des amis pour me recueillir sur sa tombe. Avec mon fils d'ailleurs.

I. : Et vous n'avez pas eu... c'est à cause du délai que vous n'avez pas pu mettre la pierre tombale ?

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Pourquoi est-ce qu'elle n'avait pas de pierre tombale ? Pourquoi est-ce qu'il n'y avait pas de pierre tombale ? Vous n'aviez pas assez d'argent ? C'est parce qu'il fallait attendre ?

Maurice Piore : Mais la guerre est arrivée entre-temps.

I. : Oui, la guerre est arrivée, c'est bien ça. Je voulais être sûre. C'est ce que je pensais, mais je voulais être sûre de ça.

Maurice Piore : Mais oui.

I. : Oui, c'est bien ça. Il fallait attendre.

Maurice Piore : Ah oui, à la fin de la guerre, il n'y avait plus personne !

I. : Oui, exactement.

Maurice Piore : Sauf moi.

I. : Oui. Et c'était pas ta première préoccupation, je suppose. Pas vraiment. Et à part les activités politiques dont tu m'as parlé, donc le Dror, les Jeunes Gardes Socialistes, qu'est-ce que tu avais... bon, tu travaillais chez tes parents...

Maurice Piore : Je travaillais, j'allais à l'école, j'avais mes activités, et j'avais vraiment pas de full time, hein !

I. : Et de temps en temps des loisirs ?

Maurice Piore : Oui, oh oui, on allait au cinéma. A l'époque, on allait au Lutecia, rue Neuve, où il y a Sarma maintenant, hein. On avait deux films pour un franc.

I. : Deux films pour un franc ?

Maurice Piore : Oui. Et quelquefois, on s'arrangeait pour rentrer par le sous-sol et on payait rien ! [Rire.] Ce que j'ai fait régulièrement d'ailleurs au théâtre yiddish qui était à cinquante mètres d'où j'habitais; comme je connaissais bien le quartier, je rentrais par les toilettes et j'allais au théâtre yiddish.

I. : [Rire.] Ah oui, "je viens des toilettes" ! [Rire.] «Où est votre billet, monsieur ?» «Je viens des toilettes !»... Et est-ce que tu suivais l'actualité ?

Maurice Piore : Ah oui, on avait la radio. On avait la radio.

I. : Et qu'est-ce que... enfin bon, ça on y reviendra peut-être encore plus tard, mais qu'est-ce que... quelles étaient tes préoccupations à ce point de vue-là. Bon, c'est vrai que tu as fait le Dror...

Maurice Piore : C'était la guerre... on était tous... quand Daladier et Chamberlain ont vendu pratiquement la Tchécoslovaquie, mais on espérait que ça amènerait la paix, beaucoup de gens ont cru ça, à cette époque. «Ils ont sauvé la paix !» On a marché avec eux, mais malheureusement, ça n'a pas été le cas. J'ai suivi la montée du sionisme, évidemment, avec Herzl, etc., etc. Le congrès... il y a eu un congrès, je crois, à Evian, avant la guerre, où Golda Meir a dit : «J'espère que plus tard, plus jamais d'autres prendront les décisions pour notre peuple.» C'était avant la guerre. ??? si l'Etat d'Israël avait existé, il y aurait pas eu de génocide, pas dans cette ampleur. On ne tue pas des gens qui ont ??? Et, entre parenthèses, maintenant, notre ami Maxime Steinberg devient zinzin, hein !

I. : Pourquoi tu dis ça ?

Maurice Piore : Ah, je ne sais pas, il a écrit : «C'est les enfants cachés qui doivent raconter la déportation. Les déportés, c'est pas eux.»

I. : Oui, j'ai lu ça.

Maurice Piore : Oui, j'aurais dû répondre, hein ! Il va m'entendre, hein ! Tu sais comment je vais terminer ma phrase ? Je vais lui dire : «Monsieur le professeur d'histoire, hein, j'espère que beaucoup de gens nous écouteront encore, parce que nous parlons avec chaleur. Mais quand vous parlerez, ce sera avec des chiffres froids comme des glaçons !» Parce qu'il a pas fait un cadeau. Et je lui dois rien ! Lui, il me doit. Parce que il était inconnu avant le procès de Kiel. Demande à ton père ! Il sait ce que j'ai fait. Au procès de Kiel il est venu là peut-être !

I. : Oui, le procès de Kiel, ça je suis au courant. En 80-81.

Maurice Piore : Oui. Il nous prend pour des gâteaux, c'est tout simple. Et je lui ai rappelé que son père avait 84 ans, quand le procès de Kiel a commencé, il était pas gâteau du tout ! Alors pourquoi son père et pas... Il y en a qui sont malades. Le vieux Herman ici, lui, il est comme ça ! J'en ai un autre de 86 ans qui te fait des discours pendant deux heures sans un papier. Je sais pas comment l'arrêter.

I. : Oui. Oui, j'en connais aussi, comme ça, de cet âge-là, qui sont... qui sont frais comme des roses. Et ma dernière question pour aujourd'hui : on en revient un peu à ton enfance, à ton adolescence... au fond, dans l'ensemble, qu'est-ce que tu voulais faire de ta vie d'adulte ?

Maurice Piore : Oh moi j'aurais... j'aurais voulu sincèrement, je pense... je pense que j'aurais été un bon avocat.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : Ça me plaisait, ça me plaisait... d'ailleurs encore maintenant, quand je vois à la télévision, je vois des films, je cherche tous les films où il y un procès.

I. : Oui. Oui, tu aurais voulu faire des études de droit et faire le barreau.

Maurice Piore : Oui. J'aurais peut-être été un avocat marron qui aurait défendu la mafia. [Rire.] Mais je serais avocat quand même.

I. : Juive.

Maurice Piore : Oui. Oh il y en avait pas à l'époque, il y en a maintenant.

I. : Oui, c'est ça que je veux dire.

Maurice Pioro : Il y en avait à l'époque, en Amérique.

I. : La mafia juive ?

Maurice Pioro : Oui, ils travaillaient avec la mafia italienne, hein ! Les Slanski[?], etc. Il y avait des tueurs aussi, hein. Il faut pas se faire d'illusions, hein. Aucune. Oui, le destin en a... de toutes façons, ça n'aurait pas été possible, nous étions trop pauvres, je devais travailler... je devais travailler et j'aurais pas pu payer mes études. Après la guerre, j'avais personne ! Si j'avais eu un... quelqu'un ou j'aurais eu une chambre, etc., j'aurais pu. J'aurais pu ! J'avais que 22 ans. Quand on n'a personne, c'est difficile.

I. : Certainement.

Maurice Pioro : Samuel Pizar, tu connais ? L'avocat de droit international. Il a été libéré de Buchenwald à l'âge de seize ans. Pendant deux ans, il a fait le hooligan en Allemagne, moto, etc. Et puis il a trouvé une tante, à New York, qui l'a fait venir et il a appris le droit. Voilà ! On prend rendez-vous après, hein ! On se téléphone. Tu vas encore voir Charles...

Troisième entretien – 13 juillet 1995

Précisions sur la participation au Dror et aux Jeunes Gardes socialistes
– Synagogue rue de Lenglentier – Travail durant l'adolescence – Vie sociale – Actions clandestines (tracts) – Déclaration de guerre

I. : 13 juillet 1995, témoin : Maurice Piore, interviewer : I.. Donc la dernière fois, en fait, on en était resté... La dernière fois, on en était resté à ta formation, ton enfance, ton adolescence, l'école, etc., etc.

Maurice Piore : Oui, on avait terminé ça.

I. : On avait terminé là-dessus.

Maurice Piore : L'école, j'ai terminé très vite, hein. [Rire.]

I. : Et aujourd'hui, ce que je te propose de voir, en fait, c'est toute la période de l'entre-deux-guerres. Donc il y a un moment où ça se recouvre, l'école et juste avant la guerre, mais donc aussi ton entrée dans le monde du travail. Puisque tu as commencé à travailler très jeune, avec ton père.

Maurice Piore : Oui, chez mon père d'abord.

I. : Chez ton père d'abord, ça va. Alors, où est-ce que vous habitiez, avant la guerre ?

Maurice Piore : Avant la guerre, on habitait dans le quartier de la Chapelle. De la Chapelle. On a habité rue de Dinant, près de la place de la Vieille-Halle-aux-Blés.

I. : Près de la place...

Maurice Piore : La place de la Vieille-Halle-aux-Blés, oui, ton père doit connaître parce que c'était là qu'il y avait le bureau du parti communiste. Et que Jacquemotte habitait, Joseph Jacquemotte, il est mort, d'ailleurs on a fait un grand enterrement, c'était... Et après nous avons habité rue d'Accolay qui est une rue qui descend de l'église de la Chapelle, mais c'était à deux cents mètres. C'était un quartier où il y avait presque autant de Juifs qu'à Saint-Gilles et à Anderlecht. D'abord le Yiddish Teater était là, dans la Maison des Huit Heures, rue du Poinçon, à deux pas de chez nous. J'y allais d'ailleurs en catimini, parce que nous n'avions pas les moyens de payer une place, et même si j'avais les moyens, je l'aurais pas fait ! A douze ans, etc. Et comme je connaissais bien la maison, je passais par les coulisses. Et je... je

parlais et je comprenais très bien le yiddish, c'était très, très, très agréable. Ça, c'est bien dans le quartier.

I. : Oui. Alors ta nationalité actuelle, c'est belge ?

Maurice Piore : C'est-à-dire je suis devenu Belge juste à seize ans, parce qu'on a le droit d'opter à seize ans, on avait le droit à l'époque, je ne sais pas si le droit a changé, on avait le droit d'opter, mais en Belgique, on avait le droit d'opter à seize ans et moi, c'est une question de caractère, il y a des gens qui remettent au lendemain... moi, le 22 mai 1939, je me suis présenté à la police et j'ai dit : «J'ai seize ans, je veux opter !» Et trois mois après, j'étais belge. Et ça m'a beaucoup aidé ! Parce que j'avais une carte d'identité belge, verte donc, alors que toute la famille avait une carte d'identité jaune avec la bande rouge. Et lorsque j'ai commencé mes activités illégales, j'ai été à la Commune et j'ai dit (j'avais un accent bruxellois, j'ai l'air d'un Marseillais maintenant) au préposé, je dis : «Monsieur, moi j'ai perdu ma carte d'identité.» Alors il me dit : «Et comment tu t'appelles, Menneke ?». Je dis : «Piore, Maurice, Victor.» Je me serais appelé Smolejvik, Isaac, Salomon, il aurait tiqué. Il a dit : «Ah bon, tu me donnes cinq francs, tu reçois une nouvelle !» Ça fait que je me suis baladé jusqu'à mon arrestation avec une vraie fausse carte d'identité. Parce que mon père avait celle avec le cachet pour aller chercher les timbres.

I. : Oui. Et avant ça, tu étais... avant de devenir belge, tu étais polonais ?

Maurice Piore : Polonais ou apatride, je sais pas trop. Non, je crois que c'était polonais.

I. : Oui, mais de parents polonais. D'accord. Alors est-ce que, avant la guerre, donc avant de t'engager dans la presse clandestine, etc., tu t'étais déjà engagé dans des activités politiques ?

Maurice Piore : Ah oui, absolument ! Moi je suis un des cofondateurs de l'USAF, qui était l'Union des Socialistes Antifascistes, une émanation des Jeunes Gardes Socialistes, mais avant ça, j'allais dans un organisme sioniste, le Dror, qui était les sionistes de gauche. Dror, Hachomer Hatsair, etc., et de là, j'ai été automatiquement aux Jeunes Gardes Socialistes, mais c'est les années 36, hein ! J'avais à peine treize ans. Oui, ça je me rappelle très bien, les années 36 au Dror et puis directement à l'USAF. Il y avait la guerre d'Espagne, etc.

I. : Tu avais treize ans au moment où tu as fais partie de...

Maurice Piore : Du Dror, oui, oui.

I. : Non, non, des fondateurs de l'USAF ?

Maurice Piore : Oui, oui, treize, quatorze ans, oui.

I. : Et tu pourrais m'expliquer la différence entre le Dror et l'Hachomer Hatsair ?

Maurice Piore : Ah non... ça c'est... non, ça je pourrais pas. Ce sont deux organismes... pour moi, ils avaient besoin de nommer un président, alors ils ont pris... ou d'un secrétaire général... à mon avis, il n'y a pas une grande différence. Comme entre le Herout et le Betar. Comme le FDF et le PRL , tu vois... Je ne crois pas qu'il y ait une grande différence. Je pourrais pas te dire. Franchement. Peut-être Judith pourrait le dire. Peut-être.

I. : Et suite à quoi... dans quelles circonstances est-ce que tu es entré au Dror ?

Maurice Piore : J'ai été contacté par des amis un peu plus âgés que moi... ils avaient à l'époque quinze-seize ans et moi j'avais douze ou treize ans, alors ils étaient mes chlihim, il y en avait... il y a encore un survivant, c'est René De Lathouwer. Alors il y avait Félix Jacobowicz[?] qui vient de mourir, et Henri Dubrowski. C'était mes chlihim au moment au Dror.

I. : Et tu y es resté combien de temps ?

Maurice Piore : Deux, trois ans. Après, j'ai trouvé que ??? il y avait une lutte entre...

I. : Attends, attends... quand il y avait une lutte ?

Maurice Piore : Une lutte antifasciste... on ne peut pas faire la différence, ils m'ont engagé, rien que d'un mouvement juif, qu'ils préféraient élargir.

I. : Et c'est pour ça que tu es allé à la JGSU ?

Maurice Piore : Oui. Et je crois aussi qu'à ce moment-là, à quatorze, quinze ans... seize ans, il y avait plus... il y avait plus d'activités pour des tout jeunes.

I. : Oui, d'accord, ça va. Et alors, donc tu étais déjà dans ces activités politiques au moment où la guerre a éclaté ?

Maurice Piore : Oui, oui, toujours de la gauche.

I. : Oui.

Maurice Piore : A l'encontre de ce que dit René Raindorf, que j'étais un horrible type de droite, que j'ai fait démissionner le premier président de l'union, Zuckerman, Herman Zuckerman, je l'ai fait démissionner parce que lui était communiste et moi que j'étais de droite et que je veux pas de communistes. Il a écrit ça noir sur blanc.

I. : René Raindorf ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Ah, bon ! Quand ça ?

Maurice Piore : Dans la Fondation Auschwitz. J'ai rouspété, j'ai écrit une lettre de... ils n'ont jamais... on lui a claqué le bec parce que ça paraît tellement idiot. Vous savez ce rassemblement de la jeunesse, le Front de l'Indépendance, ça n'est pas... hein !

I. : Oui, oui.

Maurice Piore : Voilà !

I. : Oui, c'est très net.

Maurice Piore : Ah oui... est-ce que tu veux... tu sais que j'ai fait une émission pour la Fondation Auschwitz ? C'est tout ce qu'on demande, il faut pas refuser parce que... surtout travailler, ils savent ça en Amérique aussi... ils m'ont demandé des doubles de mes certificats. De ceux qui prouvent que je travaille ???, etc., ça t'intéresse ?

I. : Oui !

Maurice Piore : Bon, je ferai une copie.

I. : Oui, bien sûr, ça m'intéresse beaucoup ! Et à part tes activités politiques, est-ce que tu avais des activités... une vie sociale ? Je veux dire par là...

Maurice Piore : Les deux venaient ensemble, hein.

I. : Les deux venaient ensemble, oui.

Maurice Piore : Et puis je pouvais pas ! Je devais travailler et je devais un tout petit peu étudier, pour pas paraître tout à fait idiot maintenant. En plus de ça, j'étais l'aîné de deux frères et de deux sœurs dont je devais m'occuper aussi, et aider ma maman à faire le ménage. Alors... vraiment pas le temps de...

I. : Non, c'est vrai !

Maurice Piore : ...de marivaudages ! Et d'ailleurs je vais te dire quelque chose... très peu de gens le savent... moi je ne sais pas nager. Tu sais pourquoi ? Parce que les leçons de natation avaient lieu après quatre heures, alors je... et alors à douze ans, à douze ans, mon père... on avait un Juif... on avait toujours un ami médecin...

il a trouvé un ami médecin qui a dit que chaque fois que j'allais nager, je m'enrhumais. Parce que je perdais deux heures de travail ! On rentrait pas avant sept heures du soir, alors je perdais deux, trois heures de travail. Alors je piquais déjà très bien à la machine et alors c'est simple !

I. : Oui, effectivement, comme tu rentrais de l'école, c'était...

Maurice Piore : Oui. Directement, je mangeais une tartine avec de la banane que maman faisait... là de la force que j'ai... que ma maman me faisait, avec de la banane et du sucre, et je me mettais à la machine à coudre.

I. : Oui, bien sûr. Et si j'en reviens au Dror, quelle a été la réaction de tes parents ? Tes parents ont vu ça d'un bon œil que tu entres...

Maurice Piore : Pardon. Au Dror, ils étaient tout à fait contents. Evidemment, c'était la Palestine, hein... ils étaient tout à fait d'accord à ce moment-là. Ma grand-mère trouvait que c'était pas assez religieux, elle préférait que j'aille au Bnei Hakiva, mais à part ça...

I. : Et qu'est-ce qu'ils ont dit au moment où tu es entré à la JSU ?

Maurice Piore : Ils étaient un peu moins contents, mais je commençais à devenir un homme, hein.

I. : Il y avait des cotisations à payer à cette époque ?

Maurice Piore : Oui, minimes.

I. : Et c'était eux qui les payaient ?

Maurice Piore : Non, moi je me suis toujours débrouillé pour avoir quelques sous en poche.

I. : Oui, évidemment !

Maurice Piore : Mon premier vélo, je l'ai acheté. Il fallait avoir cent francs... Chez Van Goitsenhoven, rue de Laeken, je me souviens...

I. : Van...

Maurice Piore : Van Goitsenhoven, rue de Laeken, ce magasin n'existe plus. Il fallait mettre, je crois, cent francs de...

I. : D'acompte ?

Maurice Piore : D'acompte, et payer cinq francs par semaine. Alors un cousin m'a prêté cent francs et j'ai payé les cinq francs par semaine.

I. : Tu m'excuses une seconde... Et quelles étaient vos activités au... d'abord au Dror, quelles étaient vos activités ?

Maurice Piore : Ben, on se réunissait deux fois par semaine, une fois en semaine et une fois le samedi après-midi, on faisait des balades... quand il faisait bon, des balades. Et on a fait deux, trois camps... des trucs... des mahanes... et on avait des leçons un peu sur le sionisme, etc., en semaine.

I. : Et vous étiez combien ?

Maurice Piore : Oh... je me rappelle pas, c'était des petites sections d'une vingtaine... de tel âge à tel âge, etc.

I. : Et vous aviez un uniforme ?

Maurice Piore : Une chemise...

I. : Une chemise ?

Maurice Piore : Oui. Il y avait... il y en a encore d'Israël qui sont... oui... qui sont là... enfin, ils sont... ils ne sont plus tout frais !

I. : Quoi ? Tu veux dire certains copains qui vivent en Israël, qui sont... qui faisaient avec toi ?

Maurice Piore : Oui, oui, de mon âge, hein ! Qui étaient au Dror avec moi. Comment il s'appelle Dickstein[?], un nom comme ça. Son frère vient de mourir à Anvers.

I. : Et tu n'as jamais été tenté par... je veux pas dire le sionisme, vu que tu étais dans un mouvement sioniste, mais par faire ton alyah ?

Maurice Piore : Non, je n'y pensais pas du tout. J'y pensais pas du tout. Moi je me sentais belge, hein ! A tort ou à raison, mais je me sentais belge.

I. : Oui. Oui, c'est une des raisons pour lesquelles tu es allé...

Maurice Piore : Oui. J'avais toute ma vie ici, hein. Si j'avais des parents qui avaient... peut-être on serait partis tous ensemble, mais avec huit personnes, hein ! C'est pas facile, hein ! Et ils n'auraient pas accepté, hein ! Ils auraient peut-être pris des jeunes, rien que moi, mais enfin moi je voulais pas quitter la famille.

I. : Non, bien sûr, oui, je comprends. Et à la JGSU, quelles étaient vos activités ?

Maurice Piore : Ah oui, ben... là, là on a commencé des actions de tracts antifascistes, de marquer sur les trams des trucs antifascistes, à quatre heures du matin, qu'on a continué pendant la guerre d'ailleurs. On a continué pendant la guerre, hein ! Le même système un peu... les tracts, etc., n'étaient pas clandestins à l'époque, évidemment, hein ! Nous étions... d'ailleurs la plupart étaient, disons, presque tous antifascistes à l'époque, mais...

I. : Mais ?

Maurice Piore : Ils le déclaraient pas tellement.

I. : Oui. Et... mais les personnes avec qui tu t'es retrouvé pendant la guerre, dans la presse clandestine et dans...

Maurice Piore : Ah c'était les mêmes.

I. : Oui, c'est ça. C'était les mêmes qu'à la JGSU ?

Maurice Piore : Ah oui, ah oui, ça c'était les mêmes. C'était les mêmes et j'ai appris, après la guerre, parce que c'était cloisonné évidemment, que... Jean Blume ! Tu as entendu parler de lui, hein ? Le fils d'Isabelle Blume ?

I. : Oui.

Maurice Piore : Il était mon chef. Et il m'a fait un certificat fort élogieux. René De Lathouwer était mon chef pendant la guerre, mais je le savais pas. C'était après la guerre ! Lui, il a fait un certificat très élogieux, pour lui !

I. : Oui, oui [rires], ça n'avance pas à grand chose, ça !

Maurice Piore : Ça m'a beaucoup avancé. D'ailleurs, c'est à cause de lui que j'ai pas été reconnu prisonnier politique par la presse clandestine, parce qu'il m'a fait un certificat, et lui-même n'a pas été reconnu. Alors l'avocat qui m'a défendu... j'ai été en appel et tout, il y avait plus rien à faire. Il y a monsieur...

I. : Mais tu es reconnu aujourd'hui ? Tu as le statut de prisonnier politique ?

Maurice Piore : Oui, je l'ai, ça je l'ai... mais pas par la presse clandestine. Moi je m'en fous, tu sais, c'est pas à ça... ça, ça rapporte rien, mais j'aurais voulu, parce que c'est vrai, et entre nous, mon boulot a été le même que Rik Szyffer, il n'a rien fait d'autre !

I. : Rik Szyffer ?

Maurice Piore : Oui. Le même, parce que, tout à fait par hasard, en passant, je dis : «Tiens, c'est là que j'allais chercher des tracs !» Il dit : «Comment ça se fait ? Moi aussi ! Je te ferai un certificat. Tu verras !»

I. : Ça c'est extraordinaire ! Vous travailliez de la même façon, dans la même organisation, mais sans le savoir ! Ah bon...

Maurice Piore : On était à quatre, cinq, hein ! Dans un groupe.

I. : Oui, c'est vraiment... c'est étonnant. Est-ce que... tu travaillais à ce moment-là pour ton père ?

Maurice Piore : J'ai travaillé chez mon père pendant deux ans environ. Et puis je dois dire que l'atmosphère me pesait un peu, tout le temps à la maison... Nous n'avions pas un bel atelier très clair, hein. On travaillait dans une cuisine de cave, hein ! Après dans un tout petit kot, mais enfin... Et alors j'ai travaillé tout simplement chez un marchand de lustres. Des Juifs allemands, un peu plus loin. Je foutais rien que de transporter des choses, de transporter des lustres, et c'était très lourd, et... mais j'ai appris quelques notions d'électricité quand même. [Rire.] C'est comme ça que je me suis présenté comme électricien, plus tard, en arrivant à Auschwitz, mais ça n'empêchait pas de travailler jusque cinq heures ou six heures et de six heures à neuf heures, je travaillais à la maison.

I. : Et ça c'est... tu me dis que tu as travaillé chez ton père pendant deux ans, c'est quelle période ?

Maurice Piore : Ah ben... de la sortie de l'école jusqu'à seize ans.

I. : Donc de quatorze à seize ?

Maurice Piore : Oui, oui. Et alors j'ai travaillé pendant un an, un an et demi chez ces Juifs allemands là, une firme, et... mais je travaillais rue du Poinçon, en face de la... en face de l'athénée, à quelques pas de chez nous.

I. : Et il y avait d'autres employés ?

Maurice Piore : Chez...

I. : Chez ces Juifs allemands ?

Maurice Piore : Regarde... oh, il y avait deux associés et il y avait deux employés. Mais c'est moi qui faisait le sale boulot. C'est vrai que pour aller châtrer le chat, c'est moi qu'on a employé...

I. : Ah bon, même ça...

Maurice Piore : Alors le chat s'est rebiffé, je le comprends d'ailleurs, et il m'a griffé.
[Rires.]

I. : Ben, je comprends... oui, parce que j'imagine qu'à l'époque, ça ne se pratiquait pas comme ça se pratique aujourd'hui.

Maurice Piore : Oui. Je ne sais pas comment ça se passe aujourd'hui, mais avant on lui mettait la tête dans un sac et c'est pas très, très élégant, hein !

I. : Ah non, aujourd'hui, on endort. Ils ont une anesthésie générale. Et tes parents, ils étaient affiliés à une communauté religieuse ?

Maurice Piore : Oui, oui, rue De Lenglentier.

I. : Lenglentier ?

Maurice Piore : Oui, oui. C'est la synagogue qui est maintenant avenue de Stalingrad, mais c'était rue De Lenglentier, c'était un... moi j'y allais tous les samedis avec ma grand-mère. Et même le samedi après-midi, c'est... c'était d'ailleurs fort sympathique, j'étais le plus jeune, hein. J'allais là, et alors le matin, je comprenais pas grand-chose, mais l'après-midi, on recevait un morceau d'hareng avec un peu de limonade et ils chantaient... ils chantaient... Ma grand-mère, c'était tout son... Elle attendait toute la semaine après ça, mais il fallait la conduire parce que elle marchait difficilement, et je l'aidais, et... mais c'était horrible, elle a été dernièrement désaffectée il y a une dizaine d'années et c'était une horreur ! Quand j'y pense maintenant... il y avait un petit escalier en bois qui montait, mais alors étroit, on pouvait pas passer à deux, alors au premier étage, il y avait une salle et tout était en bois, avec un plancher plus ou moins branlant, puis on remontait une autre... un autre escalier très raide où étaient les femmes. J'ai réfléchi que si jamais il y a eu un incendie là-dedans, ça aurait été une catastrophe ! D'ailleurs c'était trop petit, il y avait peut-être une centaine de personnes en tout qui pouvaient y être, c'était trop petit pour faire... Et quand il y avait des fêtes, on louait une salle un peu plus loin. Et alors, il y a pas longtemps, avec le... j'ai été contacté par le Comité des Marolles, et il y a quelques années, nous avons placé une plaque à la mémoire... donc la synagogue a été désaffectée, on a marqué : «Ici il y avait une synagogue» et nous avons mis une plaque à la mémoire des Juifs qui habitaient ce quartier et qui ont été déportés. Avec le Comité des Marolles, on a fait une grande cérémonie... il y a... chose... enfin, comment il s'appelle... Dratwa, parce qu'il nous a aidés à ça.

I. : Il y a combien de temps ?

Maurice Piore : Oh, il y a cinq, six ans. J'ai pris la parole avec le bourgmestre, etc. Une très grande cérémonie, hein, avec la fanfare des Marolles, à qui j'ai appris à jouer l'Hatikva.

I. : Ouh la !

Maurice Piore : C'est pas la première fois d'ailleurs. Il y a une chorale catholique...

I. : Tu as appris à jouer l'Hatikva à une chorale...

Maurice Piore : l'Hatikva et "Ne dis jamais tu vas mon dernier chemin" [chant des Partisans juifs : "Ne dis jamais que c'est ton dernier chemin].

I. : C'est pas vrai ! Mais ça, c'est bien, je trouve !

I. : A Visé, à Visé. Ils avaient caché trente enfants juifs et ils ont organisé qu'on leur remette la médaille du Juste. Oui. Jean Gol est venu, etc., ??? C'était à Visé. Près de la frontière allemande. Et il y a un des enfants cachés là, devenu maire à Cologne. Oh, on a fait un tout, tout grand machin là ! Je crois que je dois avoir d'ailleurs encore une... J'ai pris la parole là et les gens ont pleuré. Tu sais pourquoi ?

I. : Non.

Maurice Piore : J'avais préparé un texte. J'avais préparé un texte, mais un moment donné j'ai vu arriver les gens que j'avais pas vu quarante ans. Alors évidemment ça a été tout à fait...

I. : Oui, tu as dû faire autre chose, oui. Oui, c'est ça, tu m'expliquais la cérémonie de Visé. Et la synagogue ? Donc c'était une synagogue...

Maurice Piore : Orthodoxe, hein.

I. : Oui, c'est ça, orthodoxe. Et, à l'époque, il y avait moins cette...

Maurice Piore : Non, ils étaient pratiquement tous orthodoxes.

I. : Oui, c'est ça. Et il y avait beaucoup de... tu voyais des...

Maurice Piore : Pas du tout !

I. : ...des hommes en payès ?

Maurice Piore : Pas du tout. Pas du tout.

I. : Non ? Il n'y en avait pas ?

Maurice Piore : Pas du tout. Même le rabbin... ou s'il en avait, il les cachait ! Non, pas du tout.

I. : Ou avec... en vêtements traditionnels, avec...

Maurice Piore : Oui, ça, il avait évidemment.

I. : Avec le... comment est-ce qu'on appelle ça ?

Maurice Piore : Caftan.

I. : Non.

Maurice Piore : Le tales ?

I. : Non.

Maurice Piore : En dessous ? Oui, ah oui, ils portaient ça, oui !

I. : Comment ça s'appelle encore ?

Maurice Piore : Attends... les tsitsès.

I. : C'est ça. C'est ça, les tsitsit.

Maurice Piore : Tsitsit, ça veut dire autre chose. C'est le bout des seins.

I. : Ah, non, moi je te parle des quatre coins !

Maurice Piore : Oui, les quatre coins, c'est pour ça que ils embrassent toujours ces saligauds.

I. : [Rires.] Et est-ce que... bon, l'observance de la religion, ça tu m'en as déjà parlé, vous mangiez casher à la maison.

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui...

I. : Vous suiviez les fêtes...

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui, absolument. D'ailleurs, même l'homme non religieux que je suis, quoique très juif, mais c'est très agréable parce que c'était la réunion de famille en plus, etc., ou qu'un des frères ou des sœurs ne soit pas là, un soir de... vendredi soir, ou un soir de Pessah ou quoi, tu comprends... c'était vraiment la chaleur humaine, hein.

I. : Oui. Et comment se passaient les fêtes ?

Maurice Piore : Les fêtes ? Comment elles se passaient ? Ben.. les fêtes... malheureusement, avant tout, les gens, les gens, allez... souvent, les fêtes, c'est la grande bouffe, hein.

I. : Oui, d'accord, mais bon... je pense en fait, par exemple...

Maurice Piore : A Pessah, oui. A Pessah, on faisait le grand nettoyage, tout à fait comme il fallait, jeter le hametz et pendant huit jours, ne pas manger de pain, etc. Donc ça c'était très bien, mais moi j'avais personnellement un problème. Ma maman a dit à mon père : «Tu travailleras pas le Shabbat, parce que je te connais, tu travailleras le Shabbat, tu travailles le dimanche aussi, et nous n'avons jamais rien. Je t'oblige pas d'aller à l'église, ma maman y va avec Moïshe...»

I. : A la synagogue !

Maurice Piore : «...à la synagogue, avec... ma maman va avec Moïshele, alors c'est pas la peine, hein.» Tu fais ce que tu veux, mais tu travailles pas. Alors c'est effectivement... il travaillait pas. Quand on travaille pas, on se lève plus tard... Il allait jouer aux cartes avec des amis, dans un bistrot où il y avait que des Juifs, à la Bourse, et... mais seulement le dimanche, il travaillait ! Et moi je devais travailler [rire] et les jours de fêtes juives aussi ! Alors les jours de fêtes goy, lui, il travaillait pas. Alors j'avais des copains, des copains de l'USAF, des Jeunes Gardes Socialistes, hein, qui venaient me chercher à deux, trois heures, le dimanche après-midi, pour aller au cinéma, pour aller rencontrer des filles à la Bourse, au Palais des Parfums... pour aller se balader au bois... faire ce qu'on pouvait faire. Tiens, à l'époque, on allait au cinéma pour un franc, au Lutecia, on avait deux films. Alors moi je dis : «Moi, je peux pas partir !» Je dois terminer ça, et ça, et ça. Alors mes copains enlevaient leurs vestons ou leurs pulls et ils me donnaient un coup de main et quand... à quatre, hein, ça allait beaucoup plus vite et au lieu de finir à six, sept heures, on finissait à quatre heures, et je pouvais partir !

I. : Ah, c'est chouette, ça !

Maurice Piore : Oui. Ah, c'est la solidarité !

I. : Et tes copains, ils étaient mélangés, Juifs et non-Juifs ?

Maurice Piore : Ah il y avait des Juifs et des non-Juifs, oui.

I. : Tout à fait mélangés ?

Maurice Piore : Oui, absolument, mais il y avait plusieurs Juifs, hein. Albert Hollender[?] qui est vivant, qui est à Paris encore. Il y a Jacques van den Boom[?] qui est mort... Il y avait Robert van der Gunst[?] dont la fille est avocat. Van der Gunst[?]. A Wavre. C'était... sa mère était à Ravensbrück. J'étais avec sa mère

dans la cave de la Gestapo, elle m'a reconnu. Je l'avais pas reconnue tellement elle avait... elle avait déjà reçu des coups. Ah, c'était une époque, hein !

I. : Pas très drôle.

Maurice Piore : Oui.

I. : Pas très drôle. Et est-ce que tu te souviens, d'une manière générale, quelles étaient les relations entre Juifs et non-Juifs ?

Maurice Piore : Nous avons de très bonnes relations. Personnellement, nous avons de bonnes relations, mon père ayant fait le gymnasium à Varsovie, parlait et écrivait très bien le français. Il faisait quelques fautes, parce que ce sont des fautes de Polonais. Par exemple, en polonais, «j'ai» ne s'écrit pas comme ça : «je ai», tu comprends ?

I. : Oui, oui, oui.

Maurice Piore : Mais il est... alors bon, on lui a dit : c'est comme ça, c'est comme ça. Alors quand quelqu'un devait écrire une lettre au commissaire de police, on dit : «On va chez le Polonais, il va faire ça...», ou un ministre..., «il va faire ça mieux que moi !» Et il était devenu, je ne sais pas comment, ça je me rappelle pas exactement, copain avec Jules Destrée, le grand avocat socialiste. Et il a aidé pas mal de Juifs pour leurs permis de séjour, etc. Et des non-Juifs qui avaient des problèmes venaient chez nous et nous étions, à l'époque, quand j'étais tout petit plutôt, très à l'aise, on habitait une belle, grande maison, et nous avons des locataires non juifs. Et des locataires juifs aussi. Et l'atelier un peu plus loin. Et là, il y a eu quelques histoires, parce que des gens qui disent "sales Juifs", il y en aura toujours. Alors un jour, nous avons eu des locataires non juifs qui sont sortis, alors ma mère a traîné une des gens qui disaient "sales Juifs", elle dit : «Venez voir, ce qu'un non-Juif peut laisser comme saleté en partant !» On avait une maison, on avait chacun... les deux filles avaient leur chambre, les deux garçons avaient leur chambre, mes parents avaient leur chambre, on était plus ou moins à l'aise.» [Interruption.]

I. : Tu disais que vous étiez à l'aise et que vous aviez même une salle de bain dans la cave, avec un chauffe-eau.

Maurice Piore : Oui, dans la cave, oui, qui s'était... on mettait les deux gosses, les deux garçons ensemble, et puis les deux filles ensemble, pas dans la même eau, hein, enfin ça coûtait cher quand même.

I. : Oui, bien sûr, bien sûr. C'est pas fréquent.

Maurice Piore : Parce que, après la guerre, moi j'ai été aux bains communaux, mais rue des Tanneurs.

I. : Oui, évidemment. Ça va. Et tu m'as parlé tout à l'heure... tu m'as dit que tu t'étais... tu avais déjà eu contact, à ce moment-là, avec la JJSU, etc., au moment de la guerre d'Espagne...

Maurice Piore : Au moment ?

I. : ...de la guerre d'Espagne. Et d'une manière générale, comment est-ce que tu voyais ça ? La guerre d'Espagne, qu'est-ce que ça a été pour toi ?

Maurice Piore : Mais la plupart de mes copains qui avaient deux, trois ans de plus que moi, sont partis combattre. Il y en a plusieurs que j'ai retrouvés à la prison de Saint-Gilles, en 42, 43. Un nom me revient, parce que c'était deux frères, les deux frères Laurent.

I. : Laurent ?

Maurice Piore : Oui. Ils avaient été combattre en Espagne, donc moi j'avais seize... quatorze, quinze ans, et eux ils avaient dix-huit ans, ils sont partis. Et alors il y en a d'autres, mais je me souvenais plus les noms. D'ailleurs la première réunion que nous avons eue, en 1940, a été une réunion à la place Saint-Géry, ça s'appelle... ça existe encore, le bistrot a été un peu rénové... la Couronne d'Or, ou...

I. : Le Lion d'Or ?

Maurice Piore : Le Lion d'Or, le Lion d'Or... en juin 40, on a fait une réunion des Jeunes Gardes Socialistes, hein !

I. : Clandestine ?

Maurice Piore : Oui, évidemment. Et qu'est-ce qu'on allait faire ? Et on a dit : «Stop ! On ne fait rien.» Il fallait attendre que les Russes entrent en guerre, mais j'ai retrouvé donc ces deux frères Laurent, il y avait encore une belle grande fille blonde... ah oui, il y avait Mimi Lieberman, qui vit toujours en Israël, qui avait épousé Paul Wesly[?] Paul Wesly[?] était un dirigeant du parti communiste, qui est mort à Dachau, et dont a transféré les cendres il y a pas tellement longtemps.

I. : Wesly[?] ?

Maurice Piore : Wesly[?], avec un W, oui. Paul Wesly[?].

I. : Oui, ça va. Et...

Maurice Piore : Enfin, avec Mimi... Mimi Lieberman, qui est la sœur de David Lieberman, qui était un copain de camp... qui était un très bon copain à ton père

également, qui nous ont beaucoup pour le Mémorial, qui était devenu milliardaire, en quelques années, après la guerre. Et sa sœur, je la vois de temps en temps à Tel Aviv.

I. : Attends, tu ne parles pas de Dov Lieberman ?

Maurice Piore : Non, non, David. Rien à voir.

I. : Ça va, d'accord, ok.

Maurice Piore : Elle avait dix-huit ans, à l'époque, et on se battait pour qui irait lui porter des tracts. [Rires.]

I. : Oui, évidemment, j'imagine.

Maurice Piore : Oui, à dix-sept ans, c'est normal, hein.

I. : Et...

Maurice Piore : Et là, on se battait tous...

I. : Oui, je comprends. Et donc, il y a eu la guerre d'Espagne, et puis il y a eu d'autres événements comme la montée du nazisme, le...

Maurice Piore : Oui. On a fait des contre-manifestations, etc., évidemment. J'ai pas tout ça dans la tête actuellement, parce que la guerre est arrivée tellement vite. Juste quelques jours avant mes dix-sept ans. La guerre est arrivée, et alors il y eut d'autres problèmes. Je me rappelle très bien... est-ce que je peux en parler déjà maintenant ?

I. : Oui, bien sûr !

Maurice Piore : La déclaration de guerre, on suivait ça, mais nous connaissions très bien... je t'en ai déjà parlé, des Juifs allemands qui travaillaient chez moi... oui, je crois que j'en ai parlé... donc on était au courant de ce qui se passait en Allemagne, et le 10 mai, au matin, à quatre heures du matin, cinq heures du matin, il commençait à faire clair, un ciel radieux comme aujourd'hui, et on a entendu "boum, boum, boum", je suis monté sur le toit, et on a vu des combats aériens... Le 10 mai. Et puis ça a été très rapide, hein. Très rapide. Et le 17 mai, il y avait des affiches sur les murs : les jeunes Belges, de dix-sept à trente-cinq ans, devaient rejoindre l'armée belge à Rennes. Et moi, à quatre jours près, j'avais dix-sept ans, je suis parti, avec un... pas un copain, c'était un garçon, un cousin d'un voisin non juif. Et nous sommes partis à deux, à vélo. Et on a été bloqués à Menin. Les tanks allemands ont été plus vite, ils avaient fait le détour, et on a été bloqués à Gravelines et on est restés trois, quatre jours à Menin, dans une ferme, et puis on est arrivés

jusqu'à Gravelines, près de Dunkerque, et là, les Allemands étaient déjà là. Alors on est revenus à Bruxelles. Toujours à vélo. J'ai failli quitter la Belgique, à l'époque, sur la plage de Gravelines, qui est à côté de Dunkerque, avec mon vélo, pour rejoindre un bateau anglais, mais il a filé sous mon nez. Je l'ai vu sauter quelques minutes après, sur une mine. Le destin ! Alors je suis revenu à Bruxelles, tous les ponts étaient coupés... A vélo. Tous les ponts ont été sautés. Et alors maman me dit : «Tu sais... il y a famine à Bruxelles», et alors aux environs... avant d'arriver à Bruxelles, j'ai acheté des pains [rires]... des pains pour la famille, et je suis arrivé. Et puis les premiers temps, il y a pas eu tellement de problèmes. Les premiers temps... Sauf qu'on n'avait pas d'argent pour manger... c'est quelquefois idiot, des petites choses... Mon père fabriquait beaucoup pour Priba, Sarma-Priba, alors on livrait et le lendemain et le surlendemain, il allait avec la facture et recevait son argent. C'était une priorité qu'il avait. Il dit : «Moi, j'ai cinq gosses, je ne sais pas attendre.» Alors moi, j'ai été livrer, le 7 ou le 8 mai. Et puis la guerre a éclaté, il y avait pas un sou à la maison ! Et quand je suis parti de la maison, mon père m'a donné vingt francs, pour faire le ??? Note bien, je suis revenu avec deux cents francs !

I. : Comment t'as fait ça ?

Maurice Piore : Ben, il y avait un coiffeur là, qui rasait les gens hein, mais je dis : «Tu n'en sors pas, si tu t'amuses à savonner et raser. Tu perds du temps, laisse-moi savonner, toi tu rases !», parce que raser, je savais pas. «Et tu me donnes une petite partie de ton...»

I. : Et c'est comme ça que tu es...

Maurice Piore : Oui, puisque je n'ai pas pu... Alors ce que j'ai fait, je n'ai pas... on n'avait pas un franc à la maison. Alors j'avais toujours... mais j'avais mon vélo, avec un porte-bagages. J'ai acheté des chocolats Frisco que j'ai vendus sur la route. Je les achetais un franc cinquante, et vendais cinq francs. Et tous les jours, ou tous les soirs, je ramenaient cent cinquante, deux cents francs, à la maison, qui nous suffisaient pour manger. Alors après, ça c'est un peu stabilisé, on a recommencé à travailler, on a trouvé un peu de marchandise, de la toile cirée... du cuir, on n'en trouvait plus... on se débrouillait, et puis les lois antijuives sont arrivées... tu connais la chronologie aussi bien que moi.

I. : Oui. Et alors... je voudrais...

Maurice Piore : Et alors en juin 41, ça a été le grand boum. Il y a eu une réunion, toujours au Lion d'Or, super-clandestine, et on a commencé les actions...

I. : Après l'invasion ?

Maurice Piore : Ah oui !

I. : Ça, on va y revenir, tu me raconteras ça de manière plus détaillée, quand on y arrivera, mais la dernière question que je voulais te poser pour aujourd'hui, c'était qu'est-ce que... quelle a été ta réaction lorsque... à l'annonce du pacte germano-soviétique ?

Maurice Piore : J'étais un peu dégoûté.

I. : Un peu dégoûté ?

Maurice Piore : Oui, mais, comme on croyait au communisme, on disait : «Bon, s'ils le font, il y a certainement des raisons stratégiques.» Nous avons compris après : ils n'étaient pas prêts ! Ce grand génie de Staline avait fusillé tous les officiers, parce qu'ils étaient juifs ! Tous les cadres n'existaient plus, hein. On n'a pas compris ça à l'époque. Et il devait se re-préparer à reformer une armée et des cadres, etc. Ils n'ont jamais réussi d'ailleurs. La débâcle, au début de la guerre, en 41, ça a été quelque chose de terrible, hein. On n'y croyait pas, hein. On disait, quand on voyait tout ça, qu'ils avançaient comme quand des corridors, que c'était de la mise en scène nazie. C'est pas vrai !

I. : Ça va.

Maurice Piore : Je crois que ça été la manière, hein. Je ferai... quand j'aurai le temps, quand Charles viendra m'aider, un peu plus de... je ferai des photocopies, mais je vais téléphoner à la Centrale, pour demander ça... ce numéro-là.

Quatrième entretien – 3 octobre 1995

Perception des événements internationaux (Guerre d'Espagne, *Kristallnacht*, etc.) – Premières mesures antijuives – Exode

I. : 3 octobre 1995, témoin : Maurice Piore, interviewer : I.. Alors la dernière fois, en fait, nous en étions restés à certains événements importants de l'entre-deux-guerres, comme la guerre d'Espagne, la montée du nazisme, etc. Et je voulais savoir si tu avais pris une part importante... quelles avaient été pour toi les répercussions de tous ces événements importants ?

Maurice Piore : A l'époque, je faisais partie des Jeunes Gardes Socialistes et beaucoup de mes camarades qui n'avaient que deux, trois ans de plus que moi, sont partis combattre en Espagne. J'ai regretté de n'avoir, à l'époque, que quatorze, quinze ans. Ça aurait été vraiment un rêve de ma vie de combattre le fascisme au commencement, parce que je pense que si on avait combattu sérieusement le fascisme avant la montée tout à fait d'Hitler, on ne serait peut-être pas arrivé à ce qu'on est arrivé. Alors bon... je n'ai pas pris part directement, parce que j'étais trop jeune, mais évidemment, nous avons fait des manifestations, des meetings, etc., etc. Et de l'aide, de l'aide... on n'avait pas beaucoup d'argent, mais enfin on faisait quand même des collectes, etc.

I. : Des collectes pour qui ?

Maurice Piore : Mais pour l'Espagne républicaine, tiens.

I. : Pour l'Espagne républicaine. Et des collectes de quoi ? Des collectes d'argent, de vêtements...

Maurice Piore : Oui... un peu de tout. Un peu de tout.

I. : Un peu de tout. Et qui organisait ces collectes ?

Maurice Piore : Eh bien, c'était les Jeunes Gardes Socialistes. Pour moi. Il y a peut-être le parti communiste aussi, le parti socialiste aussi, mais dans mon sens, c'était... dans mon entourage, c'était les Jeunes Gardes Socialistes.

I. : Et vous étiez nombreux à faire ça ?

Maurice Piore : Ah oui ! Ah oui, à travers le pays, c'était une très forte organisation. Et c'était l'USAF, l'Union... l'USAF... l'Union Socialiste Antifasciste.

I. : Qui organisait les collectes ? Vous faisiez cette organisation ?

Maurice Piore : Oui, et meetings, etc.

I. : Oui. Et les meetings, qui les organisait ?

Maurice Piore : Mais en général, c'était les aînés parce qu'il fallait de l'argent, il fallait des bons orateurs, etc. C'était les... le parti communiste et le parti socialiste, hein.

I. : Et quels étaient les orateurs qui assistaient à ces meetings ?

Maurice Piore : Oh, je me souviens vraiment plus... Je me souviens vraiment plus. Il y en a eu un, je me souviens, qui a parlé... qui était un médecin qui a été combattre et qui, après la guerre, directement après la guerre, était même ministre de la Santé un moment donné, mais je ne me souviens pas de son nom. Vraiment pas. J'avais pas de contacts directs comme ça, hein.

I. : Tu n'avais pas de contacts directs ?

Maurice Piore : Avec les aînés, non, hein.

I. : Et quels étaient les thèmes abordés, en général, dans ces meetings ?

Maurice Piore : Ben, la lutte antifasciste, hein.

I. : Oui. Et vous étiez nombreux à y assister ?

Maurice Piore : Oui, oui, on a rempli des salles de quelques centaines de personnes quand même.

I. : Et les manifestations, elles se faisaient où ?

Maurice Piore : Aussi, aussi. Aussi dans les rues de Bruxelles. C'est loin déjà de... quatorze ans... tu sais, ça fait soixante ans presque.

I. : Oui. Et sur le même thème aussi ?

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : D'accord, ça va. Alors... donc, en fait, la dernière fois aussi, on avait commencé à aborder tous les thèmes de l'entre-deux-guerres et jusqu'au 10 mai 40... alors, ça c'était une des questions sur lesquelles on était restés et... je voudrais qu'on termine le thème de l'entre-deux-guerres et la prochaine fois, on abordera la guerre elle-

même. D'accord ? Alors je voulais savoir aussi si tu avais passé tout l'avant-guerre en Belgique.

Maurice Piore : Ah oui, moi je suis né à Bruxelles, j'ai habité Bruxelles, sauf en 42, mais c'est tout. J'ai jamais quitté Bruxelles... enfin la Belgique.

I. : Oui, d'accord. Et...

Maurice Piore : J'allais quelquefois à Ostende, mais c'est tout.

I. : En week-end ?

Maurice Piore : Non, j'avais la chance d'avoir un parrain qui avait un magasin à Ostende et qui me faisait passer des vacances, parce que c'était pas tellement évident à l'époque, on était très pauvres, de passer une quinzaine de jours à la mer. Et grâce à ce parrain, je passais de temps en temps quinze jours à la mer.

I. : Oui. Tu avais de bons souvenirs, j'imagine ?

Maurice Piore : Ah oui ! C'était pas évident, hein. Qui allait... Knokke, on n'en parlait même pas dans le temps.

I. : Knokke ?

Maurice Piore : On n'en parlait pas à l'époque, hein. C'était... pour les Juifs qui avaient un tout petit peu d'argent, c'était Blankenberge.

I. : Oui.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et tu m'as parlé aussi... tu m'as un peu expliqué aussi que... du fait que vous aviez... comme employés, vous... oui, des Juifs allemands, enfin...

Maurice Piore : Oui, nous avons eu un... un Juif allemand qui travaillait chez nous.

I. : Et il est arrivé en quelle année, ce Juif allemand ?

Maurice Piore : Oh à mon avis, c'était dans les années 30... 37, 38, comme ça.

I. : Au moment de la Nuit de Cristal ?

Maurice Piore : Oui, un peu après.

I. : Un peu après ?

Maurice Piore : Oui. Et il a tra... oui, oui, après la Nuit de Cristal, et c'était un jeune homme qui devait avoir... en 38, moi j'avais... quinze ans... il devait avoir dix-huit ans. Un peu plus grand que moi. Et il travaillait chez nous, et on le nourrissait, on n'était pas riches, mais enfin... une personne de plus... C'est comme ça que nous avons su déjà, avant, ce qui commençait à se passer en Allemagne.

I. : Qu'est-ce qu'il racontait ?

Maurice Piore : Ben... il avait raconté la Nuit de Cristal, il avait raconté les vexations, il avait raconté les... tu sais que dans la Nuit de Cristal, on a déporté pas mal de Juifs qui ont été un an à Buchenw... c'est à Buchenwald même, hein... qui ont été libérés après, mais c'était pas encore l'extermination. C'était des travaux forcés.

I. : Et il a raconté ça ?

Maurice Piore : Il a parlé de ça, oui.

I. : Est-ce que tu te souviens de choses précises qu'il a racontées ?

Maurice Piore : Non, non, non.

I. : Et comment est-ce qu'il est arrivé chez vous ?

Maurice Piore : Oh, à mon avis, il y avait un comité... il y avait un comité qui avait demandé aux Juifs de Belgique d'accueillir. Il y avait un comité...

I. : Un comité...

Maurice Piore : Oui, je crois... à mon avis... je me demande si c'est pas le Consistoire qui l'avait fait. Je crois que c'est Max Gottschalk qui présidait, il était déjà dans le Consistoire, il n'était pas président du Consistoire, mais je crois que c'est lui qui avait créé un comité d'aide aux réfugiés. Demande à ton père, d'ailleurs, il y a eu même, je crois, un attentat chez lui à la maison.

I. : Chez Max Gottschalk ?

Maurice Piore : A Max Gottschalk, oui.

I. : Avant la guerre ?

Maurice Piore : Avant la guerre. Et c'est lui qui avait créé un comité, si mes souvenirs sont exacts, mais ton père pourra le confirmer, d'aide aux réfugiés allemands, Juifs allemands. Alors, bon, comme mon père faisait un peu partie de...

pas de l'establishment, mais enfin il était dans un comité... il était au Beth Lechem. Alors, à ce moment-là, on a demandé à tous les dirigeants : «Vous ne savez pas prendre un...», comme on a fait avec les Juifs soviétiques, il y a quelques années, ici en Belgique, hein. Alors bon, nous étions une petite entreprise, alors on en a pris...

I. : Un.

Maurice Piore : Un.

I. : Oui. Et... zut, il y a une question qui m'échappe... je voulais te poser une question, mais elle m'échappe... attends, j'y réfléchis... ah oui, c'est ça... un attentat perpétré chez Max Gottschalk, tu peux pas me raconter les circonstances ?

Maurice Piore : Non. Non, j'ai entendu ça vaguement, mais... moi j'ai entendu parler de ça, après la guerre, mais il faudrait... j'ai entendu parler de ça, après la guerre, hein... alors il faudrait te renseigner auprès... ou de Georges, certainement au courant, ou... mais je sais que un jour, il en a parlé, Max Gottschalk. Avec qui d'ailleurs j'avais de très mauvais contacts .

I. : Ah bon, pourquoi ?

Maurice Piore : Bof... il était pas juif, lui, c'était un israélite !

I. : Et quelle différence fais-tu entre les deux ?

Maurice Piore : Ah, moi j'en fais pas, c'est lui qui en faisait !

I. : Et quelle différence faisait-il ?

Maurice Piore : Ah ben, oui, lui, il est Juif de Belgique, nous, on est Polaks, hein !

I. : Oui. [Silence.] Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Maurice Piore : Eh ben oui, c'est pas difficile, je lui avais demandé de nous offrir officiellement, dans la grande synagogue, le drapeau de l'Union des Déportés que j'avais fait faire, nous avons payé, hein. Il a refusé !

I. : Pourquoi ?

Maurice Piore : Ben, je sais pas pourquoi exactement. Alors je l'ai demandé, à l'époque, à Bracops, bourgmestre d'Anderlecht, qui l'a fait. Et le deuxième drapeau a été offert par Jean Gol à la synagogue, il était ministre de la Justice. Parce que le premier était usé. Bon, mais depuis... avec Paul Philippson, j'ai eu de meilleurs contacts d'ailleurs. Beaucoup meilleurs. Evidemment, avec Jean Bloch, plus aucun problème ! Et avec Georges Schnek encore moins.

I. : Mais qu'est-ce que tu lui reprochais à Max Gottschalk ?

Maurice Piore : Moi je lui reprochais rien. C'est lui ! Il a... nous organisons Malines déjà depuis quelques années et il a dit : «C'est pas à vous de le faire, c'est à nous, Consistoire.» Mais je dis : «Vous n'étiez pas là, vous étiez en Angleterre !» Alors il a dit : «Bon, vous faites la cérémonie, mais à onze heures, vous quittez la place et nous faisons notre cérémonie.» Je dis : «Essayez un peu ! Je vous ferai un scandale, je vous promets un scandale ! Vous vous en souviendrez !» Alors je me suis arrangé et on a fait la cérémonie conjointement. Tu vois le genre, hein !

I. : Oui, oui, d'accord. Oui, bon, on vient donc de parler de la Nuit de Cristal... à l'époque, au moment même, est-ce que tu en as entendu parler ?

Maurice Piore : Mais... un peu, par la radio, mais c'est pas comme maintenant, avec les média actuels, hein. Si ça s'était passé maintenant, deux secondes après, on l'avait, hein.

I. : Par la radio. Et les journaux ?

Maurice Piore : Aussi, aussi, mais je lisais peu les journaux.

I. : Et qu'est-ce que la radio disait ?

Maurice Piore : Eh ben on racontait... que des hordes SS ont envahi les magasins juifs, ont cassé, ont brûlé des livres, etc., etc. Enfin... mais feutré.

I. : Feutré...

Maurice Piore : Oui, tu sais... pas en donnant des coups sur la table, en disant "c'est moche", etc. Tu sais, un petit compte rendu comme ça... minime.

I. : Et tu te souviens avoir entendu ça à la radio ?

Maurice Piore : Ah oui !

I. : Et ils en ont parlé plusieurs fois ?

Maurice Piore : Oui, sans doute, je me rappelle pas. Franchement... 38 ! Quinze ans... je commençais à regarder les filles.

I. : [Rires.] Et quelle a été ta réaction quand tu as appris cet événement ?

Maurice Piore : Ah ben... je me suis dit : si ça ne s'arrête pas, notre avenir est très sombre.

I. : Pourquoi ?

Maurice Piore : Ben... on commence par brûler des livres hein, on va brûler les gens après.

I. : Oui, mais ça se passait en Allemagne. Tu aurais pu te dire : il n'y a aucune raison pour que ça arrive en Belgique.

Maurice Piore : Non, la guerre était imminente, hein. Avec le laxisme des Français, des Alliés et des Français et des Anglais. Avec Munich, etc.

I. : Oui, justement, qu'est-ce que... comment est-ce que tu as réagi lors de... des accords de Munich ?

Maurice Piore : Ah ben... c'était une préparation de la guerre. D'ailleurs, je viens de relire, tout à fait par hasard... vraiment tout à fait par hasard, que le... certains officiers... généraux et ministres français ont dit : ce traité de Versailles prépare...

I. : De Munich !

Maurice Piore : Oui... prépare une nouvelle guerre.

I. : Ah, le traité de Versailles ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui, parce qu'on vient de parler des accords de Munich, c'est ça que je... le traité de Versailles... donc celui de la Première Guerre ?

Maurice Piore : Oui.

I. : A l'époque, tu...

Maurice Piore : Ah non, pas à l'époque, je devais...

I. : Non, non, je veux dire c'est... tu viens de lire un livre dans lequel, à l'époque, les officiers ont dit ça.

Maurice Piore : Oui, à l'époque, oui... que des généraux et des ministres qui ont signé, ont dit : on signe, mais ça prépare une prochaine guerre.

I. : Et pourquoi est-ce qu'ils ont dit ça ?

Maurice Piore : Ben, c'était mettre un peuple à genoux, etc. L'Allemagne, il ne fallait pas... hein. C'était une revanche, la misère... en Allemagne, c'était une revanche...

I. : De l'Allemagne ?

Maurice Piore : De l'Allemagne.

I. : Et attends... c'était une revanche...

Maurice Piore : Ah non, non, non... ils attendaient une revanche de l'Allemagne, de la façon dont ils ont été traités !

I. : Oui, c'est ça. Donc la seconde guerre était une... est une revanche de l'Allemagne, c'est ça.

Maurice Piore : Ah oui, évidemment.

I. : Oui, d'accord, ça va, ok. Oui et alors, justement, je voulais te demander, mais tu as répondu à ça tout à l'heure : si tu lisais la presse, les journaux... est-ce que, d'une manière générale, tu te tenais informé de tout ce qui se passait ?

Maurice Piore : Mais oui... si moi je lisais pas les journaux, si moi j'entendais pas, il y avait bien des copains, aux réunions des Jeunes Gardes... ont dit : tiens, il y a encore ça qui s'est passé... il y a encore ça qui s'est passé... etc.

I. : Il y avait beaucoup de Juifs dans ces... les Jeunes Gardes ?

Maurice Piore : Il y en avait pas mal. Il y en avait pas mal. C'était... Moi j'étais au Dror avant, qui étaient au fond les sionistes socialistes, hein.

I. : Oui. Et quand tu lisais la presse, tu lisais ça en quelle langue ?

Maurice Piore : En français.

I. : En français. Est-ce que tu lisais parfois du yiddish ?

Maurice Piore : Je ne sais pas ! Je sais pas lire yiddish.

I. : Ah tu le parles, mais tu ne le lis pas.

Maurice Piore : Je le parle, oui.

I. : Et on lisait le yiddish à la maison ?

Maurice Piore : Mon père, mais bon, les journaux qui traitaient de ça, il y en avait, il y avait Unzer Wort, la presse qu'il y a eu juste après la guerre, hein. Je crois qu'ils venaient de Paris d'ailleurs.

I. : Les journaux ?

Maurice Piore : Oui. La presse juive... je ne sais pas s'il n'y avait pas un journal juif avant la guerre... imprimé à Bruxelles. Je crois même pas. C'était à Paris.

I. : Oui. Alors est-ce que tes parents, ils gardaient encore un contact avec leur pays d'origine ?

Maurice Piore : Ma mère, pas du tout, parce que elle avait plus personne, elle est venue avec sa vieille maman, ses frères étaient à Bruxelles et au Mexique. Et mon père avait encore son père et sept ou huit frères et sœurs, à Varsovie, mais très peu de contact. Ils s'écrivaient une fois par an, à Roch Hachana. On ne téléphonait pas comme maintenant, hein.

I. : Non, non, bien sûr, mais je veux dire... la famille n'est jamais venue ici en visite ?

Maurice Piore : Non. Une fois, mon... le frère aîné de mon père est venu, j'étais un petit gamin de cinq, six ans, donc ça fait très, très longtemps.

I. : Et toute cette famille de ton père, elle a disparu ? Oui...

Maurice Piore : Je me rends compte quand je... chose... ils étaient tous mariés et comme c'était des grandes familles et il y avait quatre frères et sœurs, combien de cousins et de cousines j'aurais eu !

I. : Oui, ça aurait fait une immense famille.

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui, bien sûr. Et... oui, donc tu as dit qu'il y avait de temps en temps du courrier, mais c'était vraiment pas... c'était pas régulier, quoi...

Maurice Piore : Non.

I. : D'accord. Est-ce que tes parents ont eu des problèmes avec la police des étrangers ?

Maurice Piore : Jamais. Jamais.

I. : Comment ça se passait ?

Maurice Piore : Ben, ils avaient évidemment la carte d'identité jaune. Ils avaient fait la demande de naturalisation, mais ça il fallait tellement d'argent et de... choses, à l'époque, mais ils se tenaient toujours en règle avec tout, et c'est pas difficile, c'est... c'était... mon père avait fait déjà des études à Varsovie, il parlait correctement français. Ça fait que quand un Belge... parce qu'il y avait beaucoup d'illettrés, hein... devait écrire une lettre à un commissaire de police ou à un ministre, on dit : «On va aller chez le Polonais, il fera ça mieux que nous !» Alors il y avait pas vraiment de problèmes, hein.

I. : Et d'une manière générale, comment est-ce que tu décrirais ta situation à la veille du 10 mai 40 ?

Maurice Piore : [Soupir.] Comment ça... d'une manière générale ?

I. : Je veux dire par là qu'est-ce que... [silence] bon...

Maurice Piore : Ben, on sentait la guerre imminente, hein. Cette drôle de guerre avec cette Ligne Maginot, c'était absolument idiot, puisqu'ils l'ont contournée et ils sont rentrés en Belgique ! J'ai lu aussi... après... que ils s'y attendaient. Ils avaient attrapé un espion allemand avec des lettres, etc., qu'ils allaient bientôt attaquer, mais ils n'ont pas fait tellement attention, hein. Alors bon... il y a eu une attaque au matin du 10 mai, je m'en souviens très bien, dès quatre heures du matin, j'entendais... j'ai vu les combats aériens, je suis monté sur le toit de ma maison et j'ai vu les combats aériens, mais...

I. : Les combats aériens... l'aviation allemande contre...

Maurice Piore : Non, non, contre... la DCA avait très peu... peut-être un avion belge ou deux, mais pas grand-chose... la DCA, la DCA surtout.

I. : Oui.

Maurice Piore : Et ça a pas duré longtemps, parce que le 17 mai, j'ai reçu des papiers pour quitter la Belgique, pour aller rejoindre l'armée belge. Moi j'étais déjà belge. Pour rejoindre l'armée belge, à Rennes. Je suis jamais arrivé.

I. : Oui. Et donc tu me dis que vous sentiez... mais il y avait eu l'invasion de la Pologne, quelques mois auparavant, en septembre...

Maurice Piore : Oui, le 1^{er} septembre.

I. : Oui, la France et l'Angleterre avaient déclaré la guerre... est-ce que, après ça, tu avais le sentiment que ça risquait d'arriver... que il risquait d'arriver la même chose à la Belgique ?

Maurice Piore : Oui, absolument, absolument.

I. : Et sur quoi tu te basais pour ça ?

Maurice Piore : Mais à cause de cette fameuse Ligne Maginot. Ils vont attaquer la France, il vont entrer... ils vont faire le détour. D'abord on était pas certains que la Hollande serait... parce que en 14-18, ils ont été neutres.

I. : Oui, ils étaient neutres, oui. Nous aussi, nous étions neutres en 40-45... enfin, je veux dire en 40, nous étions aussi neutres.

Maurice Piore : Ah, oui ! Oui, oui, mais enfin pas longtemps ! Pas longtemps.

I. : Est-ce que l'atmosphère était aussi tendue...

Maurice Piore : Ah oui ! On s'attendait à la guerre, hein. On s'attendait à la guerre. On ne savait pas évidemment les sévices que nous allions subir, etc. On ne savait pas, hein ! Parce que... il faut être absolument clairvoyant... en 40... les Allemands se sont bien conduits, pendant un an... avec nous.

I. : C'est-à-dire ?

Maurice Piore : Ah, il y a eu aucun... chose... et les premiers... choses ont commencé en 41, en octobre 41, avec la chehita, je crois. C'était le premier... interdiction : l'abattage rituel. Ça, c'était en... je peux donner la date, c'était la première... j'ai ça dans mes dossiers de presse, hein ! [Il se lève et cherche des dossiers.] Ah non, le 23 octobre 40. C'était pas tellement... donc l'interdiction d'abitage [sic] rituel.

I. : D'abattage rituel !

Maurice Piore : Oui, c'est ça. Et puis recensement des Juifs et interdiction des professions. Et en 41, tu as eu un pogrom à Anvers... en avril 41, mais c'était pas spectaculaire.

I. : C'était pas spectaculaire ?

Maurice Piore : Non.

I. : Quand est-ce que ça a commencé à devenir spectaculaire ?

Maurice Piore : Ah ça a commencé... les rafles, tiens ! Il y a eu des gens clairvoyants... il y a eu des gens clairvoyants...

I. : Qui ça ?

Maurice Pioro : Ceux qui sont partis !

I. : Où ça ?

Maurice Pioro : Ben... ils sont partis dans le Sud de la France, la France occupée. Alors il y a beaucoup qui sont partis de là en Afrique du Nord. Ceux qui avaient de l'argent partaient à Lisbonne... ils sont partis en Amérique du Sud beaucoup. Mon fameux parrain a quitté Ostende et est allé se réfugier à Londres, et il y a passé toute la guerre.

I. : Et il est revenu en Belgique après la guerre ?

Maurice Pioro : Non. Il s'était remarié entre-temps et il avait quatre-vingt et des ans...

I. : Oui... il est mort à quel âge ?

Maurice Pioro : Oh, je sais pas, mais il est venu me voir une fois.

I. : Après la guerre ?

Maurice Pioro : Oui, oui.

I. : Oui, j'imagine. Et quand tu as entendu les bombardements... les avions, le 10 mai, quelle a été ta réaction ?

Maurice Pioro : La guerre ! Parce que j'ai subi les bombardements sur la route de l'exode, le 17 mai. Il y avait pas que ceux qui rejoignaient l'armée. Il y en avait d'autres aussi, qui fuyaient tout simplement. C'était idiot, parce qu'après, on a été arrêtés par les Allemands, qui ont été beaucoup plus vite que nous, ils ont... enfin, on a dû vous le dire.

I. : Oui, mais je veux dire, est-ce que tu t'attendais à ce que... puisque... ce que tu m'as dit tout à l'heure, vous saviez que le sort des Juifs en Allemagne était pénible et c'est le moins qu'on puisse dire...

Maurice Pioro : Oui, mais... l'être humain est ainsi fait, hein. Aussi longtemps qu'on ne l'a pas directement, on dit : ben, ça va peut-être passer, ils l'ont fait chez eux, ce sont des Allemands, nous sommes des Juifs étrangers, peut-être ils feront attention, etc. C'était une utopie, hein !

I. : Et vous saviez ce qui se passait en Pologne ?

Maurice Piore : Non. Est-ce qu'on a su... on savait pas, on savait pas. Quand moi j'ai quitté la prison de Saint-Gilles... on en parlera certainement après...

I. : Oui, ça, bien sûr.

Maurice Piore : J'ai demandé au gardien : «Dis, tu sais où je vais ?» Il dit : «Regarde... Auschwitz. Oh, un camp formidable ! Tu vas travailler, etc.»

I. : C'était un quoi le gardien ?

Maurice Piore : Un gardien, un gardien allemand du train.

I. : Un gardien allemand du train ?

Maurice Piore : Oui. Ah oui ! Il regardé ma fiche où j'allais.

I. : Donc c'était... du train... qu'est-ce que tu veux dire par là ? Un garde qui était... au moment où tu as embarqué dans le train...

Maurice Piore : Mais oui. Je suis parti de la gare du Nord avec un convoi de prisonniers politiques de Breendonk, sur l'Allemagne.

I. : Oui, d'accord, ça va, ok.

Maurice Piore : Un soldat allemand, oui.

I. : Oui, un soldat allemand, un gars de la Wehrmacht ?

Maurice Piore : Oui. Qui gardait le train.

I. : Et je voulais... j'ai de nouveau une question qui m'échappe... que je voulais te poser... ça va me revenir... oui, quand je te demandais tout à l'heure si vous étiez au courant de ce qui se passait en Pologne, je ne parle pas encore de ce qui va se passer avec les camps et l'extermination, je veux dire... est-ce que vous étiez au courant entre l'invasion de la Pologne et l'invasion de la Belgique, les quelques mois qui ont séparé les deux...

Maurice Piore : Mais oui ! Les actualités allemandes montraient qu'ils progressaient tellement, etc., qu'ils ont pris la Pologne en quelques jours, évidemment ! C'était pas difficile, hein ! Des tanks contre des chevaux !

I. : Effectivement, mais... et vous étiez au courant de ce qui se passait pour les Juifs ? Durant cette période-là ?

Maurice Piore : Non, non. Même si on s'en doutait un petit peu, mais on n'était pas au courant, il n'y avait pas de fait... parce que certains... Charles t'a sans doute dit : certains prisonniers de guerre sont morts en tant que prisonniers de guerre... juifs ou non juifs, parce qu'il y avait quand même pas mal de soldats dans l'armée polonaise.

I. : Des soldats juifs, tu veux dire ?

Maurice Piore : Ah ben... trois millions et demi de Juifs !

I. : Effectivement, oui. Ça va, d'accord... je crois qu'on va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Cinquième entretien – 14 novembre 1995

10 mai 1940 – Exode – Appel de l’armée belge – Mesures contre les entreprises juives – Activités clandestines (tracts) – Port de l’étoile – Faux-papiers

I. : 14 novembre 1995, témoin : Maurice Piore, interviewer : I.. Voilà, alors en fait, la dernière fois, on en était restés à la fin de l’avant-guerre, je dirais la période juste avant le 10 mai 40, et aujourd’hui, j’aimerais qu’on aborde la période de guerre que tu m’as déjà racontée, mais sans faire le détail, alors j’aimerais qu’on...

Maurice Piore : Oui, je commence au 10 mai...

I. : Oui, attends, je vais tout de suite te poser... j’aimerais qu’on approfondisse dans les détails. Alors, en fait, la première question que je te poserai, c’est où est-ce que tu te trouvais le 10 mai 40 ?

Maurice Piore : Le 10 mai 40, à l’aube, je me trouvais sur le toit de notre maison. Il faisait un soleil éblouissant... je m’en souviendrai toute ma vie... et on voyait les combats d’avions et des tirs anti-avions, etc. C’était quatre, cinq heures du matin, c’était le printemps, il faisait très clair déjà.

I. : Et qu’est-ce que ça signifiait pour toi ces tirs d’avions ? Qu’est-ce que...

Maurice Piore : Mais on s’attendait un peu... cette drôle de guerre qu’on appelait à l’époque, ça pouvait pas continuer à durer, avec ces deux Lignes... la Ligne Maginot et la Ligne Siegfried qui se chevauchaient et qui étaient faites pour être entrouvertes pour rentrer [rires] dans un autre pays ennemi.

I. : Vous vous attendiez... tu t’attendais...

Maurice Piore : On s’attendait... on s’attendait !

I. : Et est-ce que tu t’es senti menacé par cette invasion ?

Maurice Piore : Pas tout de suite. Pas tout de suite, quoiqu’on avait peur en tant que Juifs, mais quand on a vu les premiers soldats arriver, ils se tenaient d’une façon très convenable. C’est après que ça a changé.

I. : Et quand est-ce que tu as vu les premiers soldats arriver ? Quel a été ton premier contact avec les Allemands ?

Maurice Piore : Ben, je les ai vus et j'ai pas couru derrière pour les embrasser, hein !

I. : Je m'en doute !

Maurice Piore : Non, mais... surtout que le 17 mai, j'ai quitté Bruxelles, il y avait des affiches sur les murs : les jeunes de dix-sept à trente-cinq ans devaient rejoindre l'armée belge à Rennes. Alors j'ai pris mon vélo et un copain de la rue m'a accompagné et nous sommes partis pour rejoindre l'armée belge à Rennes. Nous ne sommes jamais arrivés, évidemment ! J'ai pris la route de Ninove, qui a été bombardée à plusieurs reprises, hein, je suis arrivé jusqu'à la frontière française à Mouscron, on nous a cachés dans une ferme quelques jours...

I. : Pourquoi cachés ?

Maurice Piore : Parce que les routes étaient trop encombrées, on ne savait plus passer, avec les fugitifs, avec les réfugiés qui allaient vers la France...

I. : Oui, mais tu dis "cachés"...

Maurice Piore : Le terme de "caché" n'est pas exact, on nous a mis dans des fermes, on nous a nourris avec du petit lait et... on est restés trois, quatre jours là. A cause des routes et les postes frontières encombrés. Et, à ce moment-là, on a continué sur Dunkerque et Gravelines, et j'ai vu les Allemands. J'ai vu les troupes allemandes.

I. : C'est-à-dire ?

Maurice Piore : Eh ben... j'ai vu... on était encerclés... je ne sais pas... tu vois la carte, hein... il y a La Panne là, il y a Gravelines... oui, eh ben là, on a été encerclés par les troupes allemandes. Je n'avais jamais vu de vert-de-gris, hein. J'ai cru que c'était des Hollandais qui se mettaient en batterie, c'était les Allemands. Alors j'ai essayé de rejoindre un bateau qui partait pour l'Angleterre...

I. : Attends... encerclés par ces troupes allemandes... vous étiez combien ?

Maurice Piore : On était tout un groupe, hein. Je me rappelle plus le nombre exact, mais on était tout un groupe, qui avait été retardé... le mot est beaucoup plus exact... retardé à cause de l'encombrement des frontières, on a été retardés dans cette ferme et on n'a plus su passer.

I. : Et tu es parti... tu me dis que es parti avec un ami, pour rejoindre l'armée belge à Rennes, et tout ce groupe, c'était des civils qui fuyaient ou bien c'était aussi des...

Maurice Piore : Ah oui, oui ! Ah non, non, il y avait surtout des civils qui fuyaient. Il y a beaucoup plus de population de zéro à quatre-vingts ans que de dix-sept à trente-cinq ans !

I. : Oui, d'accord. Et...

Maurice Piore : T'as vu... sur une charrette à bras, sur les brouettes, on traînait la mémé sur la brouette, etc.

I. : Et... je voudrais revenir un peu en arrière, tu m'as dit que tu es parti pour Rennes, un 17 mai, qu'est-ce qui s'est passé entre le 10 et le 17 ?

Maurice Piore : Pas grand-chose. Pas grand-chose, on entendait tonner le canon, etc. Je crois pas que les... moi je n'ai pas vu les... au fond... je ne crois pas, enfin, tu sais les souvenirs s'estompent, hein... je ne crois pas avoir vu les Allemands à Bruxelles, moi, je les ai vus à mon retour. Le 17 mai, ils étaient pas encore... tu sais, parce qu'il y a eu la bataille des dix-huit jours, de l'armée belge...

I. : Oui.

Maurice Piore : Donc, c'est pas possible. Je les ai vus après.

I. : Et pourquoi Rennes ?

Maurice Piore : Ah, ça c'était le gouvernement belge qui nous avait convoqués. Alors nous n'avions plus un sou à la maison, plus un sou, sept bouches à nourrir... Alors j'ai vendu du chocolat Frisco sur les routes.

I. : Tu veux dire en allant à Rennes ?

Maurice Piore : Non, comme ça. Avant de... durant les sept jours. J'empruntais tous les jours deux cents francs à ma mère pour acheter du pain.

I. : Et qu'est devenue ta famille ?

Maurice Piore : Ils sont restés.

I. : Et justement, tes parents, comment est-ce qu'ils ont réagi au moment de l'invasion ?

Maurice Piore : Ben... comme je l'ai dit, au départ, il y eu... nous savions ce qui se passait en Allemagne avec les Juifs. Avec le gars qui travaillait chez nous. Alors, évidemment, on avait peur. On avait peur. Et mes parents ont dit : avec un bébé de trois ans, une famille, aller faire la route, courir les routes, c'est impossible. Et quand moi je suis parti... moi j'avais un ordre.

I. : Oui, oui, tu avais un ordre de marche. Et toute ta famille est donc restée ici à Bruxelles.

Maurice Pioro : Ils sont restés à Bruxelles.

I. : Et tu les as retrouvés en rentrant.

Maurice Pioro : Je les ai retrouvés quand je suis rentré, environ trois semaines après.

I. : Donc tu prends ton vélo avec ton ami, tu t'en vas pour Rennes...

Maurice Pioro : Oui. J'arrive jamais à Rennes !

I. : Non, mais ça a duré combien de temps ?

Maurice Pioro : Avec le retour, ça a duré près de trois semaines.

I. : Trois semaines. Et...

Maurice Pioro : Et j'ai été ramené par les Allemands. On a mis mon vélo là sur un camion allemand qui remontait sur Bruxelles.

I. : Et... oui, alors donc, tu as dit : vous passiez les nuits dans des fermes, etc. Avec ton ami toujours ?

Maurice Pioro : Oui, oui.

I. : Et quels souvenirs gardes-tu de tous ces gens sur les routes ?

Maurice Pioro : Ben... c'était horrible ! On était bombardés à tout bout de champ ! On était bombardés à tout bout de champ, j'ai vu des cadavres à côté de moi, etc. Bon... j'étais jeune, alors je pouvais sauter dans un fossé plus facilement, mais avec... après j'ai bien dit que mon père avait raison de ne pas pouvoir amener les gens... comme ça.

I. : De ne pas pouvoir amener des gens ?

Maurice Pioro : Ah oui, de ne pas avoir amené sa famille, comme ça sur les routes.

I. : Et ton père n'a pas voulu partir ?

Maurice Pioro : Mais non, ma mère surtout, elle a dit : «C'est pas possible....» Le petit avait trois ans !

I. : Ah oui, c'est juste, tu viens de le dire, avec un gosse de trois ans... Alors vous arrivez, me dis-tu, jusqu'à Gravelines...

Maurice Piore : Gravelines, oui. Et là, là, je vois un bateau anglais qui part avec des soldats anglais. Je laisse mon vélo et... je laisse tout et je cours, mais j'ai pas... il a été plus vite que moi, il est parti, et peut-être une demi-heure après, j'ai vu sauter ce bateau, sous mes yeux !

I. : Et pourquoi est-ce que tu voulais t'embarquer ?

Maurice Piore : Ben, je le vois partir en Angleterre, je me disais : c'est la liberté !

I. : Et tu aurais préféré partir jusque là, quoi ! ?

Maurice Piore : Oh ben... oui ! Oui.

I. : Et alors à ce moment-là, vous êtes entourés par les...

Maurice Piore : Oh ben... par les Allemands... par les Allemands.

I. : Et comment ça se fait cet encerclement ? Je veux dire par là : pourquoi est-ce qu'ils se sont installés comme ça ?

Maurice Piore : Ben ils pourchassaient l'armée française, une bataille, ça va comme ça, ça va comme ça... et nous avons été encerclés. Il y avait Gravelines, Saint-Paul, Saint-Omer, tout le Nord de la France, le Pas-de-Calais. On était là.

I. : Ah oui, je vois ce que tu veux dire ! Donc ça formait un très, très large demi-cercle.

Maurice Piore : Oui, c'est ça.

I. : Enfin, dans une certaine mesure. Et alors, donc ça tu me dis que c'était ton premier contact avec les soldats allemands...

Maurice Piore : Les premiers contacts ont été assez convenables, je parlais allemand, alors ils me disaient : «La guerre...», ils commençaient déjà..., «la guerre, c'est la faute des Juifs, quoi, ça on aura nettoyé, ça ira mieux, vous verrez !» Oui, ils étaient gentils. Alors il y a à manger. Comme ça !

I. : Et ils savaient que tu étais juif ?

Maurice Piore : Pas du tout ! A l'époque.

I. : Oui, à l'époque. Et qu'est-ce que ça te faisait, toi ?

Maurice Piore : Ben, ça me faisait... ça me faisait... ça me faisait très, très, très mal au cœur, parce que je voyais qu'ils s'installaient, hein. Hein, l'armée française en débâcle, l'armée anglaise en débâcle ! Quand on ose parler de l'armée belge qui a quand même tenu dix-huit jours, pendant que les autres foutaient le camp !

I. : Les autres ? Quels autres ?

Maurice Piore : Ben les Français et les Anglais !

I. : Et tu étais toujours avec ton ami ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et alors après ça, vous êtes rentrés à Bruxelles ?

Maurice Piore : On est rentrés à Bruxelles, mais je me souviens... on me dit : «Les ponts sont coupés.» Il y avait eu des explosions des ponts, des Alliés. Alors, avant de partir, il y a rien à manger à Bruxelles, alors comme j'étais encore près d'Alost, ou un truc comme ça, ou près de Ninove là, enfin... à quelques kilomètres de Bruxelles, à la campagne, il y avait encore du pain, j'ai acheté deux, trois pains. J'ai acheté deux, trois pains, que j'ai attachés sur mon porte-bagages, et j'ai ramené victorieusement à la maison !

I. : Mais alors ça veut dire qu'il y a une partie de trajet que tu as fait avec ces soldats allemands et une autre partie que tu as fait à vélo ?

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui. C'est de là que viennent mes bonnes cuisses !

I. : Donc eux, ils t'ont ramené...

Maurice Piore : Oui.

I. : Jusqu'où ? Jusqu'Alost ?

Maurice Piore : Oui, à peu près... oui, à peu près, comme ça. Et alors j'ai continué à vélo, hein.

I. : Et alors tu es arrivé à Bruxelles, trois semaines...

Maurice Piore : Oui, j'ai retrouvé toute ma famille.

I. : Ce qui veut dire approximativement... début juillet... début juin, pardon.

Maurice Piore : Début juin, c'est ça. 17...

I. : Début juin, puisque tu pars le 17...

Maurice Piore : Oui, oui, c'est ça... ah non, je suis parti le 17 mai. Ça a duré trois semaines... il faut compter... oui, mi-juin.

I. : Alors tu rentres chez toi et qu'est-ce que tu trouves ?

Maurice Piore : Je trouve la famille. Mon père avait déjà recommencé à travailler, la vie s'était installée.

I. : Oui. Ton père avait recommencé à travailler ?

Maurice Piore : Mon père avait recommencé un peu à travailler... la vie commençait à se stabiliser, et au début, on n'a pas eu de problèmes, mais puis alors sont venues, évidemment, les... les lois antijuives, remise des postes de radio, on ne pouvait plus travailler sous notre nom, nous avons trouvé une combine : un représentant de mon père, un bon parfait Flamand, un bon goy pur porc, et avec qui on était très bien, c'était notre représentant, il a pris la firme sous son nom et mon père était son employé. Et on a travaillé quelques... un an et demi, deux ans, comme ça.

I. : Un an et demi, deux ans, tout de même !

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Et quand est-ce que les premières mesures sont arrivées ? Est-ce que tu te souviens de la manière dont tu as subi les premières mesures ?

Maurice Piore : Oui, ah oui, oui, mais une des mesures, qui a été la première, la première à être... était les... l'abattage rituel. C'est pour ça, quoique n'étant pas tellement religieux, je m'en rappelle chaque fois parce que c'était moral... Alors le 23 octobre 40 déjà... [Il lit un dossier.] Oui... et en 40, recensement des Juifs et interdiction des professions. Puis il y a un pogrom à Anvers. Alors en 41 ??? des Juifs.

I. : Oui, le pogrom à Anvers, c'est déjà en 41 ?

Maurice Piore : Oui, liquidation massive... enfin tu connais ça, hein !

I. : Oui, mais ce que je veux dire par là c'est... la question que je te posais c'était de savoir quel était le souvenir que tu gardais de ces premières mesures antijuives.

Maurice Piore : Les choses qui m'ont le plus frappé, hein, c'est évidemment le recensement...

I. : Tu t'es inscrit au registre des Juifs ?

Maurice Piore : Oui, des Juifs, oui.

I. : Tu t'es inscrit ?

Maurice Piore : Ah oui, oui, mais moi j'avais une chance particulière, je vous expliquerai tout de suite, et alors le couvre-feu... le couvre-feu... la remise du commerce, la remise des postes de radio. On allait écouter Londres chez... dans la cave d'un voisin. Tu comprends... ce sont tous des choses... Moi, j'ai eu une chance : mon nom, Piore Maurice, Victor. Je m'appelle pas... Moïshe ou... mes prénoms ne sont pas typiquement juifs. Je sais pas comment ça se fait, parce que les autres prénoms de ma famille étaient juifs. Il y avait Léa, Jacob, etc. Bon, moi je... Alors moi j'ai été à la mairie et j'ai dit à l'employé là... je dis... alors j'avais un accent bruxellois, j'ai l'air d'un Marseillais à côté maintenant, je dis : «Monsieur, moi j'ai perdu ma carte d'identité.» Ah oui, je dois dire : j'étais déjà belge, j'avais donc une carte d'identité verte. C'est-à-dire, tu sais, il y a des gens comme ça... moi je suis du style... moi je suis du style... quand j'ai quelque chose à faire, je le fais tout de suite. Il y a d'autres qui disent : «Moi, je vais le faire demain.» Moi, le jour de mes seize ans, j'ai été à la police, et j'ai dit : «Je veux devenir belge !» [Le téléphone sonne. Interruption.]

I. : Donc tu disais que... oui, tu avais été à la maison communale et tu avais demandé au...

Maurice Piore : Oui. Alors je dis : «J'ai perdu ma carte d'identité.» Alors le gars me demande : «Comment tu t'appelles, menneke ?» Je dis : «Piore, Maurice, Victor.» «Eh bien...», il dit, «tu me donnes cinq francs, tu reçois une nouvelle !» Cinq francs et une photo, et tu reçois une nouvelle. Je me serais appelé Shmoulevitch, Israël, Jacob... ça aurait pas passé ! C'est comme ça que j'ai eu une vraie fausse carte d'identité, hein ! Qui m'a permis de sortir le soir, après huit heures !

I. : Mais tu étais inscrit au registre ?

Maurice Piore : Oui, parce que... alors mon père avait ma carte d'identité pour aller chercher les bons de ravitaillement. La vraie, avec le cachet "Juif", mais moi, je me baladais avec une carte d'identité sans cachet. Et une vraie !

I. : Oui, d'accord. Et jusque quand est-ce que tu as utilisé cette carte ?

Maurice Piore : Ben, jusqu'à mon départ pour l'Allemagne, en avril 42.

I. : D'accord, ça va.

Maurice Piore : Ça m'a permis de sortir le soir, pour mes activités clandestines.

I. : Oui, justement, je voudrais qu'on y vienne. Tu es rentré donc, au bout de trois semaines, comme on a dit tout à l'heure, début, mi-juin et... quel... bon, tu m'as dit l'état dans lequel tu as trouvé la famille, mais toi, qu'est-ce que tu as fait ?

Maurice Piore : Ben je travaillais ! Je travaillais avec mon père. Tu sais... sept bouches à nourrir !

I. : Oui. Et quand est-ce que tu as pris contact... enfin, comment s'est passée ta prise de contact avec les organisations de presse clandestine ?

Maurice Piore : Eh bien, c'est tout simple... on n'a pas pu... je faisais partie des Jeunes Gardes Socialistes, on a eu une réunion dès fin juin, mais alors on savait pas très, très bien où aller, à cause du pacte germano-soviétique, on savait pas très bien quoi faire. Alors on s'est un peu endormis et les activités patriotiques ont surtout commencé lors de l'Opération Barberousse, quand les Russes sont rentrés... les Allemands sont entrés en Union Soviétique. Avant on avait déjà commencé à faire des petites manifestations, des petits journaux, etc., mais rien de très important.

I. : Et c'était quoi ces petites manifestations, ces petits journaux ?

Maurice Piore : Oh par exemple aller la nuit dans des dépôts de trams, marquer "Vive le 1^{er} mai" ou un truc comme ça.

I. : Toi tu as fait ça ?

Maurice Piore : Oh, ben, oui, bien sûr ! Et ben... j'avais dix-huit ans, hein ! Je le ferais pas maintenant. Oui. Et en plus de ça, nous avons édité comme ça déjà des petites éditions de presse clandestine, mais c'était pas...

I. : Avec quel matériel est-ce que vous faisiez ça ?

Maurice Piore : Oh, des rotatives qu'on tournait nous-mêmes, hein.

I. : Des rotatives que vous tourniez vous-même ? Des...

Maurice Piore : Mais oui, c'est pas des photocopieuses comme maintenant. On tournait à la main, il fallait mettre de l'encre dessus et on tournait à la main.

I. : Et où est-ce que vous aviez trouvé le matériel ?

Maurice Piore : Eh ben des imprimeurs, hein. Des imprimeurs qui étaient des amis et on travaillait dans leur cave.

I. : Et vous faisiez ça à quel rythme ?

Maurice Piore : Rythme ? Quelques centaines, c'était pas des milliers, hein.

I. : Non, c'est justement pour ça. Et qu'est-ce que vous écriviez ?

Maurice Piore : On écrivait que il fallait être mobilisé pour pouvoir voir l'avenir, etc. On ne savait pas ce qui allait arriver, hein, mais quand la guerre avec la Russie s'est amenée, alors on s'est mis à fond. Et pour éviter d'aller travailler en Allemagne, etc., hein... le sabotage... le sabotage...

I. : C'est-à-dire ?

Maurice Piore : Mais... n'importe quoi était saboté ! N'importe quoi. On avait trouvé un truc : mettre du sucre dans les choses... dans l'essence des voitures allemandes, ça encrassait le moteur, ils savaient plus démarrer ! Des petites choses comme ça. Après, évidemment, c'est devenu plus important...

I. : Oui, mais je voudrais... ça on va y venir... je voudrais d'abord qu'on parle de cette période. Donc tu m'as dit : tu es allé à une réunion des...

Maurice Piore : Oui, oui, au Lion d'Or, place Saint-Géry.

I. : Quand était-ce ?

Maurice Piore : Oh ben c'était... pas loin après mon retour.

I. : Pas loin après ton retour, donc en juin 40.

Maurice Piore : Oui, directement. On a eu des contacts déjà, mais on ne savait pas quoi faire.

I. : Alors comment est-ce que tu as été au courant de cette réunion. C'était une réunion clandestine ?

Maurice Piore : Ben, ben... ah oui, c'est clandestin, oui, mais nous avons... on habitait tous dans le même quartier. On était des amis d'enfance, des amis d'école, etc. Alors de bouche à oreille, etc.

I. : Alors vous avez eu cette réunion, vous étiez combien ?

Maurice Piore : Oh... une vingtaine.

I. : Et qui il y avait ?

Maurice Piore : Il y avait les deux frères Laurent, dont un a été fusillé... il y avait De Lathouwer, il y avait Jean Blume...

I. : Le fils d'Isabelle Blume ?

Maurice Piore : Oui, qui a été mon chef direct.

I. : Alors vous vous êtes concertés, vous avez discuté ?

Maurice Piore : Oh oui ! Et on a dit : il faut attendre. Dans les conditions actuelles, il faut attendre.

I. : Attendre quoi ?

Maurice Piore : Ben on ne savait pas exactement où l'Allemagne et l'Union Soviétique allaient se trouver, hein ! N'oublie pas qu'on était communistes, hein ! On était très perturbés, hein !

I. : Oui, justement. Alors vous avez décidé d'attendre, mais quand même, vous avez d'autre part décidé...

Maurice Piore : Des petites activités, pour se mettre en forme, je dirais.

I. : Donc vous saviez qu'il allait se produire quelque chose ?

Maurice Piore : Oh oui, oui, oui. On se rendait compte que c'était pas clair, cette situation.

I. : Et d'où venaient les informations ? Parce que, bon, ce qui se passe là-bas, tout au loin, à l'est...

Maurice Piore : Oui, par la radio de Londres.

I. : Par la radio de Londres. Et qu'est-ce que vous appreniez exactement par la radio de Londres ?

Maurice Piore : Ben on n'apprenait que tout ce qu'ils racontaient n'était pas strictement véridique !

I. : Tout ce que les Allemands racontaient ?

Maurice Piore : Ben oui ! Sur leur avance fulgurante, etc., etc.

I. : Et alors vous avez décidé tous ensemble de faire ces petites actions ? Ou bien juste un petit groupe ? Parce que c'est contradictoire de dire que d'un côté on attend, et d'un autre côté on fait des petites actions.

Maurice Piore : Ben, c'est pas contradictoire. On se rendait pas compte ce qui allait arriver, mais on savait que quelque chose allait arriver. Alors on voulait être en forme déjà, on voulait déjà être un peu structurés.

I. : Mais qu'est-ce qui t'a poussé à entrer dans...

Maurice Piore : Moi je me suis dit ceci... je me suis dit : d'un jour à l'autre, on va quand même me tomber dessus comme Juif, alors au moins que j'ai fait quelque chose, le peu que je puisse faire, pour faire nuire au régime nazi. C'est tout.

I. : Parce que tu aurais très bien pu te dire : moi, de toutes façons, un jour ou l'autre, on va me tomber dessus...

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Tu aurais très bien pu te faire le raisonnement suivant : on va de toutes façons, un jour ou l'autre, on va me tomber dessus comme Juif, alors je vais essayer de faire un maximum pour voir où je peux... où je peux cacher ma famille, où je peux me cacher, moi.

Maurice Piore : Oui, oui... mais non, hein ! Tu sais... à l'époque, d'abord on parlait à sa mère et à son père au troisième... à la troisième personne, et quand sa mère ou son père avait décidé quelque chose, hein, c'est eux qui décidaient... Moi j'ai voulu cacher ma famille, mon père était très connu dans le quartier et on l'aimait bien, etc. Ils ont voulu... alors... non, ma mère a dit : «Dieu nous aidera !» Et un voisin... je me rappelle, c'était un gars qui travaillait au téléphone... a voulu absolument cacher mon petit frère qui avait que trois ans, elle a refusé ! Elle a refusé. Et ma sœur, quand la Gestapo était là en 42, qui est allée chercher ses chaussures et le cordonnier a dit : «Ah ! Rentre vite, rentre vite, pars avec tes parents !» En septembre 42 ! Tu vois... Et alors mon...

I. : Attends, tu pourrais être plus explicite concernant cette histoire de chaussures ? Je ne comprends pas très bien... cette histoire de chaussures, c'est quoi ?

Maurice Piore : Oui... La Gestapo rentre à la maison, le 12 septembre 42, et ma sœur Marie-Rachel dit : «Mes chaussures !» Ah oui ! La Gestapo dit : «Faites vos paquets, faut des chaussures», etc. Et ma sœur dit : «J'ai mes chaussures sur le cordonnier à cinq minutes d'ici à pied.» Et elle dit : «Je peux pas les chercher ?» Elle est allée les chercher, elle a dit au cordonnier : «Mes chaussures sont ici... la Gestapo est là, je viens les chercher parce qu'ils ont dit qu'il faut des bonnes

chaussures de marche.» Alors le cordonnier a dit : «Rentre ! Ben ça va. Voilà tes chaussures, rentre à la maison !» Au lieu de lui dire «Fous le camp !», etc. Elle est rentrée à la maison, elle a pris ses chaussures et elle est partie pour Malines et puis vers l'infini, trois jours après ! C'est le chausseur qui me l'a raconté.

I. : Le cordonnier ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et il te l'a raconté !

Maurice Piore : Oui, mais je ne sais pas... tu étais là quand Marek Halter a présenté son film ?

I. : Non.

Maurice Piore : Parce que j'en ai parlé dans mon allocution.

I. : Non, malheureusement, j'avais pas pu venir. Oui, c'est ça, donc vous avez fait un peu de presse clandestine. Quel était ton rôle exactement dans tout ça ? Qu'est-ce que toi tu faisais exactement ?

Maurice Piore : Ah moi je tournais les tracts sur la... ça s'appelle une rotative. Et je distribuais dans certains endroits... Je vais demander qu'on me fasse un café, parce que j'ai pas dormi de la nuit. [Interruption.]

I. : Oui, donc on en était aux tracts. Alors tu me dis que toi tu tournais la rotative, tu distribuais les tracts. Tu n'écrivais pas ?

Maurice Piore : Non.

I. : Et qui écrivait ?

Maurice Piore : Ben les universitaires, hein. Comme Blume, etc. Il était à l'univ d'ailleurs, hein. Jean Blume était champion de boxe de l'ULB.

I. : Ah bon... Et comment est-ce que tu les distribuais, ces tracts ?

Maurice Piore : J'avais des caches où apporter... là...là... Je me rappelle chaussée de Louvain, etc. J'apportais par petits paquets. Emballés dans un journal officiel.

I. : Attends, je ne comprends pas... d'abord, tu commençais par les cacher, et après tu les distribuais ? Comment est-ce que... je comprends pas...

Maurice Piore : Mais non ! Je les tournais. Puis on faisait des petits paquets et j'avais des caches où... Jean Blume me disait : «Tu dois en apporter cent là, cent là, cent là...», etc.

I. : Ah... et après, quelqu'un d'autre venait les prendre pour les distribuer...

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Ah d'accord. Donc toi tu ne les distribuais pas en...

Maurice Piore : Oui... Non, mais il y a quelquefois... on faisait du boîte à lettres aussi, la nuit. Oui, oui. Mais enfin c'était... dans un truc comme ça, on était cloisonnés, hein, mais pas assez !

I. : Pourquoi tu dis "pas assez" ?

Maurice Piore : Mais parce que j'ai été dénoncé. On était des groupes de quatre, cinq, hein.

I. : Oui, donc toi tu ne les distribuais pas, tu te contentais de les mettre dans certains endroits. Et à quelle heure tu faisais ça ?

Maurice Piore : Le soir, hein. Par tram, j'avais pas de voiture, hein. Ni de limousine, hein. Par tram.

I. : Et durant la journée, tu travaillais avec ton père ?

Maurice Piore : Je travaillais avec mon père... mais un moment donné, j'ai quitté la maison, parce que mon père a trouvé des tracts dans ma chambre. Et il a dit : «Tu nous mets tous dans l'embarras !» Alors j'ai dit à mon père : «Moi je vais faire ce que je peux pour ne pas être arrêté pour avoir rien fait.» Et j'ai quitté la maison. Alors je travaillais dans un truc... de lustres électriques, où je gagnais cinq francs de l'heure, j'allais manger au Secours d'Hiver... [Rires.]

I. : Et ça, ça se passe quand, le fait que tu aies quitté la maison ?

Maurice Piore : En 41.

I. : En 41. Et ta famille, enfin tes parents, ils portaient... enfin, oui, ça c'est plus tard... mais je veux dire : quand il a fallu porter l'étoile jaune, ils l'ont fait ?

Maurice Piore : Ils l'ont portée.

I. : Ils l'ont portée. Et toi ?

Maurice Piore : Ah non ! Je n'allais pas porter une étoile avec une carte d'identité sans étoile !

I. : Non, bien sûr, mais bon... je posais quand même la question à tout hasard !

Maurice Piore : Oui.

I. : Donc ça, ça se passe en 41. Quand en 41 ?

Maurice Piore : Je me rappelle... c'était l'hiver... je me rappelle plus exactement... ah non, ça a commencé... non, ça a commencé en juin 41.

I. : Non, je veux dire le fait que tu quittes la maison, quand est-ce que ça s'est passé ?

Maurice Piore : Eh bien, à peu près à cette époque-là.

I. : En juin 41 ?

Maurice Piore : Oui, oui, quand la guerre a commencé entre la Russie et l'Allemagne.

I. : Oui, enfin l'invasion, l'Opération Barbarousse. Oui, donc, jusque là, en fait, entre le moment où tu rentres de France et le 21 juin 41, tu aides ton père à l'atelier d'une part, et d'autre part, tu fais de la presse clandestine. Bon, alors tu me dis que les tracts sont à peu près... vous faites ça par centaines et vous êtes à quelle fréquence dans le temps ?

Maurice Piore : Oh... une fois par semaine, une fois tous les quinze jours... On n'était pas encore tout à fait certains ce qu'on allait faire, on a commencé réellement à s'y mettre au moment de la guerre.

I. : Alors qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ? Donc dans la nuit du 21 au 22 juin, les nazis envahissent...

Maurice Piore : Oui, et à ce moment-là, commence la Résistance.

I. : Oui, d'abord comment est-ce que tu l'as appris ? L'Opération Barbarousse...

Maurice Piore : Toute la presse en parlait quand même ! C'était pas une cachotterie, hein !

I. : Et à ce moment-là, qu'est-ce qui se passe ?

Maurice Piore : Ah ben à ce moment-là, on se réunit et on dit : maintenant la lutte antinazie doit commencer sérieusement. Alors il y a eu des groupes, d'abord la presse clandestine et c'était un processus... de la presse clandestine, on commençait... puis on commençait à porter des tracts, on commençait à porter des armes, et on arrivait plus loin, mais ça durait des mois et des mois. Moi je suis pas arrivé à ça parce que j'ai été arrêté avant.

I. : Donc la presse clandestine, et à ce moment-là... c'est aussi à ce moment-là que tu quittes la maison ?

Maurice Piore : Oui.

I. : D'après ce que tu me dis... ça va, d'accord. Et ta famille, elle, elle continue à vivre...

Maurice Piore : Oui. Ils travaillaient, ils gagnaient leur vie... Parce qu'il y avait rien, alors le moindre sac se vendait.

I. : Et donc dans quelle mesure est-ce qu'ils ont eu à subir les lois antijuives ? Je veux dire par là... tu m'as dit qu'ils continuaient jusqu'à leur arrestation, au fond, ils ont vécu au grand jour, comme Juifs ?

Maurice Piore : Oui. Avec la seule chose, c'est que les choses... l'affaire était à un autre nom, etc., on sortait pas le soir...

I. : Oui, c'est justement ça. Alors comment se déroulait la vie pour eux ?

Maurice Piore : On reste à la maison à huit heures du soir, c'est tout ! Quand il faisait bon, on se mettait au balcon de l'appartement.

I. : Oui. Et ça leur arrivait, par exemple... bon, toi tu me dis que tu allais écouter les informations de... enfin la BBC...

Maurice Piore : Oui, on allait à côté.

I. : Et qu'est-ce que tes parents ressentait de tout ce qui se passait autour d'eux ? Et de tout ce qu'on leur faisait subir ?

Maurice Piore : Ben ils étaient anxieux ! Avec quatre gosses encore !

I. : De l'angoisse ?

Maurice Piore : Oui. L'avenir tout à fait incertain.

I. : Ils attendaient que ça passe ?

Maurice Piore : Oui. C'était une espèce de... je sais pas comment exprimer ça... une lassitude, une... comment... il y a un mot en français...

I. : Du fatalisme ?

Maurice Piore : Oui, c'est ça. Ça va arriver... ça va arriver... Oui, ma mère disait : «Dieu nous aidera !»

I. : Donc, le 21 juin, se passe l'Opération Barbarousse, tu me dis que vous vous réunissez, vous décidez de...

Maurice Piore : Oui. On était... heureusement, on était déjà structurés.

I. : Alors tu continues, toi, à travailler dans la presse clandestine. A partir de ce moment-là, comment est-ce que ça se passe ? Puisque tu me dis que ça s'intensifie, comment est-ce que ça se passe ?

Maurice Piore : Ah ben, on va plus souvent chez l'imprimeur, on distribue plus de tracts... on récolte de l'argent. Mon premier boulot a été... et je me suis rendu compte, tout le monde a commencé par là... à aller chez tous les copains du quartier qu'on savait sympathisants, demander cinq francs par semaine. A l'époque, c'était pas mal ! Je ramenaient deux cents francs que je remettais à la caisse du parti, etc.

I. : Et ton travail était toujours le même, donc ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Faire tourner les rotatives, aller distribuer des tracts, etc. ?

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Et que disaient les tracts ?

Maurice Piore : Mobilisons-nous contre les nazis ! Ce n'est pas fini, ils ont commencé par ça, il finiront par d'autres... Moi, j'ai plus tout en tête, hein.

I. : Non, je m'en doute, mais... je pose la question.

Maurice Piore : Oui. Comme tous les tracts qui... dans chaque pays où il y a eu une occupation, il y a toujours des tracts. Ça a été la même chose au Moyen-Orient, hein. Et partout dans le monde. Quand on est occupé, on rouspète contre l'occupation de n'importe quelle façon.

I. : Et est-ce que dans ces tracts, il y avait quelque chose concernant la population juive du pays ?

Maurice Piore : Non. Sauf au fur et à mesure, où il y a eu les lois antijuives... alors... et dans les tracts, on défendait les Juifs évidemment. Tu comprends ? On défendait...

I. : Oui. A partir du moment où tu as dû quitter la maison, comment est-ce que tu as fait pour vivre ? Où est-ce que tu allais dormir ? Comment est-ce que tu as fait pour...

Maurice Piore : Non, j'ai loué une chambre garnie. C'était pas le Hilton ! Et je travaillais chez un marchand de lustres, je montais des lustres, je gagnais cinq francs et des... de l'heure. Et j'allais manger... il y avait un Secours d'Hiver près de la Grand-Place.

I. : Tu allais manger là ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et chez ce marchand de lustres, tu travaillais... c'était déclaré ou c'était au noir ?

Maurice Piore : Je me rappelle pas... non, c'était... on déclarait pas à l'époque.

I. : Alors tu utilisais toujours ta carte d'identité verte, à ce moment-là... et ton père ne prenait plus pour toi les timbres de ravitaillement à la commune ?

Maurice Piore : Ah non ! Non.

I. : Parce qu'il aurait pu continuer à prendre les timbres, mais il ne les prenait plus. Donc c'est comme ça que tu as survécu ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et alors tu as fait la presse clandestine... Alors jusque quand est-ce que tu as fait la presse clandestine ?

Maurice Piore : Ben jusqu'en avril 42. J'avais rendez-vous avec un copain, il vient pas, j'attends un autre copain, il vient pas. J'ai senti que c'était mauvais ! Alors j'avais un copain, un monsieur déjà... un homme majeur, qui avait un... un hôpital, à Linz, en Autriche. Alors je raconte mes ennuis, il dit : « Pars travailler pour moi ! Avec ta vraie fausse carte d'identité, t'as aucun problème, tu travailleras trois mois. T'auras un peu d'argent et tu passeras en Suisse. » C'est en Autriche, son bâtiment. Et je suis parti comme ça. Un peu la frousse quand j'ai passé la ??? à cause de mon zizi, mais ils n'ont pas fait attention, il y en avait pas mal !

I. : Oui. Donc en fait, tu as fait de la presse clandestine et tu n'as jamais, à aucun moment, passé à la résistance armée ?

Maurice Piore : Non, ça c'était un processus qui était beaucoup plus long, je suis parti trop tôt.

I. : Et que sont devenus les autres du groupe ? Est-ce que tu sais ce que sont devenus les autres du groupe ?

Maurice Piore : Il y en a un qui m'a dénoncé, avec qui j'avais rendez-vous, lui il est mort. La plupart sont morts, sauf De Lathouwer qui est toujours là... Jean Blume est mort il y a deux ans... il y a deux ans et il a eu encore le temps de me faire un certificat... la plupart sont morts.

I. : Et comment tu as appris qui t'avait dénoncé ?

Maurice Piore : A la Gestapo de Linz, quand ils m'ont arrêté.

I. : Ils te l'ont dit ?

Maurice Piore : Ah oui ! Ils l'ont dit. Parce que j'ai dit : «Pourquoi... J'ai quitté la Belgique parce que je faisais du marché noir, hein.» Il dit : «Pas du tout ! Il y a Roger Versluys qui a été arrêté et qui nous ont [sic] dit que...»

I. : Oui, alors... enfin c'est une question qui va peut-être te paraître un peu bizarre, mais le... bon, tu m'as dit que dans ta famille, vous étiez quand même... vous mangiez casher, vous étiez quand même assez...

Maurice Piore : Oui, plus à la fin, plus pendant la guerre, hein.

I. : Oui, justement. Durant la guerre, tout ça s'est complètement... Tes parents ont quand même essayé de continuer à manger casher, ou pas ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Donc je te demandais si... oui, tu m'expliquais que tout ça s'est fort distendu avec la venue et de la guerre, et je dirais... ma question est la suivante, en fait : comment est-ce que ton judaïsme a évolué pendant toute cette période ?

Maurice Piore : On ne pensait pas au judaïsme. On pensait à la lutte antinazie.

I. : Tu ne faisais plus rien du tout ?

Maurice Piore : Non. [Il boit.]

I. : Bon, eh bien, je pense qu'on va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Maurice Piro : Oui, oui.

Sixième entretien – 5 décembre 1995

Travail à Linz – Arrestation – Prison de Liège – Prisons de St-Gilles et Forest

Martine Goldberg : Donc en fait la dernière fois, on en était restés à tout ce que... toutes tes activités dans la presse clandestine, etc.

Maurice Piore : C'est ça.

Martine Goldberg : ... jusqu'à ton arrestation. Alors aujourd'hui j'aimerais... On va aborder encore un petit peu cette période-là.

Maurice Piore : Oui.

Martine Goldberg : En particulier ce que tu avais comme informations, et puis après...

Maurice Piore : Pardon ?

Martine Goldberg : En particulier ce que tu avais comme informations.

Maurice Piore : Oui.

Martine Goldberg : Et alors ensuite on passera... à la déportation.

Maurice Piore : Oui.

Martine Goldberg : Alors, tu m'as expliqué que tu étais dans une organisation de presse clandestine... Dans quel cadre exactement était cette organisation ? C'était dans..., d'après ce que tu m'as expliqué, dans le cadre du...

Maurice Piore : C'était... Non c'était dans le cadre, c'était le rassemblement national de la jeunesse. Où il y avait donc à l'époque des jeunes de tous les mouvements patriotiques du pays, la JOC, les Jeunes Gardes Socialistes, les Jeunesses Communistes... qui avaient fusionné avec les Jeunes Gardes Socialistes, etc., etc.

I. : Et quelles étaient tes relations avec les membres de ton organisation ?

Maurice Piore : On n'avait pas de relations, c'était fort cloisonné.

I. : Oui, mais je veux dire : ça se passait bien ?

Maurice Piore : Ah oui, évidemment ! Puisqu'on avait formé un front. Un rassemblement. C'est que... mais on n'avait pas des réunions de deux cents personnes, hein ! On travaillait par équipes de quatre, de six maximum. Moi j'ai appris après la guerre que tel et tel était mon chef direct ! Que j'ignorais pendant la guerre, je le connaissais bien et je le voyais !

I. : Qui ça, par exemple ?

Maurice Piore : Jean Blume. Le fils d'Isabelle Blume.

I. : Oui, et pendant la guerre même, ça tu l'ignorais ? Tu l'a su après ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Et est-ce que tu sais... oui, ça on en a déjà parlé... j'allais te poser une question dont on a déjà parlé... oui, alors, tu m'as expliqué que tu es allé à un rendez-vous, le gars avec qui tu as rendez-vous n'est pas venu au rendez-vous et alors tu as pris contact avec un architecte qui avait des chantiers à Linz.

Maurice Piore : Oui, c'était une connaissance, un architecte de Bruxelles qui avait un chantier à Linz, qui construisait un hôpital à Linz. Et moi j'ai dit : «Si jamais j'ai des problèmes...» Il dit : «Moi je te ferai partir comme travailleur libre, en Allemagne, et tu vas toucher un petit salaire qui partira dans une banque ici, toi tu seras parti là-bas, et au bout de quelque temps, tu pourras passer en Suisse.» C'est ce que j'espérais.

I. : Mais comment pouvais-tu être sûr que c'était quelqu'un de...

Maurice Piore : Ah mais je le connaissais depuis longtemps.

I. : Ah, tu le connaissais depuis longtemps ! Donc tu connaissais ses sympathies, tu connaissais...

Maurice Piore : Ah oui, oui. On m'a dit... un jour, quelqu'un m'a dit que j'ai travaillé dans une usine de munitions, j'ai jamais travaillé dans une usine, j'ai travaillé à mettre l'électricité dans cet hôpital, à Linz.

I. : Attends, je ne comprends pas... un jour, quelqu'un t'a dit que tu travaillais... qu'est-ce que c'est cette histoire ?

Maurice Piore : Ah oui... qu'est-ce que c'est cette histoire... mais j'ai tout un tas de lettres d'un... mais ça, je ne veux pas publier, je ne peux pas d'ailleurs... il y a un

type qui n'arrête pas de m'insulter en disant que j'usurpais la place, parce que j'ai travaillé en Allemagne. Et que j'étais un ami de ????. Ton père est au courant, mais je ne... moi je n'attends qu'une chose : qu'il publie officiellement cette lettre. Parce que moi j'ai des preuves de tout ce que j'ai fait. Alors, à ce moment-là, je l'attaque et lui demande cinq millions et un franc. Un franc pour moi, et cinq millions pour le musée de Malines.

I. : Et pourquoi est-ce qu'il fait ça ?

Maurice Piore : Ah mais c'est pas la première fois. On s'écarte un peu du sujet. Alors je voudrais pas... Il a déjà insulté Susskind, Dov Lieberman, etc. C'est un tocard ! Il écrit des lettres... et il signe chaque fois d'un nom différent.

I. : Mais tu sais qui c'est ?

Maurice Piore : Absolument ! Je le vois régulièrement à la synagogue, alors la première chose que j'ai fait, j'ai apporté au grand rabbin... comment il s'appelle...

I. : Guigui ?

Maurice Piore : A Guigui, tout mon dossier de prisonnier politique.

I. : Pourquoi ? Guigui aussi a été mis en cause dans cette histoire ?

Maurice Piore : Non, mais comme ça se passait souvent à la synagogue, il a parlé avec le rabbin. Alors moi je lui ai donné mon dossier. Je dis : «Comme ça, tu peux le remettre à sa place !», j'ai dit.

I. : Oui, bien sûr, j'imagine. Bon, alors tu m'as aussi expliqué que tu étais à Linz, et alors, à Linz, tu as été arrêté, et tu as été ramené à la prison de Saint-Gilles. Et quelles étaient les conditions de détention à Saint-Gilles ?

Maurice Piore : Ben... je suis pas arrivé en deux jours à Saint-Gilles, hein, ça a duré quinze jours. C'est pas si simple ! J'ai été arrêté à Linz, là c'était horrible, c'était en septembre, le 22 septembre, il faisait encore très chaud, on était à six dans une cellule de deux. Et je suis resté deux jours là. De là, on m'a amené à Prague, en Tchécoslovaquie, où je suis resté deux nuits. De Prague, on m'a emmené à Leipzig, parce que les transports, c'est comme ça : on va d'une prison ou d'un camp à l'autre, jusque... De Leipzig, j'ai été à Hanovre...

I. : Et c'était chaque fois comment ? En voiture ?

Maurice Piore : En train. En train... en train cellulaire. En train cellulaire... de Hanovre, j'ai été à Berlin, Alexanderplatz, à la prison d'Alexanderplatz. De Berlin, j'ai été à Cologne, de Cologne, à Aix-la-Chapelle. Là on m'a pris pour un terroriste

liégeois et on m'a amené à la prison de Saint-Léonard, où je suis resté trois semaines au secret. Et c'est un certain Petiau[?] Maurice, un Liégeois qui était dans la cellule à côté. Et de là, j'ai été à la prison de Saint-Gilles.

I. : Et quels souvenirs tu gardes de ce passage dans chacune des prisons ? Il y a des souvenirs précis que tu gardes de chacune des prisons ?

Maurice Piore : Oh oui, évidemment... il y a par exemple... c'était à... à Leipzig... on est rentrés, on nous a fait déshabiller, on nous a douchés, désinfectés avec de la poudre... désinfecté nos vêtements et puis on nous a mis dans une immense pièce, on était à trente, quarante, dans une immense pièce, et je voyais tous les gens accroupis par terre, alors qu'il y avait des lits. Sans sommiers, sans matelas. Alors je me suis couché sur un lit. Au bout de dix minutes, j'étais rempli de punaises ! [Rire.] Alexanderplatz, je me souviens aussi d'une chose : des camarades allemands me disaient : «Fais attention, tu reviens qu'avec ta tête entre les jambes !» Je dis : «Qu'est-ce que c'est ça pour une histoire ?» «Mais oui», il dit, «on décapite ici !» Et alors pour gagner du bois hein, ils mettaient la tête du supplicié entre leurs jambes. Alors ils gagnaient donc ça de bois. A Saint-Léonard, c'est la première fois que je suis resté au secret et ça c'est dur ! Pendant trois semaines, jusqu'à ce qu'ils font l'enquête et ils ont vu qu'ils se sont trompés, pour m'amener à Saint-Gilles... C'est très dur ! Dans une petite cellule, à rien faire pendant...

I. : Et tu étais tout seul ?

Maurice Piore : Oui, ah au secret, tout seul !

I. : Et chaque fois que tu as été comme ça transféré d'une prison à l'autre, tu... vous étiez combien ?

Maurice Piore : Ah... quelquefois dix, quelquefois vingt, quelquefois trente, ça dépend.

I. : Oui, donc, combien est-ce que vous étiez par...

Maurice Piore : Ça dépend, ça dépend le nombre... le nombre qu'il y avait d'une prison à l'autre, qui devaient être ramenés soit à Bruxelles, soit à Paris, soit à Liège... c'était...

I. : Et pourquoi est-ce qu'on t'a ramené de Linz à Bruxelles ?

Maurice Piore : Mais pour l'interrogatoire ! Mais ça a été ma grande chance ! Moi j'étais à côté de Mauthausen, à Linz ! Ils pouvaient directement me flanquer dans un camp de concentration et je serais pas là aujourd'hui hein ! Parce que tenir deux, trois mois à Mauthausen tenait du miracle ! Alors moi j'ai passé un hiver à la prison

de Saint-Gilles et c'était pas de tout repos, mais c'était mieux qu'un hiver à Auschwitz ! Ou dans un camp.

I. : Oui, certainement ! Et c'était parce que tu étais recherché comme...

Maurice Piore : Prisonnier politique, mais je le dis chaque fois... je le dis chaque fois : si nous avons l'occasion de parler, etc., c'est qu'on a eu au moins une fois une chance. Moi j'ai eu plusieurs chances. Tiens, j'ai été parler à l'Ecole Internationale à Boitsfort, en anglais. J'ai reçu une lettre d'une gentillesse... Et je sais pas me débrouiller en anglais, pourtant ma... mais je les mets à l'aise directement. Je dis : «You'd never believe me when I told you where I learned my English !» «Where, where, where ?» J'ai dit : «In Auschwitz !» Alors... c'était avec Ramet, tiens... j'ai reçu une lettre... je vais voir si elle existe encore. ??? correspondance avec eux maintenant. Ils ont fait une vidéo.

I. : Qui ça ?

Maurice Piore : Ben l'école ! Au Kattenberg.

I. : Oui, alors j'en reviens à ma question. Quelles étaient les conditions de détention à Saint-Gilles ? Comment ça se passait ?

Maurice Piore : Eh bien, tout d'abord, je suis arrivé dans la Schmiede [= forge], on appelait ça la Schmiede, c'était une grande pièce ronde, qui avait... logiquement, on pouvait être à une dizaine... on était à trente là-dedans ! Tu te rends compte la promiscuité, avec les seaux à toilette pour les besoins, etc. ! Et là c'était horrible comme promiscuité ! Et je suis resté quelques mois là-bas. Quelques mois. Et on m'a jamais interrogé, rien du tout. Rien du tout. Et puis, un jour, on vient me chercher et on me dit : «Alles mit !» Prenez tout avec ! Avec vous. Moi je me rendais compte : "alles mit !", c'est ou pour être libéré... je savais que je serais pas libéré... ou pour être fusillé ou pour partir. Je savais pas quoi ! Alors on descend, à une dizaine de prisonniers de la Schmiede, avec un soldat devant et un soldat derrière, à dix, à la queue leu leu, avec notre petit barda, j'avais pas grand-chose, hein , à l'époque. Et on descend, on va dans un long couloir et puis on descend dans les escaliers et on va dans un espèce de souterrain tout noir, à peine éclairé, et puis on remonte. Je dis : ça y est ! On va nous fusiller ! Et je débouche à la prison de Forest ! Il y a l'avenue de la Jonction qui... qui... il y a un souterrain en dessous qui relie les deux terrains, mais j'ignorais ça. Et là, on nous a mis dans des cellules, à quatre... A quatre. Des cellules de deux à quatre, c'était déjà un peu juste, mais enfin... c'était quand même un genre de vie plus confortable. Et... [Le téléphone sonne. Interruption.]

I. : Oui, donc tu disais que vous étiez quatre par cellule.

Maurice Piore : Oui. Et là, j'avais une bonne cellule, j'avais Raymond Repens[?], qui était le photographe à ??? C'était le beau-fils. Il y avait un...

I. : Attends, j'ai pas compris.

Maurice Piore : C'était le beau-fils de Versavel.

I. : Du photographe ?

Maurice Piore : Oui, du photographe, mais c'est lui qui dirigeait la boîte, hein. Alors il y avait un prêtre franciscain, un jeune qui, lui, avait de la famille fermiers dans le Brabant wallon et qui recevait tous les huit jours des colis, comme... Et encore, après, j'ai eu le patron de la maison du Champagne, qui n'est pas resté longtemps, et puis un jeune étudiant en médecine. Et j'ai aussi eu... parce qu'il y avait des changements... un professeur d'athénée, Amédée Miclotte de l'Athénée de Forest. Voilà. Et c'était formidable, le père Rigaux, il recevait des colis énormes de sa famille du Brabant wallon, et il... donc du fermier, alors il partageait, hein ! Et alors on mangeait des rosbifs et des trucs du style, inimaginable !

I. : Le père Rigaux ?

Maurice Piore : Le père Rigaux, oui, oui. J'ai un certificat de lui, qu'il m'a fait.

I. : C'est le prêtre franciscain dont tu m'as parlé ?

Maurice Piore : Oui, c'est ça. Alors il y avait le gars de la maison du Champagne. Lui... un bête dossier ! On était tombé sur un dossier de la Gestapo où ils disaient qu'il avait du nitrate de cuivre, mais ça n'a rien à voir avec le cuivre ! Ils l'ont arrêté pour détention de cuivre illégale. C'était pour nettoyer le champagne. Alors il allait d'une prison à l'autre... il était tellement riche, il demandait au... chose... il dit : «Laisse-moi passer à la maison que je fasse l'amour avec ma femme !» Hein ! Alors vous restez en bas, vous avez un restaurant, vous allez bien bouffer entre-temps. Et il revenait avec une bouteille de vin. Ma première cuite, je l'ai eue à la prison de Saint-Gilles ! Ça a pas duré longtemps, parce qu'après, il a été libéré, finalement. Et l'Amédée Miclotte... Et alors, comme j'étais pratiquement le plus jeune de la prison, j'avais dix-huit ans, et je parlais bien l'allemand, j'étais Kalfakter [= garçon à tout faire], c'est-à-dire je nettoyait, je sortais, je nettoyait, je distribuais la soupe, etc., ça c'était... je vais pas dire la joie, mais enfin... c'était mieux que de rester enfermé toute, toute, toute la journée dans ma cellule ! Et comme ça, je nettoyait par terre et... aller chercher les colis à la pris... à la prison de Saint-Gilles et à distribuer... donc j'avais une occupation.

I. : Et tu sais pourquoi... bon, tu m'as expliqué pourquoi le marchand de champagne était là, est-ce que tu sais pourquoi les autres étaient là ?

Maurice Piore : Le photographe Versavel était là parce qu'il avait été faire des photos clandestines en Allemagne. Amédée Miclotte...

I. : Attends... c'était photographe... lui ou son beau-fils ?

Maurice Piore : Son beau-fils donc, hein. Oui, oui. Raymond Repens[?]. Amédée Miclotte, je me souviens pas du tout... pas du tout. Amédée Miclotte, oui, le professeur, ça je me souviens très bien... Le père Rigaux, je ne sais pas, il faisait partie d'un mouvement de Résistance. Et le jeune étudiant également. Léon Versavel. J'ai son nom parce que j'ai des certificats d'eux. Tu vois, je les ai revus après la guerre, mais Amédée Miclotte avait rien fait. Amédée Miclotte a été, en fait, arrêté parce que des anciens étudiants sont venus lui proposer de faire de la Résistance et il a refusé. Et ces garçons ont été arrêtés en descendant de son appartement. On leur a dit : «D'où vous venez ?» Ils ont dit : «De mon prof.» Et ils les ont arrêtés. Donc il avait rien fait, mais c'était un salopard !

I. : C'est-à-dire ?

Maurice Piore : Ah ben je vais te raconter maintenant. J'ai... un moment donné, Léon Versavel et Raymond Repens[?], l'étudiant et le photographe me disent : «Ecoute un peu, nous avons ici à l'étage un Luxembourgeois qui a été arrêté avec une mitraillette et un poste... sous le bras, et sous l'autre bras, un poste émetteur, et il va être fusillé. Faudrait essayer de les faire évader. Et toi tu pourrais faire ça?» Je dis : «Moi ? Comment veux-tu ?» «Oui, tu sors tous les après-midi, il y a les clés de la cellule, moi avec les contacts que j'ai à l'extérieur... je peux avertir qu'une auto vous attende à la sortie de la prison de Forest.» Parce que je dois te dire... je dois retourner un tout petit peu en arrière, on avait organisé un système de poste...

I. : Oui, ça tu m'avais expliqué.

I. : Que des lettres sortaient et rentraient. On a sauvé des gens comme ça, parce que il y a un qui m'a dit : «Absolument, dis à ma femme qu'elle cache sa machine à écrire.» Parce qu'on pouvait le retrouver. Et alors, il dit, avec cette correspondance-là... Alors le dimanche après-midi, il y avait un garde... c'était une erreur, un seul garde, et il vient chez moi, et tous les dimanches après-midi, que je repasse son costume. Il allait voir les putes après. Alors Versavel le photographe, Raymond, me dit : «Tu vois, tous les dimanches après-midi, vers trois heures, à ce moment-là, tu prends les clés, tu ouvres la cellule, et tu fous le camp ! Et tu dis... et on vous attendra.» Et Amédée Miclotte a entendu ça. Et deux jours après, je reçois une raclée, une raclée ! : «Tu as voulu tuer mes copains !»

I. : De qui ?

Maurice Piore : D'un gardien ! «Tu as voulu tuer mes copains ! Tu as voulu t'évader !» Je dis : «Mais non, moi rien du tout ! Qu'est-ce que vous racontez ?»

«Mais non, t'as bougé aux clés !» J'avais bougé les clés et je les avais pas bien remis, hein ! Pour voir si je pouvais les sortir, etc. Et il a dit : «Tu changes de cellule.» Et on m'a mis dans une autre cellule, avec des abrutis comme ça. Et c'est Amédée Miclotte qui m'a dénoncé. Je l'ai appris après la guerre. Dans ses minutes de... qu'il a interrogé, il a dit : «Moi je suis [pas ?] un antinazi, moi j'ai rien fait. Au contraire, j'ai fait avorter une tentative d'évasion d'un jeune Juif communiste, à la prison de Saint-Gilles.»

I. : Et attends... il a dit ça à quelle...

Maurice Piore : Au moment de son procès.

I. : Ah, au moment de son procès, après la guerre !

Maurice Piore : Non, pendant la guerre. En Allemagne. Il est parti en Allemagne, on lui a fait un procès, et là, il a dit ça pour se défendre.

I. : Et pourquoi est-ce qu'il est parti en Allemagne ? Pourquoi est-ce qu'on lui a fait un procès ?

Maurice Piore : Ça... les Allemands faisaient des procès en Belgique, d'autres faisaient des procès en Allemagne... ça...

I. : Ah, il a dit ça pour se défendre ? D'ailleurs j'ai fait avorter... ok.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Et tu as eu accès aux minutes de ce procès ?

Maurice Piore : Oui... non, pas moi, c'est... j'ai eu ça, je crois, par Raymond Repens[?], par le photographe qui était resté en contact avec lui. Il est mort d'ailleurs en déportation. Parce que je l'ai recherché, tu penses, après la guerre !

I. : Amédée Miclotte ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui. Et lui, il est mort en déportation ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Bien qu'il ait dit qu'il n'avait rien fait, etc.

Maurice Piore : Ben oui ! Il est mort... il est mort... on l'a pas fusillé, il est mort.

I. : D'accord. Alors je voudrais aborder toute une série de questions qui rejoignent un peu aussi... enfin de ce que tu savais d'une manière générale, à l'époque. D'abord, la première chose que je voudrais savoir, c'est quand ta famille a-t-elle été arrêtée ? Quand exactement ?

Maurice Piore : Le 12 septembre 1942.

I. : Le 12 septembre. A ce moment-là, tu te trouvais à Linz.

Maurice Piore : Ah non... ah oui, oui, oui, j'étais à Linz, oui.

I. : Tu étais parti à Linz quand exactement ?

Maurice Piore : En avril.

I. : En avril ?

Maurice Piore : Ah oui !

I. : Donc tu y étais déjà depuis plusieurs mois.

Maurice Piore : Oui, mais je l'ai appris à la prison de Saint-Gilles. Parce qu'avec mon service de renseignements là, des gens qui sortaient... parce que nous étions gardés par certains soldats, mais il y avait aussi des Belges, des... les matons qu'on appelle, hein. Et j'ai demandé à un de ceux-là d'aller voir et il est venu me dire : «Il n'y a plus personne !» C'était en octobre, fin octobre, novembre 42.

I. : C'est à ce moment-là que tu as appris qu'ils avaient été arrêtés ?

Maurice Piore : Qu'ils avaient été arrêtés.

I. : Mais tu ne...

Maurice Piore : Mais j'ai eu la date après... après la guerre, par la lettre que ma sœur a jetée du train. Qui est datée du 15 septembre. Ils partaient de Malines.

I. : Oui, d'accord. Et est-ce que, au moment où ils ont été arrêtés, est-ce que tu savais ce que ça signifiait pour eux, cette arrestation ?

Maurice Piore : Pas du tout. Je l'ai su que quand je suis arrivé à Auschwitz, en juin 43.

I. : Tu savais qu'ils étaient... oui... je veux dire : c'est à ce moment-là que tu as compris que la destination pour eux était la même ?

Maurice Pioro : Non, mais enfin j'ai appris après, à Auschwitz, que tous les Juifs de Belgique, de l'Europe entière, venaient à Auschwitz.

I. : Et... oui, je voudrais en revenir aussi... c'est vrai, c'est une question que j'ai oublié de te poser... à tout ton périple depuis Linz jusqu'à Saint-Gilles... tu m'as dit, dans l'entretien préliminaire qu'on avait fait, quand on a préparé l'interview, que tu leur as dit à un moment que tu étais juif.

Maurice Pioro : Ah ben oui, c'était à Liège. A Liège, parce que on m'avait fait accuser pour un truc que j'avais jamais fait !

I. : Et dans ces conditions, d'abord pourquoi est-ce que tu as attendu si longtemps pour le leur dire ?

Maurice Pioro : Bah... avant c'était pas nécessaire ! J'avais aucune nécessité, hein ! On m'a dit : «Pourquoi t'as été arrêté ?» «Oh j'ai fait du marché noir», j'ai dit. C'est tout. J'ai pas dit que j'étais dans la presse clandestine, hein ! Que j'étais dans la Résistance !

I. : Oui, mais pourtant c'est pour ça qu'on t'a arrêté, puisque...

Maurice Pioro : Ben oui, mais quand les gens autour de moi me demandaient.

I. : Ah oui, d'accord.

Maurice Pioro : Et les prisonniers avec qui j'étais et les gardiens, eux, n'avaient pas mon dossier.

I. : Oui, bien sûr, c'est évident. Et alors c'est une fois arrivé à Liège, que tu leur as dit ?

Maurice Pioro : Mais quand le type... c'est arrivé comme ça : un élégant officier SS est venu dans une voiture décapotable à Aix-la-Chapelle et il m'a dit : «Je vous emmène à Liège, en voiture.» Et il dit : «N'essayez pas de sauter», il dit, «parce que regardez, ça, je suis champion de tir !» Hein ! On m'a emmené à Liège, en voiture décapotable, par un beau soleil d'automne et puis on m'a mis en cellule. Le lendemain, le type vient me chercher pour interrogatoire, et il me dit : «Ton nom est Petiau[?] Maurice, tu es né à Seraing...» Je dis : «Mais non ! Mon nom est Pioro Maurice, je suis né à Bruxelles, et c'est la première fois de ma vie que je viens à Liège. Et à Seraing... je ne sais même pas où c'est !» «Comment ? Comment ? Comment ?» Je dis : «Mais non !» Mais il dit : «Tu as fait sauter tel pont et tel pont et tel pont !» Et je dis : «Mais j'ai jamais été !» Alors j'ai dû être assez convaincant, il est allé téléphoner et en fait le type était en cellule... deux ou trois cellules à côté de moi ! Petiau[?] Maurice.

I. : Et quoi ? Tu...

Maurice Piore : Et à ce moment-là aussi, je lui ai dit... je dis : «Mais, d'abord, Petiau[?] n'est pas un nom... est un nom typiquement belge, et moi je suis Belge d'origine polonaise et mes parents sont juifs. Ma mère s'appelle Fajwelowicz», parce que Piore, ça faisait pas tellement... «Mais comment ? Comment ?» Et c'est comme ça... mais de toute façon, il l'auraient su. Ils allaient à la mairie... parce que j'avais mes vrais papiers ! Et il voyaient le cachet dans le registre, hein !

I. : Ah oui, bien sûr !

Maurice Piore : Oui. Ils l'auraient de toute façon su, mais, pour pas être battu pour rien, fusillé pour rien, je préférais dire... j'allais pas nier l'évidence, hein !

I. : Et alors de là, on t'a transféré à Saint-Gilles et, bien que tu aies dit que tu étais juif, ils ont quand même voulu... ils ont gardé le...

Maurice Piore : Mais oui, mais il y a des Juifs prisonniers politiques. On les a interrogés, etc. Ils voulaient connaître l'histoire de mon groupement, etc., mais encore, dans tout ça, encore une chance... une grande chance, c'est que j'ai été arrêté pratiquement le dernier de mon... de tout mon groupe, et que ça fait qu'ils connaissaient l'histoire des Jeunes Gardes Socialistes en Belgique beaucoup mieux que moi. Et ils connaissaient, ils savaient avec qui je travaillais, etc. L'imprimeur et tout et tout.

I. : Ils avaient déjà tous les renseignements.

Maurice Piore : Oui. J'ai pas dû parler parce que je connais pas beaucoup de héros vivants !

I. : Oui. Et... mais ils t'ont quand même interrogé ou pas du tout ?

Maurice Piore : Oh oui, oui, après j'ai été deux jours à la Gestapo.

I. : Avenue Louise ?

Maurice Piore : Oui, c'était en début... janvier, février. J'ai été deux jours à la Gestapo.

I. : Et là, comment ça s'est passé ?

Maurice Piore : Ah bah ! Pas très bien, hein ! Là j'ai reçu des coups, parce que je voulais pas directement dire, etc., alors il a dit... il a dit : «Oui, mais tu allais chez tel et tel imprimeur !» Et c'est pas difficile, des années après, il y a pas tellement longtemps... il y a cinq, six ans, j'ai appris que Rik Szyffer allait chez le même

imprimeur ! Derrière la synagogue libérale... derrière la synagogue sépharade... rue du Pavillon. Chez Navez. J'ai un certificat de lui, hein.

I. : C'est à Schaerbeek, ça ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Près de la gare du Nord !

Maurice Piore : C'est ça, derrière la gare du Nord. Un jour, je reconduis Rik et on fait le tour, parce que on sort d'une cérémonie à la synagogue, je dis : «Tu vois, c'est...» Il dit : «C'est pas possible ! Moi aussi j'allais là !» Chez Navez.

I. : Et alors de la Gestapo, tu es...

Maurice Piore : On m'a ramené, donc on m'a gardé là deux jours, j'ai dormi une nuit dans la cave là et on m'a ramené à la prison de Saint-Gilles. Et alors je dis : «Vous voulez faire un procès ?» Il dit : «Non, on va t'envoyer en camp de travail.» Et au mois de juin, je suis parti sur Auschwitz.

I. : Et est-ce que... bon, pendant tout ce temps-là, est-ce que tu avais entendu parler déjà des déportations, ou pas ?

Maurice Piore : Pas du tout ! Pas du tout, pas du tout.

I. : Même quand tu appris l'arrestation de ta famille, tu ne savais pas du tout ce qui se passait ?

Maurice Piore : Non, non, non. Les bruits qui couraient c'était la mise au travail, hein !

I. : Oui, c'était en 42. D'accord. Oui, alors bon, je ne sais pas si... il y a toute une série de questions ici que j'ai et qui sont de savoir si tu as eu connaissance de l'attaque du XX^e convoi, de la révolte du ghetto de Varsovie... la bataille de Stalingrad, le débarquement de Normandie...

Maurice Piore : Non, non, non ! Ça c'était en... 44, mais ça j'étais au camp ! Quand on sera au camp, on en parlera ! Parce que là, j'avais des renseignements ! Je travaillais avec des Anglais qui s'étaient fabriqués des postes ! Par contre, j'ai entendu parler de l'attaque à la mitrailleuse de la chose... de la Gestapo, par l'aviateur là ! Ça, j'étais à la prison de Saint-Gilles, à ce moment-là.

I. : Ah oui, le siège de la Gestapo par l'aviateur... oui.

Maurice Pioro : Mais le restant, on était très bien informé, à cause de... on travaillait avec des civils, hein !

I. : Au camp, tu veux dire ?

Maurice Pioro : Oui.

I. : Donc... mais l'attaque du XX^e convoi, l'insurrection du ghetto de Varsovie, tout ça non ?

Maurice Pioro : Non, non, non, pas du tout. Pas du tout.

I. : La bataille de Stalingrad ?

Maurice Pioro : Non. A l'attaque du XX^e convoi, j'étais en prison.

I. : Oui. Avril 43.

Maurice Pioro : Oui, la bataille de Stalingrad, oui, on était au courant. Parce qu'on avait quand même des journaux... à eux, mais on comprenait, on lisait entre les lignes !

I. : D'accord, ça va. Et alors, en ce qui concerne ta famille, bon tu m'as dit qu'ils ont été arrêtés donc le 12 septembre 42, c'est bien ça que tu m'as dit ? Quand est-ce que tu les avais vus pour la dernière fois ?

Maurice Pioro : Moi, en avril... en mars-avril 42.

I. : D'accord. Alors maintenant, en ce qui concerne le chapitre de la déportation, tu as...

Maurice Pioro : Oh écoute, je voudrais être seul... j'ai mal de tête.

I. : Tu ne travailles plus aujourd'hui ? Bon, ça va, d'accord.

Maurice Pioro : C'est assez dur, on peut étendre ça, c'est assez dur...

I. : Bon, ça va, d'accord. Ben on fera ça la prochaine fois, on s'arrête pour aujourd'hui. On parlera de la déportation la prochaine fois.

Septième entretien – 14 mai 1996

Déportation *via* Cologne et Breslau –Auschwitz (13.5.1943) – Block de quarantaine – Camp de Jawischowitz (20.7.1943) – Travail à la mine et comme électricien – Circonstances du départ vers le camp de Buna-Monowitz (18.1.1944)

I. : 14 mai 1996, témoin : Maurice Piore, interviewer : I.. Alors, en fait, la dernière fois, on en était resté à ton départ en déportation, donc la fin de...

Maurice Piore : Mon séjour à la prison de Saint-Gilles.

I. : ...à la prison de Saint-Gilles, oui, et alors donc ton départ en déportation, et quand on avait préparé l'entretien, tu m'avais expliqué que tu n'étais pas parti... tu n'as pas été amené sur Malines...

Maurice Piore : Pas du tout.

I. : Tu n'es pas parti avec un convoi...

Maurice Piore : Pas du tout, ça s'est passé comme ça : on nous a amenés avec des paniers à salade de la prison de Saint-Gilles à la gare du Nord. Et là, on nous a mis dans des... j'étais pas seul, hein, on était à une dizaine, mais pas des Juifs, j'étais le seul non-Juif...

I. : Le seul Juif !

Maurice Piore : Oui, j'étais le seul Juif, pardon, j'étais le seul Juif, tous les autres étaient des prisonniers politiques... et on a attendu là une heure ou deux, dans ce wagon cellulaire, assis. Et un moment donné, on est arrivé... des types en mauvais... en mauvais état, mais alors en mauvais état ! Aussi dans des camions, entourés de soldats allemands et de SS, qui, eux, venaient de Breendonk et eux ils étaient... ils étaient évidemment dans un état lamentable. Nous, à la prison de Saint-Gilles, si on ne recevait pas trop à manger, mais on ne travaillait pas ! On faisait rien... tandis que eux, c'était vraiment dans un état lamentable et quand eux sont arrivés, on nous a amenés... le train est parti. Le train est parti et, je me rappelle très bien encore, j'avais demandé à un soldat allemand... je dis : «Mais où je vais maintenant ?» «Oh», il dit, «tu vas travailler dans un bon camp, c'est pas mal...», et il feuillette ses feuilles, «oui, en Pologne, Auschwitz, très, très bon camp ! T'en fais pas, ça va aller !» Et ça a évidemment duré... les convois, ça va comme ça, on va... de Bruxelles, j'ai fait pratiquement le parcours... pratiquement le même que quand

j'ai été arrêté à Linz et j'ai été à Bruxelles : par Prague, Berlin, Hanovre, Cologne, etc., Aix-la-Chapelle. Et j'ai été donc... nous avons été amenés jusqu'à Cologne. Là, on a passé une nuit en prison et le lendemain, on a... avec d'autres, parce que les autres... je les ai plus vus, avec d'autres, et là, il y avait des Juifs allemands, hein, on nous a amenés à Breslau, où j'ai encore passé une nuit en prison... qui est près de la frontière près d'Auschwitz, près de la Haute-Silésie, et... là je me souviens... un moment donné, je me suis regardé dans une vitre... il y a pas de miroirs... dans une vitre, j'ai encore vu mes cheveux, et le lendemain, nous sommes arrivés à Auschwitz, dans la matinée, et on m'a rasé les cheveux justement ! Oui... Et je suis arrivé à Auschwitz, avec donc un convoi de Juifs allemands, mais comme il y avait pas de femmes, ni d'enfants, il y avait que des hommes valides, des gens qui avaient été arrêtés, qui étaient en prison, etc. Nous, on... il y a pas eu de sélection. Il y a pas eu de sélection, on nous a emmenés directement pour travailler, mais ça, ça veut rien dire au départ, parce que si le camp avait été archiplein, on passait quand même hein ! C'était la loi de l'offre et de la demande ! Puisqu'il y avait de la place pour les travailleurs. Alors encore un truc que je me souviens : j'étais le seul à qui on a mis des menottes ! Parce que ils avaient mis un papier spécial à la prison de Saint-Gilles, que j'étais terroriste, que j'avais essayé de m'évader, etc., etc. Voilà.

I. : Mais le train dans lequel on vous a mis à la Gare du Nord, c'était quoi comme train ?

Maurice Piro : Un train... un wagon cellulaire.

I. : Il n'y avait que des wagons cellulaires ?

Maurice Piro : Oui.

I. : Rien d'autre ?

Maurice Piro : Non.

I. : Et il y avait combien de personnes dans ce train ?

Maurice Piro : Ah je me souviens pas... c'était... je ne sais pas si tu connais les wagons cellulaires... c'est des wagons qui sont grillagés, hein, grillagés... [Interruption.]

I. : Oui, donc tu disais vous étiez dans des wagons cellulaires, tu expliquais comment ça se présentait.

Maurice Piro : Oui, c'était un wagon comme un wagon normal, mais grillagé. Avec du grillage et sans doute un verrou spécial, et assis comme ça sur les bancs de bois. Maintenant il se peut que nous étions... il y avait quelques wagons cellulaires qui étaient accrochés à un train qui allait vers l'Allemagne, ça c'est fort possible, ça je ne

sais pas, parce qu'on m'a mis dans les wagons, j'ai pas pu contrôler évidemment, hein.

I. : Et vous avez reçu à manger, à boire ?

Maurice Piore : Non, rien du tout.

I. : De tout le trajet ?

Maurice Piore : Ah non, rien du tout. On a reçu un peu de soupe le soir, quand on est arrivés à la prison de Cologne. Je crois qu'on a fait un autre arrêt, mais je me souviens vraiment pas. Je crois qu'on a été d'abord à Aix-la-Chapelle et puis à Cologne, et puis à Breslau. Parce que c'est le chemin, hein. Donc Bruxelles... Aix-la-Chapelle, c'est pas tellement loin, oui.

I. : Et quand tu disais tout à l'heure que les prisonniers qui arrivaient de Breendonk étaient dans un sale état, tu veux dire par là que c'était dû aux conditions de détention ou est-ce qu'ils avaient été torturés ?

Maurice Piore : Ah ben oui, il y en avait qui avaient été torturés, et les conditions de détention, hein. Parce que, à part qu'ils recevaient des coups et qu'ils avaient pas à manger, eux travaillaient là-bas, hein. Ils faisaient des trous qu'ils refermaient après, mais enfin... ils travaillaient ! Ils travaillaient dehors et il y avait des sadiques là-bas, qui dirigeaient le camp, hein !

I. : Et le voyage en lui-même ? Bon, donc vous avez d'abord fait, comme tu viens de me l'expliquer, Bruxelles... Aix-la-Chapelle... Aix-la-Chapelle... Cologne, et alors là, c'est à Cologne que vous avez...

Maurice Piore : On a chaque fois passé une nuit.

I. : Vous avez chaque fois passé une nuit. A Aix-la-Chapelle aussi ?

Maurice Piore : Oui, oui. A Cologne, je crois même qu'on est restés deux jours. Parce que un transport, ça se forme, hein, et en attente que les autres arrivent, on est dans le train.

I. : Et alors ensuite, vous êtes arrivés à Breslau...

Maurice Piore : A Breslau.

I. : Et de Breslau...

Maurice Piore : A Auschwitz.

I. : A Auschwitz. Alors, pendant tout le trajet, comment s'est passé ce trajet de Bruxelles à Breslau ? Je veux dire dans quelles conditions plus ou moins ?

Maurice Piore : De Bruxelles à Cologne, on était dans les wagons cellulaires, mais après, c'était des wagons à bestiaux. Evidemment.

I. : Cologne-Breslau, c'était des wagons à bestiaux ?

Maurice Piore : Oui, oui, des wagons à bestiaux. Et Breslau-Auschwitz, évidemment aussi. Evidemment aussi. Comment on peut expliquer... on n'était pas tellement confortable... c'était les mêmes trains qui partaient de Malines finalement, avec la différence que chez nous, il n'y avait pas de vieillards, il y n'avait pas de femmes, il n'y avait pas d'enfants.

I. : C'était uniquement des prisonniers politiques ?

Maurice Piore : Oui, des prisonniers politiques, ou des prisonniers de droit commun allemands, etc., ou... beaucoup de jeunes Allemands avec qui je suis resté d'ailleurs, parce que je suis resté quelques semaines quand même à Auschwitz. Avant d'aller dans... à Jawischowitz.

I. : Et vous étiez combien dans ces wagons à bestiaux ?

Maurice Piore : Oh... septante, quatre-vingts... c'était... c'était le numerus clausus en général.

I. : Et il y en a qui sont morts pendant le trajet ?

Maurice Piore : Non, non, nous étions tous des hommes jeunes, pratiquement en bon état. Parce que ceux de Breendonk, moi je les ai plus vus après Cologne. Eux sont partis sans doute sur Buchenwald ou Dachau directement.

I. : Et pourquoi est-ce que toi on t'a mis... non, je pose ma question différemment... ceux avec qui tu es parti de Saint-Gilles, ils ont été aussi dirigés...

Maurice Piore : Non, pas du tout. Moi j'étais le seul à arriver à Cologne. On m'a mis avec les Juifs allemands sur Breslau, pour aller sur Auschwitz.

I. : Parce que tu étais juif ?

Maurice Piore : Ah oui ! Et les autres sont partis dans les camps, c'était tous des non-Juifs. Dans les camps de ??? à Buchenwald, Dachau, je ne sais pas évidemment, hein. J'en ai revus après, ils m'ont dit : «Oui, moi j'étais...» Non, j'ai retrouvé après, à la libération, à Dachau, des gars qui étaient en prison avec moi, qui m'ont dit : «Oui, de là, nous sommes partis à... à Dachau.»

I. : Et quels étaient les... Est-ce que vous receviez à manger... dans ces...

Maurice Piore : Très peu. Dans les wagons cellulaires, on n'a rien reçu.

I. : Et dans les wagons à bestiaux ?

Maurice Piore : Non, mais c'était un voyage qui durait un jour maximum, hein, mais pire, quand on est arrivé à Auschwitz, on a aussi pas reçu à manger. Parce que on était inscrit dans le rôle du camp au moment où on avait été tatoué. Comme on n'a pas été tatoué tout de suite, on n'a reçu que le surlendemain à manger. [Rire.]

I. : Vous êtes restés deux jours sans manger ?

Maurice Piore : Oui. Là, j'ai d'ailleurs une anecdote que je vais raconter dans...

I. : Non, vas-y !

Maurice Piore : Oui ? Eh bien, j'apprends qu'un ami de mon père dirige la Schneiderei, l'atelier de tailleur au block n°I, et moi j'étais au block n°II qui est le bloc de la quarantaine, dans lequel j'ai passé donc mes six semaines à Auschwitz, la quarantaine, mais j'avais pas encore mon... oui, j'avais déjà mon numéro sur le bras, mais je n'avais pas encore mon numéro cousu là sur mon pantalon et sur mon veston. Alors j'apprends que ce gars est là et je vais... je quitte mon block et je vais à côté, et je le rencontre, c'est un certain Reski[?]. «Oh», je dis, «bonjour ! Je viens d'arriver, etc. Tu sais qu'on reçoit rien à manger le premier jour ?» Il dit : «Oui, je sais...» «Tu me donnes quelque chose ?» Il dit : «Oh non, moi j'ai rien !» Alors c'était la blague, parce qu'il avait... Je me rappelle, ce type venait bouffer deux, trois fois par semaine chez nous. Oui, c'était le fiancé de ma cousine. Il venait tous, tous les jours. Et en sortant, je suis pris par un kapo, il dit : «D'où tu viens toi ?» «Eh bien j'ai été...», je dis, «voir un copain... au block I...» «Mais tu n'as pas le droit de sortir ! Tu es en quarantaine, tu peux pas quitter ton block. Donne-moi ton numéro !» Et il m'inscrit mon numéro. Le soir, on m'appelle... le soir, on m'appelle, ça c'était ma bienvenue à Auschwitz ! Le soir on m'appelle, et... avec un autre qui avait quelque chose, je sais pas quoi. Bon, j'avais enfreint la loi, je pouvais pas contaminer les gens qui étaient à Auschwitz, venant de l'extérieur. Alors on m'appelle, c'était un monsieur pour moi... moi j'avais vingt ans à l'époque... et le monsieur avait une quarantaine d'années, je le trouvais un vieux monsieur évidemment ! Alors on lui dit : «Baisse ton pantalon ! Et accroupis-toi sur une chaise !» Et on donne une planche et on me dit : «Tu vas lui donner vingt-cinq sur le derrière avec ta planche !» Alors moi ! Moi ! Je prends... et j'effleure à peine ses fesses, hein ! Alors le kapo... parce que c'était pas un SS, c'était un kapo... il dit : «Ben, tu rigoles», il dit, «c'est pas ça qu'on frappe ! Je vais te montrer comment on frappe ! Baisse-toi ! A toi !» Et il m'a frappé. Je l'ai senti ! La deuxième fois, je tape de nouveau pas fort... Il me tape à moi. A la quatrième fois, j'ai tapé fort ! Et j'en ai... on a eu chacun vingt-cinq comme ça sur...

Vingt-cinq ! Je n'ai pas pu dormir sur le dos pendant... le restant de mon séjour à Auschwitz. Ça c'était ma bienvenue à Auschwitz !

I. : Mais... oui, je voudrais... le costume dont tu viens de parler justement, le costume rayé, ça c'est à Auschwitz que tu l'as reçu ? Jusque là, tu étais en vêtements...

Maurice Piore : En civil, ah oui, oui, oui.

I. : En vêtements civils ? Et les gens avec lesquels tu étais dans le train, pareil ?

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui, absolument.

I. : Tout le monde était en costume civil.

Maurice Piore : Ah oui, absolument. On a reçu notre uniforme à Auschwitz.

I. : A Auschwitz. D'accord. Et... oui, donc vous arrivez là-bas, vous arrivez à Breslau, vous arrivez de Breslau... comment ça s'est passé dans les prisons allemandes ?

Maurice Piore : Ben on arrivait le soir... on arrivait le soir, on recevait une soupe, et on devait coucher par terre, et le lendemain on partait, hein. Et il y avait pas de... on recevait un peu de café avec un morceau de pain noir, le matin très tôt, et c'est tout. Il y avait rien de spécial là. On était vraiment de passage.

I. : Et les gardiens qui s'occupaient de vous, ils appartenaient à quel corps ?

Maurice Piore : Ah c'était l'armée, hein.

I. : C'était la Wehrmacht ?

Maurice Piore : Oui. C'était l'armée.

I. : D'accord. Alors tu arrives donc... oui, encore une chose... sous quel statut exactement tu as été déporté ? En tant que prisonnier... Quoi ?

Maurice Piore : Prisonnier politique.

I. : Prisonnier politique.

Maurice Piore : Oui.

I. : Pas prisonnier racial ?

Maurice Piore : Non, non, non, prisonnier politique.

I. : D'accord, ça va, ok. Oui, alors donc tu... tu arrives à Auschwitz... d'abord à quel moment de la journée... oui ça tu l'as dit tout à l'heure...

Maurice Piore : Oh on est arrivé en fin de matinée.

I. : En fin de matinée. Donc vous êtes arrivés en fin de matinée et est-ce que tu pourrais me raconter ce qui s'est passé vraiment à l'arrivée ? Les tout premiers moments.

Maurice Piore : Ben je n'ai... je n'ai pas... comme je t'ai dit, nous n'avons pas eu, comme ceux qui arrivaient de Malines ou de Drancy, des coups... les hommes à gauche, les femmes à droite... et puis on voyait rien, on voyait des gens qui se baladaient... Je crois que j'ai revu directement des copains, des copains de Bruxelles qui étaient déjà là depuis quelques mois. Un qui était déjà depuis... non, quelques mois. Quelques mois. Hein, parce que c'était en juin 1943. En juin 43. Ça semblait pas aussi repoussant... chose... mais après, quand on a vu des cheminées, on a demandé : «Qu'est-ce que c'est ça ?» On nous a expliqué, évidemment... on a eu d'autres réactions et d'autres sentiments. Moi, la première chose, j'ai demandé après mon père. J'ai retrouvé des connaissances de mon père, un peu plus jeunes que lui, il était pas vieux, il avait quarante-neuf ans à l'époque ! Ils l'ont jamais vu, jamais vu, jamais vu... J'ai compris évidemment un peu plus tard, quand on a approfondi un peu les choses, ce qui exactement s'était passé !

I. : Et quelle a été ta toute première vision du camp ?

Maurice Piore : Ma vision ?

I. : Oui, ta première vision. Qu'est-ce que tu as vu en premier lieu ? En tout premier lieu.

Maurice Piore : Ben je voyais des gens qui se baladaient dans les... choses... qui faisaient semblant, beaucoup faisaient semblant de travailler, qui n'avaient pas très bonne mine évidemment, qui étaient déjà amaigris. Ça dépend... ça dépend la place qu'on avait. La place qu'on avait... le travail qu'on faisait et le nombre de mois que on était déjà à Auschwitz. Alors après, on nous a mis au boulot. Après deux, trois jours, on nous a quand même mis au boulot, mettre des pierres dans une charrette... Hein ! Pour transporter vers un... chose et puis de... dans une brouette... une brouette. Et puis ces... les mêmes pierres, les transporter un peu plus loin, etc. Des trucs absolument inutiles ! Alors bon, voulant faire le malin, et puis bon j'étais pas tellement costaud, je mettais trois ou quatre pierres, trois ou quatre briques... Je me suis fait tanner ! Parce que... Je vais te montrer comment on charge une brouette ! Et il me l'a bourrée et j'ai pas su la soulever ! J'ai pas su la soulever... vraiment les travaux... les travaux inutiles ! Et alors pendant six semaines comme ça ! On travaillait au fond à l'aménagement des villas des SS, un tout petit peu hors du camp.

I. : Et dans quelle partie du camp exactement tu te trouvais ?

Maurice Piore : Le block II.

I. : Oui, ça...

Maurice Piore : Ah ben oui, ben tu l'as vu dernièrement. Directement à l'entrée, il y avait I, II et ainsi de suite, hein...

I. : I.

Maurice Piore : Ah oui, oui, j'étais pas à Birkenau, j'étais à Auschwitz. La quarantaine était là. La quarantaine était là.

I. : Oui, d'accord, oui, je vois...

Maurice Piore : Oui, le block était... tu le vois...

I. : Oui, oui, je vois où tu veux dire.

Maurice Piore : Oui. J'ai refait des photos, j'avais un meilleur costume et j'avais meilleure mine !

I. : Bien, mais alors, quand vous êtes descendus du train, bon, d'abord vous étiez combien ? Une évaluation, hein, je ne te demande pas...

Maurice Piore : Je ne sais pas... pas énorme, peut-être vingt ou trente. C'était pas un convoi, hein. Ça n'a rien à voir avec les convois. Non, c'était donc des... des choses... des prisons. A vingt ou trente et puis on a été reçus par des... pas par des SS, c'était les... des déportés qui nous ont reçus. Directement déshabillés, rasés et tatoués. Ça c'était les premières choses.

I. : A l'arrivée au camp ?

Maurice Piore : Ah oui, dans les toutes premières, toutes premières choses.

I. : Et bon... tu m'as dit que tu avais vu les gens qui se baladaient, etc... les cheminées... quand est-ce que tu as commencé à voir les cheminées ?

Maurice Piore : Non, ça j'ai... ça je voulais pas remarquer le premier jour, mais après, bon, quand un convoi arrivait, on a vu que ça commençait à fumer.. alors là, on a posé des questions. Alors là, on nous a expliqué évidemment.

I. : Et bon, toi tu as été mis en quarantaine...

Maurice Piore : Tous nos copains. Tous nos copains étaient... vingt ou trente...

I. : Oui, oui... vous étiez en quarantaine... et combien de temps ça a duré ?

Maurice Piore : Six semaines. Alors je suis le seul aussi, quand je suis arrivé, je dois dire, on m'a mis les menottes en descendant et on a fait un appel à tout le monde et... je ne sais pas comment... ah bien, ils l'ont su, ils l'ont su par je ne sais pas... ils l'ont su parce que, dans la prison de Saint-Gilles, dans mon dossier, c'était marqué "terroriste communiste". Je t'ai d'ailleurs donné un certificat d'un jeune homme qui avait accès à la Schreibschube et qui l'a certifié. Alors le... quand il y a eu sans doute le dispatching vis-à-vis des autres camps, moi j'ai été directement... à mon avis... coincé ou inscrit pour un camp disciplinaire. Parce que... je dirais pas que la vie à Auschwitz était un paradis, mais ceux qui étaient à Auschwitz pouvaient plus facilement se débrouiller, c'était un grand camp, ils travaillaient avec des civils, que dans un petit camp disciplinaire de quinze cents personnes ou tout le monde voyait tout le monde, connaissait tout le monde... pour avoir un peu de rabiote de soupe, c'était... c'était horrible ! Tandis que... je dis pas qu'à Auschwitz, on recevait tous les jours, mais il y avait une plus grande possibilité dans un plus grand camp de se débrouiller, de s'organiser comme des... disons[?] que dans un petit camp disciplinaire. D'ailleurs nous travaillions à la mine de charbon qui n'était pas... Auschwitz, ils partaient, ils travaillaient ou dans le camp ou allaient dans des usines aux environs.

I. : Oui, à l'extérieur.

Maurice Piore : Et ils étaient en contact donc avec des civils où il y avait une possibilité.

I. : Mais, bon, alors tu me disais tout à l'heure que tu es resté six semaines en quarantaine et d'un autre côté que on t'a fait travailler.

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui.

I. : Donc pendant la quarantaine, tu as dû...

Maurice Piore : Oui, mais pendant la quarantaine, oui, ce truc idiot de briques dans la brouette, hein.

I. : Mais tu étais isolé par rapport aux autres ?

Maurice Piore : Ah oui, avec ceux qui étaient dans le block de quarantaine. C'est un grand block. Un block est environ deux cents personnes. Tu as vu, hein, oui.

I. : Et par rapport au block, où se trouvait l'endroit où vous travailliez ?

Maurice Piore : Mais pas loin... on sortait... juste... le block II est à l'entrée, hein. Evidemment, hein. Alors on sortait et c'était pour aménager sans doute les routes pour... pour les villas ou pour les résidences des SS. Qui étaient un peu hors du camp.

I. : Et ton contact là était... vous aviez... enfin, toi, tu avais plutôt contact avec les kapos, les...

Maurice Piore : Les Vorarbeiter.

I. : Oui ? Plutôt qu'avec les SS, ou bien...

Maurice Piore : Non, mais les SS ne s'occupaient absolument pas de la vie du camp, à Auschwitz, mais pas du tout ! On les voyait que le soir à l'appel. A l'appel, on se mettait en rang de cinq et ils venaient compter. Voir si le nombre de chaque block était exact d'après leur listing. C'est tout ! La vie du camp était menée par les kapos.

I. : Par les déportés eux-mêmes en fait.

Maurice Piore : Par les déportés eux-mêmes. Et il y avait de tout parmi les kapos ! Il y avait... ah oui... il y avait d'abord des prisonniers politiques allemands, avec qui ça allait. Il y avait des prisonniers de droit commun, ils étaient gris, leur teint était gris parce qu'ils avaient déjà passé trente ans dans des prisons avant donc... des assassins... des criminels, vraiment, qu'on a fait venir dans les camps pour nous éduquer à nous et c'est eux qui géraient vraiment la vie du camp. Il y avait quelques Juifs kapos, mais très peu. Très peu. Des Vorarbeiters, il y en avait. On a vu des kapos qui se sont conduits d'une façon admirable !

I. : Oui ? C'est-à-dire ?

Maurice Piore : Ah ben oui, qui nous aidaient ! Je me rappelle... ça c'était à Jawischowitz, j'ai fait partie d'un commando de déchargement de briques. Alors les briques, ça, on jette par trois. On fait une chaîne. Au bout de dix minutes, les mains étaient en sang. Alors il est allé trouver le Meister... l'Allemand pour qui on travaillait... il dit : «Ecoutez, moi, dans dix minutes, je n'aurai plus un seul homme. Ils ont leurs mains en sang ! Alors faites-moi quelques chose !» Alors il a trouvé des vieux pneus qu'il a découpés en bandes et avec une fente dans laquelle on a mis nos mains, et on a sauvé nos mains comme ça !

I. : Et ce kapo-là, c'était un Juif ?

Maurice Piore : Non, non, pas du tout. C'était un prisonnier politique allemand.

I. : Et sinon, comment est-ce qu'ils se comportaient en général ? Ils avaient des droits particuliers ? Plus que...

Maurice Piore : Ben, tout d'abord, il y avait le grand baraquement... comme tu as vu... et devant, ils avaient leurs petites chambres à eux. Ils vivaient comme des princes, hein ! Pour être bien avec eux, on leur apportait de l'alcool, du tabac... eux, ils avaient... de la cuisine, on leur apportait un manger spécial.

I. : Comment est-ce que vous trouviez ça ? L'alcool, le tabac ?

Maurice Piore : Ben l'échange avec les civils, hein ! Moi j'ai pas pu le faire à Auschwitz, parce que je travaillais pas dans un Kommando à l'extérieur, mais eux le faisaient. Je l'ai fait après, à... chose, hein... avec une chemise... on changeait une chemise ou un pull, etc., pour de l'alcool. Puis certains... et puis non, après j'ai travaillé avec des prisonniers anglais qui me donnaient des cigarettes, etc. C'était plus possible, ça c'était à Buna, mais après... c'est plus possible dans un grand camp. C'est pour ça j'ai expliqué : dans un petit camp, c'était pas possible. Quoique ils l'ont fait. Ils l'ont fait, ceux qui travaillaient à la mine faisaient des échanges avec les Polonais polonais.

I. : Oui, justement, quel... à Auschwitz même, tu as eu des rapports avec les civils ?

Maurice Piore : Non, pas du tout, pas du tout.

I. : Seulement à Jawischowitz ?

Maurice Piore : A Jawischowitz et surtout à Buna.

I. : Oui, ça on va y venir. De toutes façons, on va y venir. Et quand tu parles des kapos, du comportement des kapos et de la manière... tout ça c'est à Jawischowitz ou bien tu parles encore de...

Maurice Piore : Non, non, non, il y avait des kapos à Auschwitz...

I. : Oui, d'accord, mais ceux avec lesquels tu...

Maurice Piore : Mais à Auschwitz, à part le gars qui m'a fait bastonner, là, je n'ai pas eu à faire... après je me suis tenu tranquille, tu penses bien ! Après, j'ai eu à faire aux kapos surtout à Jawischowitz. Parce qu'ils descendaient avec nous à la mine, etc.

I. : Et comment est-ce que vous étiez nourris à Auschwitz ?

Maurice Piore : Ah ben on recevait un peu de soupe... le matin, un bol de café, un petit morceau de pain noir... avec un petit coin de margarine un jour, un coin de

confiture, un autre jour... un morceau de pain comme ça, pas très grand... à midi, une soupe, et le soir aussi, une petite soupe. Avec... au début, il y avait quelquefois des traces de viande, après on ne voyait même plus les traces de viande. On était mieux nourris à Jawischowitz, parce que on recevait les rations spéciales pour travailleurs lourds. C'était pas pour...

I. : Non, vous étiez moins mal nourris.

Maurice Piore : Non, c'était pas pour nous engraisser ! C'est pour qu'on ait un meilleur rendement, tout simplement.

I. : Oui. Et dans le bloc de quarantaine où tu étais, quelle était la proportion de Juifs ?

Maurice Piore : Tout le monde était juif. Pratiquement.

I. : Et quelles étaient les relations entre eux ? Est-ce qu'il y avait de l'entraide, est-ce qu'il y avait de la solidarité, est-ce que c'était chacun pour soi ?

Maurice Piore : Oui, toujours...

I. : Est-ce qu'il y avait des vols ?

Maurice Piore : Ben, il y avait des vols. Il y avait des vols, mais le type qui volait... quand on l'attrapait, il était... il était fini. Il était fini, on... bastonnades... on le mettait... il y avait trois lits... alors près de l'entrée, il y avait un seau avec les urines... alors le type qui était... chose... il était... chaque fois qu'il était plein, on le réveillait pour aller le vider aux latrines. Vraiment, on leur faisait la vie très, très dure.

I. : Et sinon... il y avait de l'entraide ? De la solidarité ?

Maurice Piore : Oui, il y a eu. Il y a eu. Ça j'ai toujours dit : s'il y avait pas eu d'entraide, aucun de nous serait revenu. Aucun de nous ! Pas possible...

I. : Et tu as retrouvé là-bas des gens que tu connaissais ?

Maurice Piore : Oui, j'ai revu des gens de ma génération à Bruxelles, oui, quelques amis... des connaissances, enfin.

I. : Et comment est-ce que tu as réagi... bon, je voudrais revenir un peu en arrière. Quand tu as été tatoué, qu'est-ce que ça t'a fait ?

Maurice Piore : Ben... je me disais : ça y est ! On devient comme des bêtes, hein ! Et puis ça faisait mal. En plus. En plus je saignais[?]. D'ailleurs c'est pas difficile : un de mes problèmes très graves était que la plupart des kapos ??? étaient polonais.

Ça c'était des non-Juifs. Alors le nom Piore Maurice n'existait plus, ils m'appelaient par mon numéro ! Moi je comprends pas le polonais ! Alors je réagissais pas, alors j'attrapais quelques coups. Alors j'ai appris à dire mon numéro en polonais : ??? [il prononce son matricule en polonais.] Oui ! T'as compris, hein ! Moi aussi. Alors voilà : j'ai appris parce que... pour ne plus recevoir des coups quand on m'appelait et que je comprenais pas...

I. : Qui t'a tatoué ? C'était...

Maurice Piore : Un prisonnier.

I. : Un détenu ?

Maurice Piore : Oui. Avec une pointe comme ça. Tac, tac, tac, tac... Et le mien avait bonne vue. J'ai des copains qui ont des grands machins comme ça ! C'est ceux qui avaient mauvaise vue. [Rire.]

I. : Oui, effectivement. Et tu m'as dit que après un certain temps, tu as remarqué la fumée, etc.

Maurice Piore : Oui, j'ai demandé. En général, c'était très tôt le matin, parce que les convois arrivaient très tôt à l'aube et directement... on passait à l'aube, les gens qui étaient là depuis quelques mois, ou quelques semaines même déjà, savaient ce qui se passait.

I. : Mais ça, ça se passait du côté... c'était à Auschwitz II ?

Maurice Piore : Non, non, pas du tout. Il y avait un four crématoire. Le premier où vous vous êtes recueillis...

I. : Oui, oui, c'est à Auschwitz I, mais il y a eu un moment où ça a été déplacé à Birkenau ?

Maurice Piore : Oui, oui, mais la petite chambre à gaz de Auschwitz et le four crématoire fonctionnaient toujours.

I. : Oui, d'accord, ça va, ok. Et alors c'est à ce moment-là que tu as demandé ce qu'était...

Maurice Piore : C'est ce que j'ai fait. Alors on a dit : «Voilà ! ça sont des convois entiers qui sont arrivés et dont on gazé et... et ils sont partis !»

I. : Et quelle a été ta réaction ?

Maurice Piore : J'ai dit : «Mais c'est pas possible !» Alors j'ai pensé directement à ma famille. Et je me suis dit : un homme de quarante-neuf ans... une femme de quarante-deux ans... avec un gosse de trois ans sur les bras... avec... et une fille de quatorze ans à la main et un garçon de douze ans à l'autre main... Ils sont passés directement. Ma sœur aînée avait été arrêtée un peu avant et elle avait disparu tout de suite. Alors je me suis dit : c'est comme ça qu'ils sont partis. D'ailleurs j'ai pensé à ça directement.

I. : Tu as tout de suite compris.

Maurice Piore : Oui, oui. Evidemment, il fallait pas être un grand malin pour comprendre ! Puisqu'on voyait pas de femmes ! Il y a eu des femmes, mais à Birkenau, on les voyait pas, mais on voyait pas d'enfants. Alors on nous a expliqué...

I. : Ni de vieillards.

Maurice Piore : Ni de vieillards. [Il est ému.]

I. : Ça va. Donc là, je pense que j'ai... oui... est-ce que ça t'est arrivé de tomber malade au camp ?

Maurice Piore : Pas à Auschwitz.

I. : Pas à Auschwitz, d'accord. Plus tard ?

Maurice Piore : Oui, oui, oui. J'ai été malade à Buna.

I. : Mais ça, on va y venir.

Maurice Piore : A Jawischowitz, j'ai pas été malade, j'ai eu de la chance, oui.

I. : Bon, alors... je pense que... enfin, je ne sais pas, tu as peut-être quelque chose à ajouter sur la partie à Auschwitz proprement dite...

Maurice Piore : Non, parce que je n'ai pas vécu la vie du camp même, puisque j'étais dans un block de quarantaine et on n'avait... on pouvait pas avoir les contacts, puisque je t'ai expliqué qu'on pouvait pas... on pouvait pas... on le faisait quand même, hein ! Bon. Si on devait faire tout ce qu'on pouvait pas, il y a... aussi personne serait revenu !

I. : Oui. Et au fond, est-ce que tu pourrais décrire l'insigne que tu portais sur ta blouse ?

Maurice Piore : Eh bien c'était le triangle... le triangle, comme nous avons fait notre médaille, hein, jaune et rouge.

I. : Avec un B à l'intérieur ?

Maurice Piore : Avec un B à l'intérieur, oui.

I. : D'accord. Donc la forme du Magen David avec le jaune vers le bas et le rouge vers le haut ?

Maurice Piore : Oui, oui, c'est ça.

I. : Et en dessous, le numéro ?

Maurice Piore : Le numéro, cousu, et ici, sur le pantalon aussi.

I. : Sur le pantalon aussi. Sur le pantalon, uniquement le numéro ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Ça va, d'accord. Donc tu es resté six semaines à Auschwitz même et alors après...

Maurice Piore : Eh bien après, on a pris... peut-être... on était à une vingtaine...

I. : Du bloc de quarantaine ?

Maurice Piore : Du bloc de quarantaine. On nous a mis dans un camion, on a été emmenés à Jawischowitz.

I. : Qui se trouve où, plus ou moins ?

Maurice Piore : Oh pas loin... une dizaine... quinzaine... une dizaine de kilomètres... quinze kilomètres... c'était... toute la Silésie est une région charbonnière, hein ! Et j'arrivais à Jawischowitz, alors j'ai compris aussi, plus tard, ce qui arrivait. C'était un petit camp de quinze cents personnes. Et si quelqu'un avait fait quelque chose qu'il pouvait pas... qu'est-ce qu'il pouvait pas... alors je dis... voler un pull et qu'il était attrapé à voler du pain, etc., hein... on le changeait de camp... dans un camp... et on l'amenait à Jawischowitz, qui est un camp disciplinaire. A ce moment-là, on devait enlever... par exemple, les vingt personnes... on enlevait les vingt personnes... parce que le camp était trop petit... on ne pouvait pas... de ce camp-là, de Jawischowitz et on les envoyait dans un autre camp. C'est comme ça que, six mois après, j'ai été transféré à Buna. C'était ma chance d'ailleurs ! C'était ma chance.

I. : Donc il y avait un roulement constant ?

Maurice Piore : Oui, oui. Alors on est arrivé à Jawischowitz, et là, j'ai retrouvé pas mal de copains, parce que c'était finalement un camp qui a été surtout... surtout fait par des Belges et des Français.

I. : Pourquoi ?

Maurice Piore : Des Juifs et des Belges... quelquefois, des... mon copain qui habite... que ton père connaît très bien, Nathan, est arrivé de Bruxelles directement à Jawischowitz. Ils ont construit le camp... ils ont réalisé tout un convoi, à quelques centaines, et ils ont construit le camp et ils sont arrivés tôt le matin. Et les baraquements, il n'y avait pas. Donc ça a été un camp où il y avait énormément de Juifs de France et des Juifs de Belgique. Et alors j'ai finalement retrouvé pas mal de copains. Alors ma chance a été que, au départ, moi j'ai dit que j'étais électricien. Alors j'ai travaillé deux, trois jours à la mine.

I. : Comment t'est venue l'idée de dire que tu étais électricien ?

Maurice Piore : Ben... je sais pas. Quand je dis "un maroquinier", il y a certainement pas d'atelier de maroquinerie à... chose... étudiant... il y a pas... il n'allait pas m'envoyer à l'université... et j'avais toujours eu un hobby : j'aimais chipoter à l'électricité... ça m'a valu pas mal de courts-circuits que j'ai organisés, parce que j'ai pas fait beaucoup d'études là-dessus [rire], j'étais vraiment pas un bon ingénieur électricien... mais j'ai dit que j'étais électricien. Alors j'ai travaillé trois jours à la mine, j'ai vu que c'était vraiment pas pour moi. Et, grâce à un copain de Bruxelles qui était chef électricien, il dit : «Je vais te prendre avec moi.» Et j'ai travaillé comme électricien dans le camp. Et ça m'a valu... d'abord j'étais pas à la mine. Je dois dire qu'en été, j'étais content, hein ! Parce qu'on était à l'extérieur, mais en hiver, ceux qui étaient à la mine avaient au moins chaud. Oui, oui. Mais enfin... on pouvait pas tout avoir ! Alors j'ai travaillé à la mine... à l'électricité ! Que j'ai fait... bon, c'était... beaucoup plus agréable que de descendre à la mine. On allait arranger les prises de courant, les interrupteurs dans les baraquements des SS, dans les blocks. On a tiré des fils... J'ai appris à monter à des mâts, des grands mâts comme ça, comme tu vois dans les rues, des poteaux. Maintenant c'est en béton, à l'époque, c'était en bois. A cause de ça, j'ai reçu des souliers spéciaux parce qu'il fallait attacher des crochets à mes souliers pour monter sur le mât, donc j'ai fait tout un travail d'électricien.

I. : Nathan dont tu parlais tout à l'heure, c'est celui qui vit aux Etats-Unis ?

Maurice Piore : C'est ça.

I. : Et tu pourrais me rappeler son nom de famille ?

Maurice Piore : A l'époque, il s'appelait Chorowitz, Nathan Chorowitz.

I. : Et aujourd'hui, il s'appelle comment ?

Maurice Piore : Nathan Caron.

I. : Ah oui, ça va, d'accord. Donc on vous a mis dans un camion, vous êtes arrivés à Jawischowitz... comment ça s'est passé l'arrivée à Jawischowitz ?

Maurice Piore : Eh bien, à Jawischowitz, comme on est tombé sur des gens qu'on connaissait, ça allait mieux. Ça allait mieux, mais là, on travaillait par... il y a des gens qui, longtemps après la guerre, ont dit : «Mais je travaillais à Jawischowitz ! Et j'ai jamais vu...» Parce qu'ils travaillaient de six heures du matin à deux heures de l'après-midi, une autre équipe travaillait de deux heures de l'après-midi à dix heures du soir et l'autre travaillait de dix heures du soir à six heures du matin. Par équipes donc. Par équipes, et il y a des gens que j'ai jamais vus. Alors ils rentraient, ils se douchaient... on avait le droit à une douche quand même... et ils recevaient un peu de soupe et ils allaient dormir. Ça fait que il y avait un roulement que... des gens que je connaissais pas, mais moi, je travaillais la journée, hein, j'avais pas de problèmes, hein !

I. : Mais l'essentiel des prisonniers travaillaient à la mine ?

Maurice Piore : A la mine, oui, oui, oui. Il y avait... c'était la maintenance, si tu veux. La maintenance.

I. : Toi ? Qui faisait la maintenance ?

Maurice Piore : Et après, on a eu une équipe renforcée parce qu'on a construit un nouveau camp à côté. Encore quelques baraquements, à côté. Et c'est là où j'ai eu cette aventure, pour décharger les briques, que je t'ai racontée tout à l'heure.

I. : Avec les...

Maurice Piore : Oui, oui, oui. Les caoutchoucs. Les pneus, oui.

I. : Ce qui veut dire qu'on t'a aussi consigné à d'autres travaux ?

Maurice Piore : Ah oui ! Oui, absolument ! Oui, il y avait pas tous les jours des travaux électriques à faire !

I. : Alors qu'est-ce que tu faisais quand c'était pas...

Maurice Piore : Eh bien... décharger... décharger des sacs de ciment, décharger... surtout quand... des travaux de menuiserie, etc. Enfin tout. La maintenance du camp. Voir que le camp soit bien maintenu.

I. : Et là c'était aussi... le rapport avec les autorités, c'était aussi des kapos ? C'était aussi des...

Maurice Piore : Ah oui, absolument, mais là on voyait mieux... plus les SS. Parce que le camp était plus petit. Je me rappelle : je sortais du camp, je sortais du camp pour aller tendre les fils des poteaux électriques qui marchaient pas. Oh, c'était un... on l'appelait le "Zigeuner"... c'était un type très noir de cheveux, les yeux très noirs... bon, ça devait être un d'origine tchèque ou un truc comme ça. Alors lui marche devant et moi je marche derrière... ça fait qu'on a parlé... avec mon bardas... alors tout d'un coup, il se retourne et il me dit : «Dis donc, toi ! Est-ce que c'est toi qui me surveilles ? Ou c'est moi qui vais te surveiller ? Tu marches devant !» [rire]. Mais il y a encore une chose : nous recevions donc une nourriture...

I. : Oui, c'est ça que j'allais te demander.

Maurice Piore : ...meilleure, et un peu plus de pain. Quelques grammes de plus. Et c'est un camp, le seul camp où j'ai vu, à un moment donné, peut-être était-ce la maladie des mineurs déjà, les poumons encrassés, que il restait du pain.

I. : Il restait du pain ?

Maurice Piore : Il restait du pain, qu'on ne parvenait pas à manger tout. Pas qu'on avait tellement ! Mais qu'on était trop affaiblis ou que les poumons étaient encrassés... etc. J'ai vu à plusieurs reprises, hein, qu'on n'avait pas pu finir tout le pain.

I. : Et c'est d'autres prisonniers qui prenaient des morceaux de pain quand...

Maurice Piore : Oh oui, évidemment ! Oui, oui. Là aussi, j'ai une anecdote, parce que au début, comme je travaillais pas à la mine, moi j'avais pas le supplément de pain. Alors j'ai risqué réellement mon bras. Il y avait quelques chiens SS, j'ai été le retrouver ce... la première fois que je suis retourné à Auschwitz, parce que maintenant ça n'existe plus, il y avait un grillage, il y avait des niches avec des chiens, des bergers allemands immenses, avec des dents immenses aussi, hein, et ils avaient du pain, des morceaux de viande, etc. Et comme je me baladais dans tout le camp, avec... pour le travail électrique, hein... j'avais tellement faim, je ramenaient du pain, etc., mais à plusieurs reprises, hein, j'ai risqué le... d'être mordu par les chiens. Oui, mais quand on a faim, on fait des tas de trucs...

I. : Oui, bien sûr, c'est évident. Et donc vous étiez en majorité des Français et des Belges. Juifs.

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui donc vous n'aviez pas de problèmes pour communiquer, en fait, vous parliez le français.

Maurice Piore : Pas du tout ! Mais de toutes façons je n'avais pas de problèmes, je parlais l'allemand déjà avant la guerre.

I. : Ah oui, c'est ça ! Et vos rapports avec les civils ?

Maurice Piore : Eh bien... moi j'ai pas eu tellement de rapports avec des civils, mais mes camarades qui travaillaient à la mine de charbon, ont eu des rapports très mauvais en général. Parce que les Polonais, c'est les mineurs polonais, eux piochaient le charbon et nous devions les mettre avec des pelles... Tu sais ce que c'est des pelles à charbon ? C'est des grandes pelles comme ça, hein. Quand il y avait du charbon, c'était pas trop lourd, mais quand il y avait des pierres dedans, c'était très lourd. Alors nous devions mettre dans les wagonnets le charbon, et eux, ils étaient payés pro wagonnet.

I. : Ah oui ! Alors ils...

Maurice Piore : Alors ça fait que ils nous tapaient dessus pour qu'on travaille plus vite... pour avoir des wagonnets. Et c'est comme ça que j'ai fait la connaissance d'un communiste allemand qui travaillait avec nous et qui a vu qu'on nous battait. C'était un gaillard immense, il faisait bien deux mètres, hein, il a pris une pelle et il a tapé sur le Polonais, et il l'a tué. Mais comme lui, c'était quand même un Allemand et l'autre n'était quand même qu'un Polonais, pour qu'il y ait pas d'histoires, on l'a changé de camp. Et je l'ai retrouvé à Buna. Et il a été mon ??? pendant un an. Un coup de chance comme ça !

I. : Et c'était déjà à Jawischowitz qu'il y avait moyen de faire des échanges avec les civils ? Tu parlais tout à l'heure d'échanges avec les civils.

Maurice Piore : Ah non, non, ça... ah oui, il y en a eu, il y en a eu dans la mine aussi. Pas mal de Juifs de Belgique et de France venaient de Pologne et parlaient polonais, hein. Alors donc il y a eu des trafics avec... chose, hein... notre ami, David Lieberman, que ton père a très bien connu, qui a été membre chez nous, lui parlait un polonais... il écrivait un polonais parfait. Et c'était un type très intelligent... et il a... il a écrit à sa famille d'envoyer chez un civil polonais des colis et il recevait tous les mois des gros colis. A la mine de charbon ! Qu'il a d'ailleurs distribués, qu'il a partagés avec ses amis. Il est mort il y a quelques années. [Quelqu'un entre dans le bureau.] Oui, encore dix minutes.

I. : Oui, on a presque fini, mais je voudrais clore le chapitre sur Jawischowitz. Oui... et là vous aviez donc des échanges, vous pouviez échanger certaines choses avec les civils.

Maurice Piore : Oui. Moi pas tellement, parce que je travaillais pas, mais ceux qui ont travaillé dans la mine ont fait ça. Moi je l'ai fait après, à Buna.

I. : Oui, ça on va y venir. Oui, c'est ça que je voulais te demander : tous les prisonniers qui se trouvaient dans ce camp, tous les détenus, c'était pour des raisons disciplinaires ?

Maurice Piore : Non, ah non, pas tous. Pas tous. Ceux qu'on emmenait d'un autre camp, oui, mais ceux... il y en avait qui ont fondé le camp.

I. : Oui, ça c'est ce que tu m'as expliqué tout à l'heure.

Maurice Piore : Oui. Qui ont fondé le camp, et... mais ceux qu'on amenait par groupes de dix ou quinze, etc., régulièrement hein, régulièrement... eh ben... et puis beaucoup qui, malheureusement, qui mouraient, et il y avait les sélections... Les médecins SS venaient à Jawischowitz, hein, et sélectionnaient, et ceux qui étaient sélectionnés pour chambre à gaz, le lendemain un camion venait les chercher et on n'entendait plus jamais parler d'eux ! On se rendait très bien compte, hein ! Parce qu'on voyait dans quel état ils étaient, ils prenaient les plus maigres...

I. : Et comme se faisait... les prisonniers, ils arrivaient comment au camp ? Par camions ?

Maurice Piore : Ah ben oui ! Par camions, parce qu'ils venaient soit de Buna, soit d'Auschwitz, hein.

I. : Et c'était toujours des groupes de vingt ou trente ?

Maurice Piore : Oui, parce qu'on pouvait pas faire plus dans le camp. Après, il paraît qu'il y en a eu plus, quand on a construit le nouveau camp à côté, mais ça je n'ai pas vu.

I. : Et tu es resté combien de temps exactement à Jawischowitz ?

Maurice Piore : Eh bien, c'est pas difficile de faire le compte : je suis arrivé le 13 juin à Auschwitz...

I. : Oui, 43.

Maurice Piore : Oui. Je suis resté donc six semaines, donc ça fait 20 juillet. Je suis... Donc de 20 juillet, je suis resté jusque le 18 janvier 1944. Et là j'ai été amené, avec un camion, avec une dizaine de copains, à Buna, mais ça, c'est une chose inouïe, parce que c'était une fleur qu'on m'a fait ! Un truc que je l'ai su que quarante ans après. J'ai appris.... il y avait, dans la direction du camp, la direction des prisonniers politiques était gérée... des déportés donc, était gérée par des déportés

et ceux... bon... des Juifs allemands qui écrivaient bien l'allemand, et il y avait un monsieur qui a été la grande vedette de la télévision française pendant de longues années, Henri Krasucki... tu vois qui c'est, hein ?

I. : Oui, oui.

Maurice Piore : Oui ? Eh bien, nous avons écrit un livre sur Jawischowitz et j'ai appris qu'il était là. Et lui voyait les dossiers de chacun. Et quand il y avait moyen d'envoyer quelqu'un dans un camp ..

I. : Moins dur.

Maurice Piore : ...moins dur, il le faisait ! Et il a écrit dans son livre... et c'est donc grâce à lui que moi je... et dans mon dossier, c'était marqué donc "communiste", etc., terroriste... il s'est dit : bon, celui-là, on va l'envoyer à Buna où la vie est moins dure. Où la vie est moins dure, parce qu'on travaillait moins dur, parce que on travaillait avec des civils, hein ! Parce qu'il y avait d'autres possibilités que dans un grand camp, comme je t'ai dit tout à l'heure. Et donc, c'était grâce à Henri Krasucki que j'ai été transféré. C'est eux qui transféraient, mais mon arrivée au camp n'a pas été pour ça un feu d'artifice ! Parce que ce jour-là, on a pendu quatre copains qui s'étaient évadés, qu'on avait... et alors tout le camp évidemment a dû assister à la pendaison.

I. : Et Buna, ça se trouve plus ou moins où par rapport à Jawischowitz ?

Maurice Piore : Aussi Buna, on appelle Auschwitz III. C'est à trois kilomètres. Aussi à une dizaine de kilomètres, c'était pas très long.

I. : Oui, tout ça, c'est le même coin. D'accord, ben, on entamera ce chapitre la fois prochaine.

Maurice Piore : On commencera avec Buna.

I. : Oui, on va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Maurice Piore : Je vais vite aller acheter un sandwich parce que je n'ai pas le temps de déjeuner, hein.

Huitième entretien – 11 juin 1996

Organisation de la vie à Buna – Retour sur Jawischowitz – Pendaisons – Rapport avec les prisonniers anglais – Marche de la Mort vers le camp de Gleiwitz

I. : 11 juin 1996, témoin : Maurice Piore, interviewer : I.. Donc la dernière fois, on en était resté à ton arrivée à Buna Monowitz, tu m'avais raconté l'épisode des quatre hommes qui avaient été pendus, tu m'avais dit aussi la date de ton arrivée : le 18 janvier 44. Alors est-ce que tu pourrais enchaîner là dessus ?

Maurice Piore : Oui, oui. Si j'ai insisté sur la date, c'est que j'ai quitté Buna Monowitz le 18 janvier 1945, ça faisait juste un an donc que je suis resté dans ce camp. A part l'épisode horrible de l'arrivée dans le courant de l'après-midi et, le soir de l'appel, la pendaison de quatre camarades qui s'étaient évadés et qu'on avait repris, le camp avait une atmosphère... je veux pas dire que c'était un sanatorium... bien sûr, mais moins dur que le petit camp de Jawischowitz. Dans un camp de quinze cents personnes, tout le monde connaît tout le monde, on peut pas faire le moindre faux pas sans qu'on soit repéré tout de suite, et là, on était dans les vingt mille, c'était un camp immense, tout était plus grand... pour aller d'un baraquement à l'autre où j'ai appris qu'il y avait des amis, etc. Tout était plus grand, c'était une atmosphère... disons... oui, si je dis une atmosphère relax, on va dire : tiens, tu t'étais relaxé dans le camp ! C'était pas ça ! Mais c'était...

I. : Moins tendu ?

Maurice Piore : ...moins tendu que dans le petit camp où on était l'un sur l'autre. La promiscuité, moi j'ai connu ça en prison, des cellules de deux personnes où on était à six, avec un pot de chambre, alors... moi, la promiscuité, je sais ce que c'est. Le petit camp faisait un peu la même chose. Et puis le lendemain, moi toujours avec ma vieille histoire fausse que j'étais un électricien, hein, mais j'ai appris entre-temps, à Jawischowitz... j'ai appris à vingt ans... on apprend très vite. J'ai appris à Jawischowitz. On m'a fait... on m'a demandé ce que je veux faire. J'ai dit : électricien. Je suis rentré dans un kommando d'électriciens ! Directement. Kommando 121. Et alors, comme il y avait environ deux cents kommandos qui partaient tous les jours, nous étions sur la place d'appel, et là, c'était assez... hein ! Parce qu'on réveillait à quatre, cinq heures du matin. Une fois par semaine, on avait le droit d'aller à la douche, hein ! Après il fallait rester dans le rang, attendre qu'on appelle votre kommando pour sortir. Donc un... deux... Ils criaient : «Kommando Hunderdeinundzwanzig ! Mit Zwanzig Heftlinge !» Ça c'était au début. Donc ils

voulaient dire donc : «Kommando n° 121», où j'étais, avec vingt détenus, mais à la fin, j'ai remarqué, les derniers mois, ils disaient «avec vingt ouvriers !»

I. : Tu pourrais le dire en allemand ? Comment est-ce qu'ils disaient ça en allemand ?

Maurice Piore : En allemand ? Arbeiter. C'est à la fin, à quelques mois de la fin. Et alors, à la fin, j'arrivais... j'arrivais... je suis arrivé sur le chantier et là, vraiment, là j'ai été très agréablement surpris : on travaillait ! On travaillait avec la Relève française. Donc tu sais que pendant la guerre, il y a eu un mouvement en France où ils envoyaient deux ouvriers volontaires, on libérait un prisonnier. Alors il y en avait pas mal ! Et puis... tu sais on reproche souvent... les gens qui ont travaillé en Allemagne ou en Pologne... moi je veux bien, mais s'ils avaient travaillé en France, ils travaillaient aussi pour les Allemands, hein ! Hein ! Ils travaillaient pour personne d'autre. Malheureusement. Et alors on tombait... là je suis tombé sur une équipe et un type qui connaissait bien son métier, et qui m'a appris, qui a aidé... mais en plus de ça, en plus de ça... je suis tombé sur un groupe de prisonniers de guerre anglais, qui eux recevaient des colis plus gros que moi. C'est, à l'époque, certainement à... de la Croix-Rouge Internationale, et qui recevaient à midi une soupe extraordinaire. Souvent des prisonniers te parlent de leurs soupes, hein, mais c'était la survie, hein ! Et ils la partageaient. Et en plus de ça, en plus de ça, j'ai appris l'anglais. C'est souvent... quand il m'arrive de devoir prendre la parole en anglais, je commence... je débute toujours par dire que... «You'll never believe me when I told you where I learned my English !» Everybody says : «Where, where, where ?» «In Auschwitz !»

Et je travaillais près aussi d'un endroit où j'ai rencontré un copain liégeois, Albert le Liégeois, qui distribuait la soupe des SS. Eux prenaient un tout petit peu de soupe, hein, c'était pas comme nous, il fallait les grandes assiettes et ils prenaient un tout petit peu de soupe. Et d'ailleurs il leur en donnait pas beaucoup [rire], il leur en donnait une demi-louche pour pouvoir en garder pour nous. Et c'était une soupe assez... assez conséquente ! Assez conséquente. Et donc c'était un camp où on pouvait survivre... quand on travaillait dans les kommandos comme moi. Il y avait le Kabelkommando qui était très dur : creuser des tranchées, mettre les câbles et les tirer, ça c'était très dur, mais moi je travaillais dans un kommando où... Et puis je travaillais pas beaucoup. J'avais appris... j'avais appris... je connaissais assez convenablement l'allemand, alors j'avais appris à paraître affairé toute la journée. J'avais un sac en toile, et j'avais deux outils dedans, et je me baladais dans le camp à aller voir des copains à gauche, à droite. Quand un Vorarbeiter ou un kapo me disait : «Wo gehst du hin ?» Où tu vas ? Je dis : «Mais je dois porter cette pince-là... à ce chantier là-bas !» Hein ! Et je foutais pas grand-chose. J'avais appris que le moins... le moins d'efforts qu'on faisait, c'est le moins qu'on devait manger pour l'apport de choses... Alors là, j'ai eu une année disons assez convenable. Je crois que j'ai parlé souvent des chances que j'ai eues dans mes trois années de déportation et de voyage, etc. Il y a eu chaque fois une chance. Si j'avais dû prendre la Marche de la Mort... participer à la Marche de la Mort en partant de Jawischowitz,

j'aurais pas tenu le coup ! Mais j'ai eu une année où j'ai... je n'ai pas trop travaillé. J'ai mangé presque à ma faim, à cause des Anglais, à cause de mon ami Albert le Liégeois que j'ai retrouvé d'ailleurs après comme guide à Tel Aviv et qui vient de mourir malheureusement. Et donc j'ai pu entreprendre la Marche de la Mort dans un état physique assez convenable. Assez convenable.

Alors par exemple, au bout d'un certain temps, on attrape... pas de l'intelligence, mais on sait où se... on s'organise. Moi je me suis dit : nom d'un chien, me lever à cinq heures du matin, rester deux à trois heures dans le froid... parce que j'avais pas de pulls Chanel, hein... attendre mon moment de départ... j'ai été trouver le maître de la douche, le kapo qui s'occupait de la douche, je dis : «Ecoute, si tu veux, tu peux dormir une heure plus tard ! Tu peux dormir une heure plus tard, et moi je te... j'ouvrirai la douche. Je la nettoierai. Alors quand c'est le groupe untel qui vient prendre sa douche le matin, moi j'attends, et quand ils ont fini, je re-nettoie, je ferme les clés que je vais te remettre, et je pars travailler.» Et ça faisait que je ne restais pas pendant les trois heures dehors et, en plus de ça, j'avais ma douche tous les jours, ce que les autres n'avaient pas, ce qui était quand même...

Et puis alors au début aussi, je connaissais pas tout le monde... j'ai appris, grâce à des Français, chaque bloc qui abritait deux cents personnes avait des tondeuses, deux tondeuses, mais tondre deux cents personnes chaque semaine pour que... et ça c'était pas mal, parce que j'avais vraiment pas besoin de boucles, c'était pour l'hygiène, hein ! Alors... d'ailleurs beaucoup de hippies se rasent les cheveux encore maintenant, hein ! Tu verras notre artiste en bas ! Alors le... on m'avait appris à aiguiser les ??? d'une tondeuse. Moi j'avais jamais vu une tondeuse de ma vie, alors le... mon copain, le Français électricien, il m'a montré... quand il faisait ça... une grosse tondeuse, il y avait une grosse vis, on défaisait, on l'ouvrait, il y avait des deux côtés... à côté, il dit : «Tu prends une pierre et tu prends une goutte d'huile, ça on trouvait sur le chantier, et tu frottes lentement... lentement... pendant une heure.» Moi qui suis un tempérament nerveux, je savais que ça valait un pain ! Alors j'étais moins nerveux ! Je le faisais, et puis au bout d'un certain temps, les tondeuses devenaient usées à cause du chose... alors il m'a appris de mettre une vieille lame de rasoir entre pour avoir l'épaisseur... que j'ai appris. Et je recevais un pain que je partageais immédiatement avec mes copains, parce que d'abord j'avais pas tellement faim... deuxièmement, si je le gardais, on le volait, et j'avais des copains qui n'avaient absolument pas de supplément comme moi j'avais.

Entre-temps, est arrivé à Buna Monowitz, un ancien kapo, un communiste allemand, Willy Balger, je me souviens son nom parce que... Willy Balger. Et c'était un gaillard ! Il me dépassait d'une tête, avec des épaules comme ça... et une petite tête. Et c'était un ouvrier mineur de la Sarre. Et il était donc kapo dans la mine, mais c'était un politique. Alors je crois t'avoir raconté que nous étions souvent battus par les Polonais. Parce que eux extrayaient le charbon et nous devons vite remplir les bennes. Et eux étaient payés à la benne, ça fait que plus on travaillait, plus ils avaient de l'argent.

I. : Mais là tu parles de Jawischowitz ?

Maurice Piore : Oui, je reviens un peu en arrière à cause de mon kapo Willy Balger.

I. : Mais tu n'as pas travaillé dans la mine, tu n'as pratiquement pas travaillé dans la mine.

Maurice Piore : Quelques jours, tout au... oui, quelques jours et puis je suis monté directement. Et alors il a vu qu'un Polonais battait un Juif. Ça fait qu'il a pris sa pelle, il lui a donné un coup sur la tête et le Polonais en est mort ! Il a tué un Polonais ! Mais alors comme lui était quand même qu'un Polonais et l'autre était quand même un sujet allemand, même politique, pour pas faire de trucs... dans la... on l'a changé...

I. : Pour pas quoi ?

Maurice Piore : Pour qu'il y ait pas de... de trucs... dans... à la mine, hein ! Il avait quand même tué un ouvrier polonais !

I. : Oui...

Maurice Piore : Pour qu'il y ait pas de...

I. : Pas d'incident !

Maurice Piore : ...d'incident... de chose... Alors on l'a changé, et on l'a amené à Buna, et il est devenu älteste ! Alors quand il m'a vu , il dit : «Maurice, tu viens dans mon block !» Alors je suis devenu Stubendienst. Stubendienst, c'est-à-dire j'avais le droit de nettoyer, etc. C'était pas ça qui était important, c'est parce que j'avais le temps de verser la soupe, etc. Et j'ai pu aider pas mal de copains qui sont d'ailleurs encore en vie actuellement, que ton père connaît bien, dont Simon Krieger. Et j'ai eu de la chance... parce que je l'ai aidé à survivre et il m'a aidé à survivre quelques mois plus tard à Buchenwald. C'est comme ça ! Alors donc j'ai passé... disons... une année plus tranquille, plus relax que dans le petit camp...

I. : Entre guillemets.

Maurice Piore : ... qui... que Jawischowitz, qui m'a permis d'être en presque bonne santé pour entamer la Marche de la Mort. Il y a eu encore deux fois des pendants, des anciens...

I. : Des anciens ?

Maurice Piore : ...des anciens détenus qui s'étaient enfuis. Il y en a eu deux fois, je crois, encore entre-temps... mais nous étions dehors de tout. Parce que... ah oui ! le débarquement et tout... parce que les... et l'avance des Alliés... les prisonniers de guerre avaient leur... tu sais, ils chipotaient, ils avaient monté leur poste de radio. Les travailleurs français connaissaient eux aussi... avaient les nouvelles... par leur famille, par la radio, etc., ça fait que nous étions au courant, et souvent on a bombardé... on a bombardé... alors là c'était des moments quand même... parce que quand je dis : "j'ai passé une année convenable", il y avait quand même des moments de toute grande détresse, etc. Parce que il y avait des bombardements... Un moment donné... je me rappelle qu'il faisait un soleil parfait, comme maintenant... des avions... on entendait les avions. Alors il y avait une sirène et tous les Allemands... donc... et les SS, et les travailleurs qui travaillaient, nos dirigeants qui travaillaient avec nous... les travailleurs obligatoires, ils avaient un abri. Ils avaient un abri, et nous on pouvait pas aller à l'abri ! On devait rester dehors. Alors... on était jeunes, mais quand même ! Alors on avait trouvé, un jour, un abri qui était rempli de sacs de béton. Des sacs de béton ! Pas bétonné ! Et alors, un moment donné, une bombe est tombée à côté, les sacs se sont ouverts... on s'est enfuis directement ! On aurait été étouffés par le chose... Alors tout simplement, on restait dehors. On restait dehors, assis dans un coin. A attendre que les bombes tombent.

Je dois vous dire qu'il y avait pas beaucoup de bombes... je dois vous dire qu'il y a pas beaucoup de bombes qui sont tombées sur Buna Monowitz, qui était évidemment une grande multinationale. Je t'ai expliqué, hein, que on amenait le charbon de Jawischowitz, qu'on amenait à Buna Monowitz et ils en ont fait de l'essence synthétique. A ça, ils sont arrivés parce que il y en a pas mal qui ont bu cette essence synthétique, ils sont devenus aveugles ! Surtout les Polonais et des Russes. Ah oui ! Et alors Primo Levi, il travaillait dans les... dans les... les laboratoires là-haut, et j'ai toujours cru qu'ils étaient arrivés à faire le Buna, le Buna qui était donc le pneu synthétique, c'est ce qu'ils recherchaient, qui aurait changé le nerf de la guerre tout à fait, mais les chimistes allemands, et résistants, et juifs, qui travaillaient là-haut, ont tout retardé et ils sont arrivés à le faire longtemps après la guerre. Et ça a été une chance... une chance... une réelle chance pour l'humanité. Elie Wiesel était aussi quelques blocks plus loin que moi, parce que quand je lui ai parlé lors de mes rencontres, il m'a dit qu'il était dans le block 118 ou un truc comme ça, mais c'était... il était comme moi, un illustre inconnu à l'époque ! [Rires.] Alors est arrivé le 17 janvier.

I. : On va y venir, mais je voudrais d'abord te poser certaines questions sur la vie proprement dite... d'abord tu as parlé du réveil le matin, tu as parlé de l'appel... comment est-ce qu'on vous réveillait ?

Maurice Piore : Oh ben... un kapo rentrait, il commençait à gueuler, hein ! «Raus !» [Rire.] Oh tu sais, un moment donné, on en a tellement l'habitude, hein ! Comme j'ai l'habitude de me lever à sept heures du matin maintenant, on prend l'habitude de se réveiller à cinq heures du matin. Fatigué ou pas.

I. : Et quels étaient... comment ça se passait au sein... bon, tu avais le kommando d'électriciens... Les hommes dont tu m'as parlé, quelle était la proportion de Juifs et de non-Juifs d'abord ?

Maurice Piore : Ah, tous des Juifs !

I. : Tous des Juifs ?

Maurice Piore : Il n'y a que à l'extérieur, qui étaient des non-Juifs. A Buna, on était...

I. : Parce que tu me parlais de ce communiste allemand...

Maurice Piore : Oui. Quelques Polonais, mais très rares, c'était un camp de Juifs, c'était comme... d'ailleurs Buna était Auschwitz III, hein !

I. : Et quel est... ce communiste allemand dont tu m'as parlé, il était...

Maurice Piore : Ah oui, mais ça... il y avait certains chefs de blocks et des kapos qui étaient des politiques allemands...

I. : Et qui n'étaient pas juifs ?

Maurice Piore : Qui n'était pas juifs, oui. Il y avait des kapos juifs aussi, hein !

I. : Oui, oui, oui, mais je...

Maurice Piore : Oui, mais... et il y avait quelques-uns de droit commun aussi. Bien sûr. Qui en général se sont bien conduits, je dois dire. J'ai raconté l'épisode du type avec les gants, hein ? On devait charger des briques, hein, c'était...

I. : Les gants faits dans des pneus, c'est ça, hein ?

Maurice Piore : Oui, c'est ça, mais oui... on avait les mains en sang ! Alors tu vois...

I. : Et l'électricien français dont tu as parlé...

Maurice Piore : Ah c'était un travailleur volontaire.

I. : C'était un travailleur volontaire donc, celui qui t'a tout appris ?

Maurice Piore : Oui, oui, qui avait... donc j'étais adjoint à un civil, et... avec lui, mais il s'en foutait, hein ! Je dis : «Ecoute, je vais me balader, j'ai retrouvé des copains de

Bruxelles qui sont dans un autre kommando, je vais aller les voir !» Et lui il dit : «Vasy ! On s'en fout.»

I. : Et ton copain Albert le Liégeois, il faisait partie, lui aussi, de ton kommando ? C'est bien ce que tu as dit ?

Maurice Piore : Ah non, non ! Il faisait partie d'un autre kommando, mais il travaillait là aussi dans... lui il avait un poste important, il servait la soupe aux SS. Il foutait rien d'autre.

I. : Ah oui, c'est juste ! Excuse-moi, c'est ce que tu as dit tout à l'heure.

Maurice Piore : Mais oui, c'est plus important que de passer un fil, hein !

I. : Oui. Et ton travail exactement... bon, tu m'as un peu expliqué ce que tu faisais... normalement, en quoi ça consistait ?

Maurice Piore : Eh bien, le travail était : on montait... quand je vois encore... quand je passe sur les autoroutes, des centrales électriques... nous étions... nous faisons... nous montions des centrales électriques, centrales électriques qui sont faites pour que l'électricité qui sort à... 6000 volts... je connais pas les chiffres exacts, mais ça un vrai électricien, pas un comme moi, te dira... qui fait 6000 volts, arrive à 220 volts. Oui. Alors, je me rappelle, on avait des tôles en aluminium, des... comme des "L", qu'il fallait rectifier pour qu'elles soient tout à fait droites, parce qu'elles ne pouvaient pas être un peu concaves parce que sinon elles touchaient l'autre et que ça faisait des courts-circuits, notre travail principal était de faire ces immenses "L" en aluminium, de les tenir droites et puis de les monter sur un montage qui faisait, eux, la centrale électrique.

I. : Alors comment ça se fait que tu pouvais te balader dans le camp ?

Maurice Piore : D'abord on le faisait pas tout le temps, hein !

I. : Et la centrale électrique, elle se trouvait où ?

Maurice Piore : Ah ben... dans... c'est le chantier, hein ! Mais c'était immense, hein ! On travaillait à... tous les vingt mille travaillaient là ! C'était vraiment la grande usine. D'ailleurs chaque fois que je vais à Auschwitz... j'ai pas accompagné la dernière fois, je demande, quand c'est possible, de faire un tour par la IG Farben, hein, et je leur dis : «Vous voyez cette usine qui est la richesse de la Haute-Silésie actuellement, c'est avec notre sang que nous l'avons construit.» C'est un immense chantier ! Tout le camp y travaillait, à part quelques-uns qui s'occupaient de la maintenance dans le camp, plus des tas de civils... polonais, français, anglais, etc.

I. : Les prisonniers de guerre anglais.

Maurice Piore : Oui.

I. : Mais... donc tous les matins, les kommandos partaient vers ce chantier ?

Maurice Piore : Oui. Vers ce chantier, oui.

I. : Qui se trouvait à plus ou moins quelle distance du camp...

Maurice Piore : Pas loin. Cinq, six kilomètres. Oui. On marchait et on revenait le soir. Alors évidemment il y avait la fouille. Au retour. Parce que... si on n'avait pas emmené un pain... un truc... une bouteille d'alcool, etc, qu'on avait quand même...

I. : Et les prisonniers de guerre anglais, ils étaient où, eux ?

Maurice Piore : Ah tout à fait dans un autre camp !

I. : Mais oui, justement, c'est pour ça que je pose la question...

Maurice Piore : Oh oui ! Tout à fait un autre camp. Oui, oui, un stalag, tout à fait... avec terrain de sport, etc., mais je dois dire qu'il y a eu chez nous, à Buna... c'était pas pour nous... pour nous faire plaisir, hein ! C'était pas pour... mais enfin en disant nous étions des ouvriers qui devaient fournir quelque chose pour l'armée allemande, hein ! Alors ils... tous les quinze jours, on avait un dimanche de libre. Bon, ça c'était une chose... alors on... il y a eu même des compétitions de boxe. Il y avait quelques anciens champions français d'Afrique du Nord qui étaient là... j'espère revenir sur son nom... il y avait l'ancien champion du monde des poids coq, qui dormait à côté de moi, et qui travaillait à la cuisine, parce que c'était un poids coq, il pesait dans les... peut-être cinquante-cinq... soixante kilos maximum, qu'on a fait battre avec des champions polonais de quatre-vingt kilos ! Au premier temps, c'était un homme de métier, il les a battus, mais après... après il était sonné et il marchait comme un mongol ! Je vais revenir sur son nom certainement... il était tellement gentil. Et il travaillait à la cuisine alors. Alors il apportait pour ceux autour de nous à manger et... Il y a eu des compétitions de natation, parce que il y avait le champion du monde... aussi un Juif d'Algérie... Nakache, qui avait été champion olympique. Alors on le faisait nager avec des Allemands, etc. C'était pour eux, hein ! C'était pour eux. Et puis il y avait l'orchestre. Il faisaient un concert pour les Allemands.

I. : Ça se passait où, tout ça ?

Maurice Piore : Autour... il y avait la place d'appel, hein ! A la place d'appel.

I. : Et quoi ? Les Allemands avaient une piscine ?

Maurice Piore : Eh ben, oui, ils avaient une piscine. On avait une piscine, hein ! Alors ils ont fait... ou bien on leur a fait construire, à cause de ça. Moi je suis resté qu'un an, elle était déjà là quand je suis arrivé. Alors encore autre chose, j'ai oublié de te dire, et très important ! Tout le trafic ! Tout ce qu'on organisait... les échanges de cigarettes contre la margarine, et la margarine contre la confiture, et le pull contre une cigarette, etc., se faisaient aux toilettes. [Rire.]

I. : Aux latrines ?

Maurice Piore : Oui. Et ça sentait pas bon, hein ! Parce que c'était des longues planches comme ça, on doit pas faire de dessin... avec un trou, hein ! Il y a plus d'un qui est tombé dedans !

I. : Et justement, à propos de ces prisonniers anglais, ils... vous aviez très peu à manger, vous étiez donc d'une maigreur...

Maurice Piore : Moins là-bas ! Moins là-bas... Non, on était dans un état... disons... moyen. A Jawischowitz, on était déjà des Muselmann !

I. : D'accord, mais bon... vous n'étiez pas dans un état normal, vous n'aviez pas un poids normal...

Maurice Piore : Ah non, quand même !

I. : ... bon, ça se voyait que vous n'aviez pas à manger de manière normale. Et les Anglais ne vous ont jamais posé de questions ?

Maurice Piore : Ah si ! Evidemment qu'ils posaient des questions ! Oui... et les Français aussi. Oui, oh oui ! Tu sais comment ils nous appelaient ? Les pyjamas ! Moi je travaille avec trois pyjamas, l'autre travaillait avec un pyjama... Ah oui ! Ils nous posaient des questions ! Le camp de Buna : ils voyaient ce qui se passait, puisque ceux qui sortaient travailler avaient une vie de travailleur, mais alors on racontait ce qu'on a vu à Auschwitz, ce qu'on a vu à Jawischowitz, etc., etc. Bien sûr qu'on leur a parlé !

I. : Et qu'est-ce que... d'abord qu'est-ce qu'ils demandaient ? Quelles étaient leurs questions ?

Maurice Piore : Ben... ils demandaient pourquoi on était arrêtés. Alors je dis : «Tu le sais ? Moi je le sais pas non plus ! Parce que je suis juif !»

I. : Et comment ils réagissaient ?

Maurice Piore : Ben ils disent : «Not possible !» C'est pas possible. Je dis : «Oui ! Regarde ! Tout le camp est plein de Juifs ici ! Et à Auschwitz, il y a tous les jours des convois entiers qui arrivent et qui sont brûlés.»

I. : Et qu'est-ce qu'ils disent ?

Maurice Piore : Ben... ils disent... Ecoute ! Eux, c'est comme les libérateurs, hein ! Un an et demi après, quand ils ont vu les camps, ils disaient que c'était pas possible, hein ! Et quand on est revenus et qu'on a commencé à parler... c'est pour ça qu'on s'est tus pendant si longtemps... on nous croyait pas, hein ! D'ailleurs, si je veux remonter en arrière, à Wannsee... ça doit être Heydrich, je pense, je peux me tromper, j'ai pas la mémoire d'un historien approfondi, mais un des tout hauts... je sais pas... ou c'est Heydrich ou Eichmann... ou l'autre a dit : «Ce que nous allons faire est tellement gros que personne ne le croira !» Ça a été dit, hein ! Voilà.

I. : Oui, effectivement. Et finalement ils ne vous ont pas crus ?

Maurice Piore : Ben... je dis : «Ecoutez ! Est-ce que moi j'ai... quel intérêt j'ai à vous mentir ? Si on vous dit ça, c'est que c'est vrai !» Mais ils le croyaient impossible, hein ! Ils croyaient qu'on exagérait. Je vais te raconter quelque chose : On a eu un grand rabbin ici, il y a pas mal d'années, Robert Dreyfus, que j'ai rencontré à Jérusalem il y a quelques mois encore. Il était prisonnier de guerre, lui. Malgré son nom, il est resté, il était capitaine dans l'armée française et il est resté toute la guerre comme prisonnier de guerre. Alors il a dit : «J'ai vu des déportés venir vers moi et me raconter», il dit, «moi j'ai jamais cru ça ! Moi j'ai cru qu'ils faisaient... ils en rajoutaient pour que je leur donne un morceau de pain de plus.» Pourtant... un homme qui, de son statut, devait être un homme de cœur, etc., etc. Je l'ai vu à Jérusalem il y a quelques mois, il doit avoir dans les quatre-vingts maintenant, il est très bien. Un rabbin tient bien le coup. Un curé mieux d'ailleurs, parce qu'il a pas de femme qui l'embête ! [Rires.]

I. : Pas nécessairement !

Maurice Piore : Non, mais regarde un peu Charles Trenet ! Il a jamais eu de bonne femme qui l'embêtait ! Puisqu'il est pédé ! Regarde, à quatre-vingt-cinq ans, comment il est ! [Rires.]

I. : Effectivement. Il peut aussi être aussi embêté par ses petits amis, hein !

Maurice Piore : Oui, c'est vrai.

I. : Cela dit... oui, ça y est, il y a une question qui m'échappe... donc... oui, voilà, c'est ça... vous vous levez le matin, vous allez à la place d'appel, on appelait les blocks, vous vous rendiez sur le chantier, vous rentriez...

Maurice Piore : Oui, oui, on marchait, on marchait à cinq devant pour que ce soit plus facile à compter, parce qu'il fallait recompter aussi, mais je vais te raconter quand même quelque chose : moi je me suis arrangé pour marcher devant. Pas pour être sur la photo, mais... [rires] mais parce que ça donnait une certaine... puisque j'étais Blockält... j'étais Stubendienst, à cause de mon copain le communiste allemand. Comment ça se fait ? Parce qu'on mettait les types qui étaient bien habillés, propres, pour marcher devant. Et tous les quinze jours, mon chef de block chipait un peu de poudre à savon et il dit : «Tu me laves mon uniforme !» Je dis : «Oui, oui.» Et je lavais les miens en même temps. Et comme j'étais électricien, j'avais des godasses en assez bon état, puisque je devais grimper sur les choses, etc. Je mettais de la graisse qu'on met entre les machines dessus. Ça fait que j'étais propre et présentable [rires], si j'ose dire, et je marchais devant. Chaque fois... Non, c'était... Comme ça, je faisais partie du comité... si j'ose dire... de ce kommando.

I. : Et pourquoi est-ce qu'on mettait les gars propres devant ?

Maurice Piore : Oh on sait jamais quel... qu'on voyait les gens qui passaient... les gens qui travaillaient... que on avait l'air d'ouvriers, pas d'esclaves, mais avant que mon chef de block n'arrive, j'avais un chef de block... un jeune Autrichien, il avait peut-être vingt-cinq ans... avec son père... Dantzig, il s'appelait, Dantzig. Le père s'appelait Richard Dantzig et lui John, Johnny Dantzig, je crois... oui, c'est ça. Lui était un Autrichien, le père, le vieux Richard Dantzig, qui était marié avec une non-Juive. Et ils ont été déportés tous les deux, le père et le fils. Le père et le fils, mais, comme lui était un Mischling, on leur donnait des postes de... chose, et il était aussi Blockälteste.

I. : On leur donnait des postes un peu spéciaux ?

Maurice Piore : Oui, ou pas spéciaux, pour que... un Blockälteste... Tu sais il y avait le block de deux cents personnes et lui avait sa chambre comme ça, avec son lit, il pouvait aller à la douche quand il voulait... une fois par mois, on les amenait au bordel, hein ! Donc ils avaient autrement à manger, on leur apportait, etc. Et pour être bien avec eux, on chipait des cigarettes et du schnaps sur le chantier pour leur donner, etc. Donc ils avaient une vie... ils avaient presque le droit de vie et de mort, hein ! C'était vraiment... heureusement qu'il y avait des bons ! Et il a pris son père dans son block et il le donnait aussi pour balayer le block, donc il sortait pas travailler, c'était déjà un homme âgé... il avait déjà... bon, à l'époque, pour moi, c'était un homme âgé, il avait une bonne soixantaine d'années. Et un jour, il me dit : «Tu sais, ma mère vient me voir ! Alors je vais te demander de pouvoir sortir travailler.» Alors j'ai fait l'échange avec quelqu'un et il a marché devant, avec nous, pour aller travailler, avec son père aussi, et sa mère attendait à un coin du village de Buna là, hein, de Monowitz, derrière les barbelés, elle a aperçu... une fois dans mes trois ans, j'ai vu ça !... elle a aperçu de loin son mari et son fils. Je crois que dans la Marche de la Mort, le père n'a pas survécu. Ça c'est une histoire absolument ahurissante ! Ils se sont vus de loin comme ça. Mais il était très gentil, je dois dire.

I. : Oui, enfin... ok, ça va. Et vous rentriez en général... Oui ?

Maurice Piore : Oui, alors à midi, on recevait un peu de soupe, au camp, que nous on mangeait pas, on allait chez les Anglais [rire]. Enfin nous ! Oui, il y avait assez, on était à vingt mille, donc... Et on travaillait que l'après-midi. On travaillait l'après-midi et on rentrait vers quatre, cinq heures de nouveau en rang, les mêmes places, et compter combien on était en rentrant. A part l'appel du soir, du camp général. Moi j'ai... jusqu'à ce jour... j'ai appris à faire la sieste là-bas. Pas pour... je me levais à quatre, cinq heures du matin. Même avant, puisque j'étais le responsable des douches ! Et je travaillais jusque cinq, six heures. Alors on avait une heure pour recevoir notre soupe. Sur les dix minutes. Alors quand il faisait beau comme ça, j'ai souvent dormi, avec une planche et un gros... une grosse pierre comme oreiller [rires], mais je dormais, mon enfant ! Tu te rends compte que je dormais ! Avec un ??? tellement j'étais fatigué évidemment, mais ça me remettait. Je dormais une demi-heure, trois-quarts d'heure, le temps... il y avait la sirène pour reprendre le boulot, etc. Et une fois, je me souviens, il avait plu très fort, j'étais tellement endormi que je m'étais endormi et je suis tombé de ma pierre et avec mon bras dans l'eau. Et j'ai... à vingt-cinq ans, j'ai eu un rhumatisme... quelque chose de terrible, quand je suis rentré. Directement ! C'est venu deux, trois ans après... que j'ai eu ça. Il m'est arrivé souvent, comme Jacob, il a dormi sur des pierres et quand il s'est réveillé, il a vu Déborah, mais moi j'ai pas vu de Déborah [rire] quand je me suis réveillé ! C'est la Bible...

I. : Oui. Et... bon, tu me dis que vous aviez des contacts avec les prisonniers anglais, mais normalement vous pouviez avoir ces contacts ?

Maurice Piore : On travaillait ensemble !

I. : Oui, mais bon...

Maurice Piore : Evidemment... on pouvait... logiquement on pouvait pas avoir de contacts, mais si on travaillait avec quelqu'un, on pouvait pas faire...

I. : Mais non, justement ! C'est pour ça...

Maurice Piore : Oh oui, il y avait pas de gardiens ! A l'intérieur du camp, il y avait pas de SS, hein ! On ne pouvait pas s'évader, hein, c'était tout autour... c'était immense et puis où aller ? Non, c'était une usine fermée, enfin... entourée de fils de fer barbelés. On sortait et on retournait au camp, mais évidemment, si les Anglais ne travaillaient pas, on n'aurait pas pu leur parler ! Evidemment.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : Oui. Comme on ne pouvait pas parler aux civils dans la rue, ça... même ceux avec qui on travaillait... Comment veux-tu travailler si il y a pas un...

I. : Mais oui, mais je pose quand même la question parce que si... pendant le travail, vous étiez tout de même surveillés ?

Maurice Piore : Oui, oui, mais pas beaucoup.

I. : En fait je veux dire par les gardiens.

Maurice Piore : Oui, oui... non, c'était pas des gardiens, c'était les kapos... et les Vorarbeiter, les contremaîtres allemands, les directeurs des usines... tu sais, c'est des immenses chantiers, où il y avait une société qui s'occupait du béton, une autre des fils électriques, une autre des fils... Tu sais... quand... un immense chantier ! Il y a cinq, six, quelquefois vingt corps de métier différents et chacun avait son directeur, ses contremaîtres, etc., qui étaient nos chefs. Ils voulaient qu'on travaille !

I. : Et les Anglais, eux, ils travaillaient à quoi ?

Maurice Piore : Un peu la... oui, des travaux très légers, hein ! Un peu d'électricité... ils foutaient pas grand-chose. Et moi, quand je ferme les yeux, je les vois toujours marcher, ils avaient une allure folle ! Ils faisaient du sport. Ils faisaient du sport dans leurs stalags, ils arrivaient tôt le matin, mais partaient beaucoup plus tôt que nous, hein. Et alors ils faisaient du sport, ils avaient... ils étaient en uniforme, hein ! Kaki, hein ! Alors ils se mettaient en rang pour marcher et ils chantaient en marchant et il y avait des vieux soldats allemands de plus de soixante ans [rires] qui savaient à peine marcher, qui les encadraient et... Hoi, hoi, hoi ! En chantant des chants militaires anglais... avec une allure tout à fait martiale et puis l'autre qui... des vieillards qui peinaient avec leur fusil... j'ai eu ça à... ça ce sera un peu plus tard... j'ai connu le même problème... un peu plus tard, je te le raconterai.

I. : Oui, ça va, d'accord. Et d'une manière... bon, toi tu faisais l'électricité, mais les autres kommandos, à quoi est-ce qu'ils étaient affectés sur ce chantier ?

Maurice Piore : Ah bien, il y avait de tout, hein ! Ecoute... une usine ! On construit des bâtiments, donc il y avait des maçons. Et on met l'électricité, il y avait des électriciens. Nous on s'occupait de la haute fréquence... Hein, il y avait... il fallait tirer les câbles pour mettre ???, etc. C'est une grande usine, un tout grand chantier, où il y a de tout, hein. Un chantier... quand on construit, il y a de tout. Il y a des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des électriciens... des chauffagistes... Tout ce que tu veux, enfin ! Tout ce qu'exige la construction d'un grand chantier. Qui existe encore, je te dis, et je... c'est la richesse actuelle de la... chose. A part Auschwitz, mais c'est à trois kilomètres, hein ! Le camp n'existe plus, mais l'usine existe.

I. : Et elle fonctionne toujours ?

Maurice Piore : Oh ben oui ! Je t'ai dit, hein ! Puisque quand je passe devant, je leur dis. Ils sont pas très contents, mais c'est comme ça.

I. : Et pour en revenir à une question que j'ai oublié de te poser, tu as expliqué tout à l'heure que quand ce communiste allemand est arrivé, et qu'il est devenu Blockälteste, dans un autre block que le tien, il t'a dit : "je te prends dans mon block !" ... comment est-ce que tu as pu déménager, comme ça, sans...

Maurice Piore : Ben quand un Blockälteste dit au chef du camp : «Je veux 124633, chez moi, c'est un copain...», il refusait pas, hein !

I. : Oui, ça va, d'accord.

Maurice Piore : C'est eux qui étaient les chefs ! Pas moi.

I. : Ok, je crois qu'on a fait un peu le tour de la question... enfin, si j'ose dire ! Est-ce que tu as quelque chose à ajouter sur Buna Monowitz ?

Maurice Piore : Non... je ne crois pas... je ne crois pas. J'ai raconté le truc des toilettes... On a pendu deux fois... Ou trois fois en tout, finalement... peut-être deux fois encore entre-temps... J'ai vu moins souvent des sélections que les quelques mois que j'étais à Jawischowitz, parce que j'en ai vu là souvent, parce que c'était un camp où on tombait comme des mouches. Réellement.

I. : Oui, mais tu as vu, mais tu as aussi toi-même...

Maurice Piore : Ah ben oui ! J'ai été sélectionné aussi, on passait devant... Ah oui ! Oui, oui, à Jawischowitz. A Buna pas. J'étais dans un kommando de bienheureux [rire] où on était en plus ou moins bon état.

I. : Oui. Et là, il y a eu moins de sélections, à Buna ?

Maurice Piore : Oui, il y avait beaucoup moins de sélections, parce qu'on faisait un travail qui permettait de survivre. Alors qu'à Jawischowitz et dans les autres camps qu'il y avait autour, et à Auschwitz même... [Interruption.] C'était pas si facile.

I. : OK, ça va. Et alors donc le 17 janvier 45...

Maurice Piore : ...est arrivé. On entendait depuis plusieurs jours déjà tonner le canon. Et le 18 janvier, au matin, on nous a distribué un pain... Il faisait très froid... il devait faire... 20 au moins. On nous a distribué un pain et on a dit : «Vous pouvez prendre la couverture de votre lit. Et nous allons être évacués.» Alors... nous avons évidemment cru que nous allions être évacués, mais on avait peur aussi que si on restait dans le camp, ils allaient décimer les quelques survivants. Et j'ai quelques

copains qui se sont cachés et quelques copains qui étaient à l'hôpital, qui sont restés, qui étaient... qui pouvaient pas marcher... Ils sont restés et ils ont eu de la chance... entre guillemets, mais ils ont eu de la chance... parce que le 27 janvier, ils ont été libérés par les Russes, ils ont été libérés par les Russes, et au mois de mars déjà, ils... fin février, début mars, ils étaient en France. Ils sont passés par la Suède et ils sont rentrés en France. Nous avons peur et on a pris la route ! On a pris la route, le soir seulement. On est resté toute la journée à attendre, mais après j'ai compris pourquoi : parce que tous les camps... d'Auschwitz et tous les environs se sont mis sur la route, ça fait qu'ils faisaient un dispatching pour... un block, un camp, un camp... etc.

I. : Sur la place d'appel, vous êtes restés ?

Maurice Piore : Oui, sur la place d'appel. Et alors on nous a mis par notre kommando, mais après on s'est mélangés entre amis, etc., pour marcher, et on a commencé à marcher la nuit. Du 18 au 19 janvier, donc, dans la soirée, je crois. On a marché, alors on a marché toute la nuit, toute une journée, et encore une partie de la nuit d'après. Et nous sommes arrivés à Gleiwitz, mais je crois que tu connais les chiffres ? Que le dernier appel, il y a eu soixante-six mille répertoriés à Auschwitz et les environs, et quand les Russes sont arrivés, il y avait que sept mille ! Donc c'est simple, on a jeté soixante mille sur les routes de Pologne, verglacées, etc.

I. : Oui, oui.

Maurice Piore : Et c'est-à-dire, ils ont trouvé sept mille, dont sept cents cadavres ! Alors donc ils sont arrivés à Gleiwitz, qui est un petit camp... dans un tout petit camp, peut-être deux mille personnes... on devait être dans les vingt mille ! On était dans des granges. Dans des granges... mais enfin, on a pu se reposer. Ceux qui avaient survécu ! Parce que beaucoup sont tombés et... avec une balle dans la nuque, évidemment...

I. : Oui, justement, c'est ça que je voulais te demander... combien vous êtes partis, combien vous êtes arrivés... du moins dans ton groupe à toi... de ce que toi, tu te souviens.

Maurice Piore : Non, il y a... pas tellement... peut-être une dizaine... une vingtaine. Je dois te dire que ceux qui ont tenu le coup étaient déjà forts, hein ! Surtout à Buna, on avait... ceux qui sont venus de Jawischowitz, ils étaient en moins bon état. Il y en a eu plus... il y a eu... je ne peux pas te dire exactement. Certainement personne peut dire exactement. Quand on parle de l'un ou l'autre... «Ah oui ! Il est mort pendant la Marche de la Mort !», mais nous n'avons pas de chiffres précis de ça, parce que on les a enterrés dans des charniers, hein ! Après. Alors on ne sait pas, hein... qu'on a retrouvés après, mais j'ai quand même... et on va terminer par ça...

I. : Oui, c'est ce que j'allais dire...

Maurice Piore : ...par une anecdote amusante, malgré... je marchais avec deux copains qui vivent encore, qui sont à Bruxelles, c'est deux frères : Samy et Max Itschek[?], côte à côte, et tout d'un coup, un SS s'amène avec un gros sac et il dit : «Espèce de sale Juif !», il dit, «tu vas porter mon sac, hein, parce que moi c'est beaucoup trop lourd pour moi !» Va dire non ! Et il lui donne son sac. Alors nous remarquons que le type n'a pas pris notre numéro, rien du tout ! Alors Max me dit : «Mais qu'est-ce qu'il y a donc dans ce sac ? C'est si lourd.» Il ouvre ce sac... Du saucisson ! Du pain ! Du tabac ! [rires] Il prend ce sac, il le vide et il le distribue autour de lui. On s'est régalés tous ! Et il jette le sac évidemment sur la route. Une heure ou deux après... «Où est ce sale Juif à qui j'ai donné mon sac ?», mais c'était la nuit. Il avait pas pris le numéro ! [Rire.] Il avait pas pris le numéro et on se ressemblait tous, hein ! Comme quand je vois un noir barbu dans la rue, moi je dis «c'est tous les mêmes, hein», ça fait que nous, on s'est régalés comme ça. [Rires.] Il a hurlé, mais il pouvait pas tuer les cinquante mille personnes qui marchaient sur les routes, hein !

I. : Non, évidemment.

Maurice Piore : J'ai quand même eu, dans la Marche de la Mort, une épisode [sic] qui... au fond, c'est un Mack Sennett presque.

I. : Ça va, d'accord, mais on va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Neuvième entretien – 23 juillet 1996

Gleiwitz – Départ en wagons à bestiaux vers Weimar, puis Buchenwald (janvier 1945) – Quarantaine à Buchenwald – Camp de Holzminden – Retour à Buchenwald – Départ en train vers Dachau (6 avril 1945) – Libération par les Américains – Retour en camion avec l'abbé Paternote – Accueilli chez l'abbé (Marcinelle) – Séquelles – Premiers témoignages – Actions de l'Union des Déportés

I. : 23 juillet 1996, témoin : Maurice Piore, interviewer : I.. Voilà, alors la dernière fois, on en était resté à la Marche de la Mort, ou plus exactement au moment où tu arrives à Gleiwitz. Donc tu m'avais raconté l'évacuation, le rassemblement dans le camp, l'évacuation et le moment où tu arrives à Gleiwitz, un tout petit camp pour deux mille personnes où vous vous entassez à vingt mille.

Maurice Piore : Oui, c'est ça.

I. : Alors... si tu pouvais me raconter la suite.

Maurice Piore : Oui. Eh bien, j'ai une anecdote au sujet de Gleiwitz. Nous étions... évidemment, le baraquement était plein, bourré, et alors...

I. : Tu disais que tu avais une anecdote à propos de...

Maurice Piore : Ah oui, oui, voilà. Nous étions pas dans les baraquements, parce que évidemment d'abord on est resté, si mes souvenirs sont bons, que une nuit, un jour et une nuit, et nous étions dans des granges à côté. Et puis, tout d'un coup, je vois une grange avec des femmes. Moi j'ai pratiquement pas vu de femmes pendant les deux ans de mon incarcération et, je t'assure, ça n'avait rien de pérogatif [sic]... chose... je dis : on ne sait jamais... je vais voir ma maman... ou mes grandes sœurs, mes sœurs... les plus grandes, une chance ou l'autre... Et je suis rentré. C'était vraiment une bêtise, parce que je les aurais pas reconnues, elles m'auraient pas reconnu, etc., mais des années plus tard, je rencontre, lors d'un colloque à Strasbourg, madame Simone Veil. Et je lui raconte cette histoire, et elle me dit : «Mais monsieur, moi j'étais dans cette grange !» Elle venait donc aussi de la Marche de la Mort d'Auschwitz, et avant d'aller plus loin, je ne sais pas où elle a été, moi j'ai été à Buchenwald, elle s'est aussi arrêtée un jour ou deux dans cette grange. On s'est peut-être croisés là... que... c'était pas madame Veil avec ses beaux tailleurs Pierre Cardin, hein ! A l'époque. [Rire.] Donc vous voyez comme les routes se croisaient. Donc je suis resté, comme j'ai dit, je crois, un jour et une nuit, et puis...

I. : A Gleiwitz ?

Maurice Piore : A Gleiwitz. Et puis...

I. : Et tu étais toujours avec les mêmes ? Tu étais toujours avec...

Maurice Piore : Ah oui, oui, avec les survivants.

I. : Ah oui, bien sûr.

Maurice Piore : Avec les survivants. Et nous avons là... le surlendemain, on nous a mis dans des trains. Il faisait un froid effroyable ! On était encore en Pologne donc, hein ! Donc c'était... aux environs du 22... 23 janvier, alors on nous a mis dans des wagons ouverts... ouverts. Et on a commencé à rouler, rouler... Le fer brûlait les mains, tellement il faisait froid ! Et on a roulé une bonne huitaine de jours, hein. En mangeant de la neige.

I. : Vous n'avez pas eu à manger du tout durant...

Maurice Piore : Non. Une fois on a reçu un peu de soupe. Une seule fois, mais on se battait tellement que pratiquement personne n'a rien eu. Et nous sommes arrivés à Weimar.

I. : Et vous êtes tout le temps restés dans le train ?

Maurice Piore : Dans ce train. Pendant ces huit jours... besoins... tout... plus ou moins... et je dis... on mangeait de la neige !

I. : Et il y avait pas moyen d'évacuer les cadavres ? Il y avait des cadavres, je suppose ?

Maurice Piore : On s'est arrêté deux fois... on s'est arrêté deux fois, et dans mon autre voyage aussi, on avait débarrassé les cadavres, on a fait des petits trous, des petites fosses communes, ça fait que les fosses qu'on a retrouvées après, après la guerre, c'est finalement nous qui les avons faites, hein, mais comme on n'avait pas beaucoup de force et pas beaucoup de chose... on creusait pas très profond, hein. On les a alignés là. Ça ils ont fait quand même... évidemment pour... sans doute par hygiène ou sinon on serait tous morts.

I. : Et combien vous étiez dans ce wagon ? Dans ton wagon ?

Maurice Piore : Ah ça... septante... quatre-vingts, hein ! On pouvait difficilement s'asseoir... c'était toujours le même chiffre à peu près, hein !

I. : Et vous êtes arrivés combien ?

Maurice Piore : Oh... je dois dire, à cette époque, qu'on était encore, à part cette Marche de la Mort qui a duré deux jours, et on était encore plus ou moins en état physique plus ou moins convenable, mais dans l'évacuation que j'ai faite au mois d'avril, là ça a été une héca... on en parlera tout à l'heure, hein. Plus... disons qu'on est arrivé soixante pour cent. Quarante pour cent sont quand même morts pendant ce moment-là. Dans mon wagon, je peux pas dire les wagons des autres.

I. : Quand vous étiez septante, quatre-vingts, ça veut dire que vous êtes arrivés quarante... cinquante, quelque chose comme ça ?

Maurice Piore : Oui, c'est tout un train ! Alors nous sommes arrivés à Weimar qui est la ville la plus proche de Buchenwald.

I. : Oui, et pendant ce trajet, vous avez tout le temps roulé ?

Maurice Piore : Ah oui ! C'est-à-dire... on a compris ça évidemment plus tard, c'était la fin de la guerre, c'était l'avancée de l'Armée Rouge, alors il y avait des voies qui étaient encombrées et il y avait des convois militaires qui avaient des priorités, ça fait qu'on a dû faire des tours et des détours... et rester quelquefois pendant un jour ou une nuit...

I. : A l'arrêt ?

Maurice Piore : ...à l'arrêt, parce que les trains militaires et l'évacuation de blessés avaient évidemment une priorité.

I. : Et quand vous étiez à l'arrêt, c'était au milieu de...

Maurice Piore : Ah oui, quelquefois... quelquefois non loin d'une gare, mais très souvent en plein champ.

I. : Donc finalement vous n'avez jamais croisé la population ?

Maurice Piore : Non, pas cette fois-ci. Plus tard, oui. Je t'expliquerai.

I. : Oui, ça tu y viens quand tu viendras, mais... à ce moment-là, vous n'avez pas croisé de population.

Maurice Piore : Non, non.

I. : Oui et alors tu as dit tout à l'heure que vous avez roulé combien de temps ?

Maurice Piore : Cinq... six jours.

I. : Et vous étiez gardés ?

Maurice Piro : Oh oui ! Il y avait... il y avait deux SS devant et deux SS derrière, assis sur le bord du wagon.

I. : D'accord. Et ils restaient tout le temps là ?

Maurice Piro : Oui. Ben oui, ils étaient armés de fusils, hein ! Dans l'état où on était, on ne pouvait pas faire grand-chose.

I. : Oui, donc tu me dis vous arrivez à Weimar...

Maurice Piro : On arrive à Weimar et là, donc c'est la ville la plus proche de Buchenwald et la première fois que j'ai vu des trains à crémaillère. On est arrivé... Buchenwald est un lieu... un lieu où il y a des... comme on voit à la montagne... des trains à crémaillère qui montaient vers le camp, vers le lieu où était situé le camp. C'est la première fois que je les voyais... vous connaissez ça maintenant parce que les gens vont plus souvent aux sports d'hiver que nous y allions en 1940... évidemment on connaît ces trains, mais moi c'est la première fois que je vois où il y a un train... et on nous a amenés dans ces trains à crémaillère, à Buchenwald.

I. : Et on vous a débarqués à la gare proprement dite ?

Maurice Piro : A la gare de Weimar.

I. : Parmi la population ?

Maurice Piro : Oh là-bas, il y avait personne. Il y avait personne, il y avait personne. Peut-être sur le côté... je ne me souviens plus très bien, mais je me rappelle pas sciemment avoir vu des civils. Par contre, en avril, je me souviens avoir vu des civils, mais là je les ai pas vus. Ou je ne m'en souviens pas.

I. : Oui. Alors on vous a amenés dans ce train...

Maurice Piro : Oui, et on est arrivé au camp. Le camp de Buchenwald était aussi surchargé, je ne sais pas... tu dois connaître dans tes chiffres combien... je crois il y avait vingt mille... Buchenwald était un camp d'environ vingt mille... C'est ça ? Je ne me trompe pas, hein... environ... on était plus de cent mille dans ce camp et on nous a mis dans le petit camp à côté de... dans le camp de la quarantaine, hein. Un petit camp où, aussi, des blocks de deux cents personnes... on était passé mille.

I. : Et d'où venait toute la population du camp ?

Maurice Piro : Du quai d'arrivée à Buchenwald ? Eh bien, c'est tous les camps qui étaient évacués à Auschwitz. Et moi je venais de Buna. J'ai retrouvé des camarades

qui venaient de Jawischowitz, d'avant, d'autres qui venaient d'Auschwitz même... Alors on nous a mis dans le camp de la quarantaine.

I. : Pourquoi dans ce camp-là ?

Maurice Piore : Il y avait pas de place ailleurs dans le chose... et puis il fallait aussi... la quarantaine, qu'il fallait pas donner des microbes aux gens [rire] qui étaient dans le camp depuis quelque temps. J'ai retrouvé un copain de prison, avec qui j'avais été en prison deux ans avant, qui m'a d'ailleurs beaucoup aidé, on en reparlera après, qui était dans le camp, qui était prisonnier politique, il n'a pas été à Auschwitz directement, il a été à Buchenwald. J'ai retrouvé pas mal d'amis aussi après. Alors ce camp, c'était horrible !

I. : Oui, tu disais que ce camp c'était horrible...

Maurice Piore : Oui, nous étions donc environ un millier dans un baraquement de deux cents personnes. Alors les lits...

I. : Qui était exactement dans la quarantaine ? Tous les gens qui avaient été évacués ?

Maurice Piore : Oui, oui. Alors les lits étaient pour deux. A la rigueur pour un ! Pour un, pour un ! Logiquement. On était à quatre ! Quand je dis les lits... C'était des planches, hein. Tu as vu les planches superposées. Alors on était à quatre là. Alors on était en chiens de fusil, je crois, on était couché sur le côté et toutes les demi-heures, on disait «Maintenant on se retourne !», parce que comme on n'avait déjà pas beaucoup de chair et il y avait que les os, ça faisait mal ! Et il y avait pas des matelas Epeda, hein ! Hein ! C'était... quelquefois un peu de paille, quelquefois rien du tout. Alors toutes les demi-heures, on se retournait pour avoir moins mal. Tu vois un peu le style ! Alors un moment... à un moment donné, ils nous mettent tous dans le fond...

I. : Du baraquement ?

Maurice Piore : Du baraquement, mais évidemment compressés... compressés et quatre infirmiers se mettent à... disons vingt mètres de la fin et derrière les infirmiers, il y avait la planche avec le pain et un peu de... le... ce qu'ils appelaient le café. Et alors on nous appelle et on nous fait des piqûres. Je ne sais pas contre quoi, je sais une seule chose, c'est que pour survivre à ça, on devait être solide ! Parce que, avec une aiguille pour vingt ou trente, quarante personnes, sans désinfecter chaque fois, hein... quelquefois on mettait... on mettait un tout petit peu d'eau. Je ne sais pas pourquoi. Franchement, je ne sais pas pourquoi ils l'ont fait et il y avait pas moyen de se dérober, puisque on avançait au fur et à mesure, les infirmiers avançaient au fur et à mesure pour laisser la place derrière et on recevait notre pain là-bas. Donc il y avait pas moyen !

I. : Et les infirmiers, c'était des...

Maurice Piore : Ah, c'était des copains, des gens qui avaient été choisis, hein !

I. : C'était des détenus ?

Maurice Piore : Oui, oui, oui. Des déportés. Alors ça nous est arrivé et puis j'ai quand même eu... je crois que je l'ai déjà dit plusieurs fois... la... la possibilité de s'organiser, de sortir... je suis sorti du camp de la quarantaine, parce que j'avais appris que des copains de prison étaient là, dans le camp et j'ai retrouvé des bons copains qui étaient avec moi aux Jeunesses Communistes. Il y avait Raymond Vander Gunst, dont la mère est morte... la mère est morte à Ravensbrück. Et il m'a reçu et il m'a donné un morceau de pain, mais qu'est-ce que je devais faire pour ça... pour pouvoir sortir le porche entre l'ancien camp et le camp...

I. : Oui, entre le camp de la quarantaine et l'autre.

Maurice Piore : ...de la quarantaine. Eh ben... apporter, sur une charrette, les morts près du four crématoire. Il y avait pas de chambre à gaz, mais il y avait les fours crématoires. Alors je poussais la charrette de morts, je la déposais au four crématoire et je courais vite chez mon copain... Hein ! Et... qui me donnait un morceau de pain et je retournais. Et comme ça tous les deux, trois jours, j'allais le voir, mais on avait froid ! Comme il y avait le train à crémaillère, tu t'imagines ! C'est sur la hauteur ! C'était donc, à mon avis, fin janvier... début février 1945. On avait froid, il faisait gelant. C'est une des seules fois que j'avais tellement froid et faim que j'ai eu l'intention de me suicider. Je n'en pouvais plus, j'avais trop froid, j'avais trop faim ! Et d'ailleurs, c'était pas difficile... on allait au fil électrique, hein, [il boit] même s'il n'y avait pas de courant, on nous tirait dessus. Et alors il y a eu une chance qui est arrivée, c'est... ils ont recherché des électriciens dans le camp. Ils sont allés dans chaque camp, ils ont dit : «Qui est électricien ?» Alors je dis : «Moi !» Je connaissais pas grand-chose, mais je t'ai dit que j'avais appris quand même entre-temps à Buna, et ils m'ont fait passer un examen, en allemand, mais simplement : comment s'appelle cet outil... comment s'appelle cet outil... et comment s'appelle la façon de mettre les câbles... et ça j'avais appris à Buna. J'ai pu leur répondre et j'ai été pris dans une équipe d'une quinzaine d'ouvriers et on m'a envoyé dans un petit camp près de Holzminden, pas loin de Buchenwald, parce qu'on a roulé quelques heures dans des camions.

I. : Attends, l'examen proprement dit, comment ça s'est passé ?

Maurice Piore : Eh bien, j'ai été appelé devant deux, trois déportés qui étaient des gens de métier, hein. Et il y avait évidemment un SS qui assistait aussi et on passait comme ça et ils notaient comme ça passait, hein ! Comme un examen, tout simplement ! Et ça consistait surtout si je connaissais bien le nom des outils que je

devais employer, et la façon de les utiliser. En allemand. Comme je parle très convenablement l'allemand, j'ai eu la place.

I. : Tu disais tout à l'heure que ça a été la seule fois... comme tu avais tellement faim et tellement froid, ça a été la seule fois où tu as eu envie de te suicider. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

Maurice Piore : Ben... tout d'abord, je me suis dit : il y a tellement longtemps que je suis ici et je sentais que approche la fin. Et puis il y a eu ce coup de pouce, hein, qu'on est venu me chercher pour un autre boulot et un changement de camp.

I. : Et sinon, qu'est-ce que tu faisais dans le camp de quarantaine ?

Maurice Piore : Rien ! Rien, c'était horrible ! Pire que de travailler.

I. : Et les morts s'accumulaient ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui, donc on est venu te prendre en tant qu'électricien...

Maurice Piore : Oui, et c'est... Holzminden. Oui, je me rappelle très bien du nom...

I. : Et alors on vous a amenés là en camion ?

Maurice Piore : En camion.

I. : Vous étiez combien ?

Maurice Piore : Oh... une vingtaine, une petite vingtaine.

I. : Et parmi vous, il y avait quoi ? Il y avait rien que des électriciens ? Il y avait d'autres...

Maurice Piore : Je crois que... il y avait un ou deux vrais électriciens, parce que il y en a un que je vois régulièrement à Bruxelles... oui, enfin il y avait des électriciens ! Mais moi ils me considèrent comme électricien puisque j'avais bien... j'avais bien passé mes examens.

I. : Oui, mais je veux dire par là : est-ce qu'ils avaient requis d'autres ouvriers ?

Maurice Piore : Non, non. Notre équipe... enfin il y en avait d'autres... notre équipe était une équipe d'électriciens. Alors on a logé dans un petit camp à Holzminden ...

I. : Et parmi cette équipe, tu as retrouvé des copains ?

Maurice Piore : Ah oui ! Il y en a un qui est ici à Bruxelles, qui avait déjà des normes[?], il y avait vingt ans, et quand il est revenu, il est allé à l'école ORT et il est devenu ingénieur-électricien.

I. : Et c'est quelqu'un que tu as connu là-bas au camp ou bien que tu connaissais déjà...

Maurice Piore : Que je connaissais déjà avant la guerre.

I. : Que tu connaissais avant la guerre.

Maurice Piore : Oui, oui, il est là, je le vois régulièrement. Sa fille habite ma maison, donc je le vois régulièrement.

I. : Ah oui ! Effectivement. Et donc on vous a amenés de Buchenwald à ce petit camp...

Maurice Piore : A Holzminden.

I. : Ça a duré combien de temps ?

Maurice Piore : Oh quelques heures... Oui, quelques heures, oui.

I. : Un petit voyage, quoi !

Maurice Piore : Et puis on est arrivé là-bas et on nous a mis dans des baraquements. J'ai toujours dit et je crois que je dois le répéter : un petit camp, il y avait toujours plus de possibilités de s'arranger qu'un grand camp où on ne connaissait personne, etc. Finalement, on se connaissait tous les vingt. On nous a mis dans des baraquements, à deux par lit, c'était déjà un... hein... c'était déjà du luxe, hein ! Ça devenait un cinq étoiles, mais... et on nous levait à cinq heures du matin pour aller travailler. Alors ça c'est une vision que j'oublierai pas de ma vie, c'était vraiment assez extraordinaire... pour moi, qui ai maintenant septante-trois ans... lui, c'était un monsieur qui avait... un bon soixante ans... nous avions vingt ans, hein... c'était un très vieux monsieur... c'était pas un soldat, c'était pas un SS, c'est... disons... la garde civile ou un truc comme ça, à qui on avait donné un fusil. Alors on devait marcher quatre heures pour aller au lieu du travail...

I. : Sur le chantier ?

Maurice Piore : Sur le chantier... le chantier, c'était rien du tout... il fallait tout simplement mettre deux prises courant, deux interrupteurs et trois lampes dans des baraquements pour les ouvriers qui allaient arriver dans un mois ou deux, qui travaillaient aux V1 et aux V2, mais ce monsieur, il avait... soixante ans, nous on

avait vingt ans... alors on marchait d'un pas alerte, quand il arrivait au chantier, il disait : «Ecoutez ! Moi je suis fatigué, vous êtes fatigués aussi, je vous enferme dans votre baraquement, vous dormez une heure ou deux, moi je dors devant la porte, mais volez pas mon fusil parce que moi j'aurai des ennuis et vous aussi !» Alors on dormait une heure ou deux... Qui dort, dîne, hein ! Qui dort, dîne. Et alors à ce moment-là, on dormait... on dormait donc une heure ou deux, hein ! Et puis on faisait un tout petit peu de travail et puis on repartait trois, quatre kilomètres pour rentrer chez nous. Pour rentrer dans le petit camp où nous étions logés.

I. : Et vous étiez mieux nourris ?

Maurice Piore : Un peu mieux. On était nourris par la société pour laquelle on travaillait.

I. : Et comment se passait la vie quotidienne dans ce camp ? Il y avait des appels ? Il y avait...

Maurice Piore : Oui, il y avait toujours l'appel le soir, il y avait... oui... la vie était... mais on partait tellement tôt le matin, on rentrait tard le soir ! Alors on allait dormir, hein ! On devait se lever à cinq heures du matin !

I. : Mais est-ce que la vie était aussi dure que dans les autres camp ?

Maurice Piore : Non.

I. : Est-ce que il y avait toute cette pression...

Maurice Piore : Non . Non, pas du tout, parce que du moment qu'on avait un travail... qui n'était pas trop dur... en fait, il était moins que dur puisque on avait ces heures de répit, à cause de ce vieux Volksturm, c'était... hein ! On avait des heures de répit. Alors à ce moment-là... hein ! On était moins stressé, hein ! Et puis on entendait tonner le canon, comme le 17 janvier à Auschwitz. On entendait tonner le canon... quelque chose... et ça a duré une quinzaine de jours...

I. : Oui, tu es resté à Holzminden une quinzaine de jours ?

Maurice Piore : Oui, oui, et un soir, on nous ramène à... non... à l'appel, le chef de camp qui nous fait un discours très ambigu, hein !

I. : A savoir ?

Maurice Piore : A savoir que il pensait... «Vous entendez tonner le canon... vous serez probablement bientôt libérés, n'oubliez pas que vous avez été bien traités ici, etc.» Et le lendemain, on est reparti sur Buchenwald. Et ça, c'était... tout à fait au début du mois d'avril. Déjà.

I. : Alors tu es resté plus longtemps ?

Maurice Piro : Je suis resté plus longtemps.

I. : Oui, puisque...

Maurice Piro : Je suis reparti ! Oui, mais attends, attends, attends... je suis parti plus tard peut-être que prévu de Buchenwald.

I. : Puisque tu me dis que tu es arrivé à Buchenwald...

Maurice Piro : Tu peux avoir un décalage chaque fois de quelques jours... je suis parti le 10... oui, oui... fin février...

I. : Février 45...

Maurice Piro : Alors je suis resté plus longtemps... je suis resté plus longtemps à Buchenwald que je ne l'ai dit sans doute, hein.

I. : Non... fin janvier, début février 45, puisque tu n'es resté que quinze jours à Gleiwitz, donc tu es arrivé... vous êtes partis...

Maurice Piro : Le 18 janvier.

I. : Le 18 janvier... tu es arrivé le 20... 22 janvier à Gleiwitz et de là, tu es parti à Buchenwald.

Maurice Piro : Oui, il faut aussi deux, trois jours !

I. : Oui, donc tu es arrivé fin janvier, début février à Buchenwald.

Maurice Piro : A Buchenwald. Oh je suis resté peut-être plus longtemps à Buchenwald que je ne l'ai dit. Là, vraiment... les dates, je ne peux pas me souvenir. Je sais que je suis resté, mais...

I. : Ça fait deux mois, hein, février 1945.

Maurice Piro : Mais oui, eh bien... et alors je suis resté plus longtemps à Holzminden aussi.

I. : Et quelles étaient les relations... est-ce que la vie se passait de la même façon dans ce petit camp d' Holzminden ? Je veux dire par là : est-ce qu'il y avait aussi des exécutions, est-ce qu'il y avait aussi des...

Maurice Piore : Non, pas du tout ! Non, parce que nous étions des ouvriers choisis. Des spécialistes, nécessaires pour la bonne marche de la guerre ! Pour la bonne marche de la victoire. Là, je reconnais, je dois m'être trompé, je suis resté plus longtemps à Buchenwald et plus longtemps à Holzminden parce que je suis certain de la date et je te dirai tout de suite pourquoi.

I. : Donc vous avez été ramenés...

Maurice Piore : A Buchenwald.

I. : En avril sur Buchenwald...

Maurice Piore : Les tout premiers jours. Les vingt...

I. : Les tout premiers jours d'avril.

Maurice Piore : Oui. Ou les vingt... les derniers jours du mois de mars ou les tout premiers jours du mois d'avril.

I. : Et d'abord est-ce que tu sais pourquoi vous avez été évacués d' Holzminden ?

Maurice Piore : Ah oui ! Les troupes américaines avançaient ! On entendait tonner le canon.

I. : Oui, bien sûr, mais... oui, donc vous avez été ramenés là. En camion de nouveau ?

Maurice Piore : Ah oui, évidemment ! Alors j'ai intégré le petit camp de quarantaine. Il y avait moins de monde, beaucoup étaient morts en ces deux mois de temps, etc. J'ai retrouvé mes copains et... de la Résistance, mes copains de prison, de la prison de Saint-Gilles, et... qui m'ont dit : «Est-ce que tu sais te servir d'une arme ? Parce que nous comptons... nous sommes au courant que les Américains ne sont pas bien loin et nous comptons libérer le camp nous-mêmes. Nous voulons, quand les troupes américaines rentreront à Buchenwald, que le camp soit libre.» Je dis : «Non, mais je peux apprendre, hein !» Alors on m'a donné une paire de souliers convenables, parce que ça, c'était important. Et le 5 avril... je suis certain de la date... le 6 avril... le 6 avril 1945, j'ai été pris dans une rafle dans le camp. Je savais qu'on évacuait le camp et j'ai été pris dans une rafle dans le camp à cinq mille. Et on m'a fait monter dans des wagons...

I. : A cinq mille...

Maurice Piore : A cinq mille ! Le camp avait plus de cent mille personnes, hein !

I. : Ah oui, on a pris cinq mille personnes et tu as fait partie de ces cinq mille personnes.

Maurice Piore : Dans le camp. Et on nous a fait monter dans des wagons. Et là a commencé un calvaire qui a été le plus horrible, le plus horrible des trente-trois mois de déportation. Nous sommes partis donc le 6 avril de Buchenwald, pour un voyage qui logiquement devait durer vingt-quatre heures, pour aller à Dachau... pourquoi, je le dirai après, qui a duré vingt... donc c'était le 5... qui a duré vingt-deux jours... Le 6... ou c'était le 5... et nous sommes arrivés le 27 avril à Dachau. Nous sommes partis à huit mille, nous sommes arrivés... à cinq mille, pardon... à cinq mille, nous sommes arrivés à huit cents ! Quatre mille deux cents étaient morts ! Et là... là, je me rappelle très bien avoir fait les charniers pour les enterrer... je me rappelle une scène horrible ! Un de mes copains était encore vivant, mais c'était la fin... et j'ai dû le laisser au charnier... j'ai pu le mettre au-dessus... un copain de Bruxelles... ça a été les... Et mon wagon était le wagon qui a encore, relativement, tenu le mieux le coup, parce que nous étions pratiquement tous des tout jeunes. Et là, j'ai eu le contact... comme tu m'as demandé tout à l'heure... avec la vie civile. Parce que je me rends compte...

I. : Les wagons... c'était des wagons fermés ou des wagons à ciel ouvert ?

Maurice Piore : Ah non ! J'ai oublié de dire ! C'est une bonne question. Puisqu'en hiver, on a eu des wagons ouverts, l'été, on a eu des wagons fermés ! Et il faisait très bon... ça fait qu'il y avait une puanteur... C'était extraordinaire. Alors je me rends compte... on a été... on a traversé deux fois la Tchécoslovaquie, parce que j'ai vu les plaques des noms... et au lieu de rouler comme ça, ce train roulait comme ça, et rentrait en Tchécoslovaquie... et ressortait... et retournait en Allemagne... Et puis il retournait, à cause donc... à cause du front, l'avance des troupes, etc. Et là je voyais, quelquefois le matin, on partait au travail... je me rappelle quand... à Pilsen[?], c'est la frontière de la Tchécoslovaquie... on a bien fait une petite incursion... les gens qui allaient à leur travail, jetaient leurs tartines ! Nous jetaient leurs tartines...

I. : Les Tchèques ?

Maurice Piore : Les Tchèques, oui ! Après, quand on allait chez les Allemands, quand on arrivait en Allemagne... très, très souvent, ils nous jetaient des pierres ! Parce que nous, on criait : «Essen, essen...» et ils nous jetaient des pierres.

I. : Mais ils voyaient quand même l'état dans lequel vous étiez ?

Maurice Piore : Ah ben oui, oui. Et alors, à part ça...

I. : Ils n'ont... enfin... attends, vous étiez dans des wagons fermés, des wagons à bestiaux ?

Maurice Piore : Oui, oui, mais on avait réussi à ouvrir des portes, hein.

I. : Ah oui, d'accord ! Ils voyaient quand même l'état dans lequel vous étiez ?

Maurice Piore : Oui, oui, alors...

I. : Et ils jetaient des pierres ?

Maurice Piore : Oui, oui... Et alors il y avait aussi des SS. Alors quel a été le résultat de ça ? C'est que les avions alliés nous bombardaient ! Ils nous voyaient pas comme ça ! Ils voyaient que les SS avec une mitrailleuse, ça fait que pas mal de nos copains ont été encore tués par les avions alliés. Et alors nous sommes arrivés à Dachau, dans cet état lamentable...

I. : Et la seule nourriture que vous avez eue est la nourriture que vous ont donnée les Tchèques ?

Maurice Piore : Ah oui, oui. Une fois ou deux, on a eu un peu de soupe comme ça... en cours de route, mais une fois ou deux. Vraiment. Ah oui ! On descendait, on disait que on devait aller aux toilettes, comme... et puis comme le train s'arrêtait, hein, souvent on restait des heures... on mangeait de l'herbe ! [Silence.] Ça a été le plus horrible. Arrivés à Dachau... par hasard... il y a un film de l'armée américaine qui est sorti dernièrement, qui dit : "de Normandie à Berlin". Et j'ai vu ce film, et on voit arriver les wagons à Dachau. Et on voit les morts traîner sur les escaliers... eh bien c'était les wagons dont je suis descendu ! Et deux jours après, les Américains sont rentrés dans le camp. Nous avons été libérés par les troupes américaines. Et alors...

I. : Tu as la date exacte ?

Maurice Piore : 29 avril. Alors le... tu as certainement vu, si tu as vu ce film, un moment donné, on met des...

I. : Oui, tu m'as parlé de ça aussi.

Maurice Piore : ...des prisonniers, l'un à côté de l'autre, parce que certains SS...

I. : Avaient revêtu des...

Maurice Piore : ...avaient enlevé leur uniforme et revêtu des... des choses... et on a mis des prisonniers, on a mis avec [rire] les SS et des anciens prisonniers de Dachau et ceux qui étaient là depuis très longtemps...

I. : Les identifiaient...

Maurice Piore : Les... et on les a trouvés...

I. : Tous ?

Maurice Piore : Ça je ne sais pas, franchement ! Non... Et les premiers jours, j'ai été vraiment... je vais pas dire heureux, mais enfin... plutôt satisfait parce qu'ils ont... mais après... ça a duré que quelques jours... [Le téléphone sonne. Interruption.] Alors je disais...

I. : Oui, oui, tu m'avais... je me souviens de cette scène dans le film et...

Maurice Piore : Oui, alors... on les a retrouvés donc. Pendant deux... trois jours...

I. : Et les Américains les ont fusillés.

Maurice Piore : Les ont fusillés... mais après quelques mois, ça n'a pas duré longtemps, ils les ont traités pratiquement mieux que nous ! En tant que prisonniers de guerre. Ce qui n'était pas juste pour des SS, ce n'était pas des guerriers, ce n'était pas des soldats. C'était des assassins ! C'est pas difficile ! Alors...

I. : Tu me dis que les premiers jours, ils les ont fusillés, et puis après... est-ce que ils ont, indistinctement, fusillé... ils ont pris les plus haut gradés ou bien...

Maurice Piore : Je ne sais pas, ça je n'en sais rien... on a entendu des coups de fusil, etc. On nous mêlait pas à ça, hein ! Et alors tu te rends compte dans quel état j'étais... je devais peser... Et puis je reçois un gros colis... un gros colis de la Croix-Rouge. Et je sais pas manger ça, je vais être malade ! Mais comment ne pas manger ? Alors j'ai pris une boîte de corned-beef et je l'ai mangée. J'étais malade... Et j'ai eu une diarrhée ! Une entérite ! Et il y avait pas... aucun médicament, rien du tout ! Je me suis souvenu que, à la maison, quand j'étais... j'avais des entérites, on prenait du charbon de bois. J'ai pris une chaise, je l'ai cassée, j'ai brûlé le bois et quand il était refroidi, j'ai mangé ça et ça m'a sans doute sauvé ! Et puis je rencontre encore des camarades de la prison de Saint-Gilles, dont un médecin. Alors il me regarde... il me regarde... il me regarde dans l'œil, il dit : «Tu sais, toi menneke, tu me plais pas ! Tu me plais pas du tout ! Tu dois être très malade.» Et il a demandé un infirmier de l'armée américaine, un splendide grand Noir qui m'a pris comme ça, comme une plume... et il m'a apporté, on m'a ausculté et j'avais le typhus ! Et ça, ça été la chance... encore, une des dernières chances, la dernière chance, que j'ai eu le typhus après la libération. J'ai été sauvé. Et soigné par l'armée américaine. Par l'armée américaine... qui m'ont soigné autrement que les SS, les... ils avaient d'autres possibilités.

I. : Mais je voudrais qu'on revienne un peu en arrière. Comment s'est passée la libération proprement dite ? Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? Vous étiez dans le camp...

Maurice Piore : Ah non... nous étions dans le camp, mais j'étais trop faible pour descendre du... de mon lit, hein ! On a entendu des voix... on a entendu quelques coups de fusils, très peu parce que les SS étaient partis ! Et il y a des soldats américains qui ont... avec des cordages, sont passés au-dessus de la porte et ont ouvert. Et la première femme qui est entrée dans le camp était une journaliste de l'armée américaine, une splendide fille avec des longs cheveux blonds. [Rire.] On m'a raconté ! Moi je...

I. : Ça tu n'as pas vu ?

Maurice Piore : J'ai pas vu ça, j'ai pas vu ça, mais il y a une chose...

I. : Mais les dirigeants du camp étaient partis ?

Maurice Piore : Ah oui ! Les SS étaient partis. Les SS étaient partis, mais le camp était dirigé par un comité international qui était présidé par Arthur Haulot et le général Gerrys[?] Le camp lui-même... il y avait un comité international de déportés dans le camp. D'ailleurs une chose assez extraordinaire : eux savaient qu'ils allaient être libérés dans les jours qui viennent... deux heures après la libération du camp, tout le camp était pavoisé des drapeaux de tous les pays alliés ! C'était extraordinaire comme vue ! Il faisait un soleil éblouissant... etc.

I. : Oui, c'est ça que je voulais dire... Mais les SS étaient partis ?

Maurice Piore : Ah oui, oui, oui.

I. : Mais il en restait quand même quelques-uns...

Maurice Piore : Oui, ceux qui se sont... ceux qui se sont fait attraper, hein !

I. : D'accord. Et donc les Américains sont arrivés de cette façon-là, et puis toi, quel est ton premier souvenir ? Tu étais trop faible pour descendre de ton lit, mais quel est ton premier souvenir ?

Maurice Piore : Quand je suis descendu...

I. : Finalement tu es descendu ?

Maurice Piore : Ah oui, je suis descendu évidemment... Et j'ai vu tous ces drapeaux. J'ai vu ces drapeaux et j'ai vu tous ces... tous ces... tous ces soldats américains, que je ne connaissais pas l'uniforme, etc. Le plus beau de l'histoire, c'est que il y avait...

c'est une avant-garde qui a libéré le camp de Dachau, comme tous les camps d'ailleurs, c'est une avant-garde, parce que ni les Russes ni les Américains ont cherché à libérer les camps. Ils ont trouvé sur leur route, point à la ligne, et ils ont libéré les camps. Et j'ai retrouvé en 1985 le général-major Levine qui a libéré Dachau ! [Rire.] Je l'ai ren... je l'ai trouvé à Jérusalem. Il y avait une grande cérémonie pour le 40^e anniversaire de la fin de la guerre, et on... j'étais là, à Yad Vashem. Et puis j'entends... on appelle chaque pays et on entend «Général Major Levine, qui a libéré Dachau !» [Rires.] Alors j'ai été le trouver après la cérémonie, hein, j'ai une photo d'ailleurs, j'ai été le trouver, et je lui dis : «You were... the 10th of April, you were in Dachau !» Il dit : «Yes !» «Me too ! You liberated me !» «What ?» Il y a un brouhaha ! Tous les journalistes... la télévision du monde entier nous ont sauté dessus, des interviews... et tout... mais tu te rends compte un truc comme ça ? J'ai eu quelques contacts avec lui, il était retraité... il était major à l'époque, il est devenu général major. Il était retraité, mais s'occupait bénévolement de cas psychiques... c'était un médecin, hein, de soldats rapatriés. Je l'ai retrouvé des années après. Et j'en ai parlé à Arthur Haulot et à chose... il se rappelle très bien de lui. Arthur Haulot et le général major qui était le même grade que lui Gerrys[?], hein, qui était aussi un médecin, se souvenait très bien de cet officier américain. Alors j'ai été mis au camp... au camp...

I. : Quel a été le comportement des Américains à votre égard ?

Maurice Piore : Oh très bien ! La seule chose... c'était fou ce qu'ils ont fait : ils ont donné trop vite à manger. Ils ont donné trop vite à manger, ce qui a rendu beaucoup de gens malades, mais à l'hôpital, j'ai été soigné d'une façon inouïe ! Vraiment ! Et... alors... on peut continuer, tu sais, tu peux continuer... parce qu'il y a plus tellement.

I. : Mais oui, je voudrais que tu termines, oui.

Maurice Piore : Oui... eh ben oui, alors voilà... alors le typhus, il y a une incubation de vingt-et-un jours de fièvre, et on peut pas, pour contamination... et un... il y a une série de camions qui est venue de Belgique chercher les Belges pour les ramener. Ça fait... Huit cents kilomètres, c'était pas terrible, mais moi j'étais encore incubé, j'ai pas pu partir. Je dois dire... pour Buchenwald, il y avait des ministres, des députés, etc., hein ! Alors le prince régent a envoyé des avions... et des machins... A Dachau, il y avait que des troupes comme moi, il y avait pas de grandes... choses... alors t'avais des camions, mais moi je n'avais pas... Et je suis resté à Dachau, avec un prêtre de Mons, l'abbé Marius Levallois, qui a été après doyen de Mons. Un prisonnier politique, hein. Il se baladait comme moi, en uniforme SS, parce que comme nos uniformes rayés étaient sales... on nous a donné... ils ont trouvé cent mille uniformes SS tout neufs, alors... [Rire.]

I. : Cent mille ?

Maurice Piore : Cent mille ! Eux ils continuaient la guerre, hein ! J'avais un uniforme... je t'ai montré cette photo des tanks divisions ? Dans les tanks divisions ? Alors il a dit : «Aussi longtemps qu'il y a un Belge, moi je reste ici.» Et quelques jours après...

I. : Vous étiez les deux derniers...

Maurice Piore : Non, non, il y en avait... il y en avait quelques-uns. Il y en avait qui étaient malades ! Qui étaient à l'hôpital, etc. Et alors le... quelques jours après, arrive un aumônier... de Belgique. Et... parce qu'il avait entendu à la radio... à la radio... c'était un commandant du Front... un... du Front National... pas du Front National... un commandant de la Résistance, de la région de Charleroi, qui avait été arrêté plusieurs fois, etc.

I. : Quel mouvement ?

Maurice Piore : Mouvement National Belge.

I. : Ah oui !

Maurice Piore : Oui. Et qui avait été libéré, etc. Et qui avait vécu dans le maquis et il était maintenant aumônier à... il était un prêtre... l'abbé Marcel Paternote... Marcel Paternote... et il avait entendu à la radio que quelques-uns des membres de son commandement ont été libérés à Dachau. Alors il a volé une ambulance, avec deux chauffeurs...

I. : Quoi, ici à Bruxelles ?

Maurice Piore : Non, à Charleroi. A Marcinelle, il habitait Marcinelle... avec deux... il savait pas conduire, avec deux officiers de la Sûreté de l'Etat, pour aller chercher ses copains. Ils étaient à trois. Alors il voit évidemment Marcel... Levallois... L'abbé de Mons et il dit : «Ecoute ! Il me reste encore une place là ! Est-ce que tu... je pourrais ramener quelqu'un ?» Alors il dit : «Ecoute, il y a un jeune Juif là. Il était en très mauvaise posture, mais il vient de terminer son... le typhus. Ce serait réellement quelque chose de formidable si tu pouvais l'amener.»

I. : Tu étais guéri à ce moment-là ?

Maurice Piore : Oui. Pas tout à fait ! Pas tout à fait ! Et il... j'étais guéri...

I. : Par les médecins américains ?

Maurice Piore : Oui, mais il me manquait deux jours. Il me manquait deux jours.

I. : Et les médecins américains ont été d'accord pour te laisser partir ?

Maurice Piore : Non. L'aumônier... c'était un débrouillard, est allé voir le nonce apostolique, et il a dit : «Ecoutez ! Moi je peux pas rester ici ! Il est guéri. Sa fièvre est... depuis huit jours, il a pas de fièvre !» J'ai d'ailleurs ma fiche de fièvre... «Depuis trois, quatre jours, il a plus de fièvre, il a plus de diarrhée, il est guéri.» J'ai eu une chance inouïe ! Parce que d'autres ont perdu leurs cheveux, ils ont perdu leurs dents, etc. J'ai pas eu trop... j'ai pas eu de séquelles. A part les intestins après... «Mais alors il est guéri ! Alors donnez l'autorisation !» On a eu l'autorisation.

I. : Le nonce apostolique...

Maurice Piore : Eh ben... chaque Etat se faisait représenter à Dachau, et ??? s'est fait représenter par un nonce apostolique, un prêtre.

I. : Oui, oui, ???

Maurice Piore : Alors lui a été... lui qui était le plus proche de lui, puisqu'il était prêtre lui-même. Et j'ai eu l'autorisation. Et alors on est sorti de Dachau, dans cette ambulance et il est venu me trouver, il m'a dit : «Est-ce que tu pourrais rester assis pendant deux jours, pour rentrer à Bruxelles ?» J'ai dit : «Vous savez, padre», moi j'avais jamais vu un aumônier avec une croix... «vous savez, padre, moi il y a pratiquement trois ans que je suis ici, je resterais debout pendant huit jours !» Et puis on est sorti. Et arrivés à Munich, on s'est arrêté pour manger un morceau ou des boîtes de conserve qu'on avait reçues des Américains, etc. Et là j'ai vu des choses vraiment horribles ! Les Munichois qui venaient nous voir, alors ils dit [sic]... «Oh ! Comme c'est triste ! Comme vous avez été maltraités... mais nous on savait rien vous savez !» On était à côté ! Tous les jours on sortait pour ramasser les ruines des bombardements, donc ils nous avaient vus ! Et l'aumônier me dit : «Ecoute ! Moi je vais chez ma sœur, j'habite Marcinelle, chez ma sœur, avec ma sœur, et tu dormiras une nuit, et puis je t'emmène à Bruxelles, dans ta famille.»

I. : Et ça, ça se passe quand exactement ?

Maurice Piore : Ça se passe... je vais te dire la date de ça... le 28 mai, un truc comment ça... 27... 28 mai. Parce que je sais, je suis arrivé chez eux le 1^{er} juin 1945. Alors il me dit : «Je te ramènerai dans ta famille à Bruxelles.» Mais je dis : «J'ai plus de famille.»

I. : Comment est-ce que tu pouvais savoir que tu n'avais plus de famille ?

Maurice Piore : J'ai été deux ans à Auschwitz ! J'ai jamais entendu parler ni de mon père, ni de ma mère, et mes jeunes frères et sœurs, ça, je savais. Alors c'était impossible ! J'ai rencontré des tas de gens qui connaissaient bien mon père, qui était un homme très connu à Bruxelles et qui l'ont jamais vu ! Non, je me rendais compte

ce qui s'est passé, hein ! Alors il dit : «Eh bien, écoute», il dit, «moi j'ai recueilli ma sœur, veuve de guerre, avec trois petites filles ! Tu seras leur grand frère !»

I. : Oui, tu m'as raconté ça.

Maurice Piore : Oui. Et alors ces trois petites puces-là, qui avaient trois ans... trois ans, six ans et huit ans, qui m'attendaient... on est arrivés à une heure du matin, le 1^{er} février 1945, pour voir...

I. : Non, on était en juin.

Maurice Piore : Au mois de juin, oui, mois de juin 1945... qui regardaient par au-dessus la fenêtre, mais j'étais évidemment dans un lit à l'ancienne comme ça, avec des duvets, des... j'ai pas su dormir ! J'ai dû me coucher par terre ! [Rire.] Et quelques jours après, il m'a amené à Bruxelles et j'ai été voir ma maison, etc. J'ai plus rien retrouvé, sauf un cousin. Sauf un cousin. Et alors c'était réellement ma deuxième famille.

I. : Et ta maison, elle était occupée ?

Maurice Piore : Ah oui, elle était occupée, elle était occupée. Des voisins m'ont raconté comment mes parents ont été arrêtés, etc. Et c'était réellement ma deuxième famille, d'ailleurs c'est pas difficile, et je crois que je peux terminer avec ça : le 1^{er} juin 1985... alors l'aumônier était encore vivant... et sa sœur était encore vivante... on a fait une grande fête pour les quarante ans que je suis arrivé chez eux, et ces trois petites filles étaient devenues trente. Maintenant on a été à une communion, il y a quelques mois, ils sont devenus cinquante ! [Rire.] Et je suis toujours leur grand frère ! Mais je dois quand même dire une chose encore : que l'aumônier Paternote, chez qui j'ai vécu des mois, et on allait manger ensemble... ma première cuite c'est avec lui que je l'ai eue, parce qu'on allait manger au mess des officiers et on recevait à boire, etc... m'a jamais rien parlé de ses activités pendant la guerre. J'ai appris par d'autres qu'il avait sauvé des enfants juifs, il faisait partie de la filière avec l'abbé André, et à son insu, avec sa sœur, j'ai réglé et je l'ai amené à Jérusalem où il a planté un arbre, et c'était huit jours inoubliables... parce que il est venu en grand uniforme de commandant de la force aérienne, il était à Florennes, avec un tas de décorations... alors tous ces Israéliens me demandaient : «Qui est ce général ? Qui est ce général ?» J'ai dit : «C'est pas un général. Regardez : il a une croix. Il a sauvé des enfants juifs.» Alors on l'a emmené au Mur des Lamentations, où un rabbin l'a béni. Et un jeune capitaine parachutiste de l'armée lui a donné sa décoration qui figurait parmi les décorations qu'on a mises à son enterrement où il y a eu... j'ai été et... à la cathédrale de Florennes, c'était un... des funérailles nationales, l'armée et tout, et on m'a autorisé de dire le Kaddish. Dans la cathédrale de Florennes. La grand-messe.

I. : Et le voyage à Jérusalem, c'était en quelle année ?

Maurice Piore : En 75.

I. : Et il est mort en quelle année ?

Maurice Piore : Je crois qu'il est mort en... 87... 88. On lui a coupé une jambe... il avait le diabète... il était... il était... il avait aussi un appartement dans la caserne de Florennes, mais c'était un type vraiment extraordinaire ! On lui acheté une télévision, on lui acheté des meubles. Il a reçu l'appartement, mais il fallait le meubler. Alors on a fait une souscription parmi les amis, mais le colonel Lallemand[?], qui était chef... le commandant de Florennes à l'époque, lui a dit : «Ecoutez, padre, ça vous appartient pas. Ça appartient à la base, hein.» Parce qu'il distribuait tout ! [Rires.] Il distribuait tout ! Quelqu'un... un soldat avait dit : «J'ai pas de TV !», il lui a donné la TV ! [Rires.]

I. : Eh bien, j'aurais quelques questions quand même à te poser, et puis on va terminer. Est-ce que tu gardes aujourd'hui des séquelles physiques de ta déportation ?

Maurice Piore : J'ai gardé les nerfs évidemment malades... très nerveux et... j'ai eu... et certains arthroses, rhumatismes... Tu me dirais que maintenant, à mon âge, c'est normal, mais j'ai ça depuis des années. Et le chose des intestins fragiles qui m'a valu finalement quand même un cancer au colon... et tous les médecins ont été d'accord pour dire que ça c'est les mauvais traitements que j'ai eus.

I. : Et tes séquelles psychologiques ?

Maurice Piore : Je crois pas trop...

I. : Par exemple, est-ce que tu fais des cauchemars ?

Maurice Piore : Oui, oui... oui, oh j'en rêve encore souvent. Je pense à ma famille. Je pense très souvent à ma famille.

I. : Oui, évidemment. Est-ce que... quand est-ce que tu as commencé à parler de tout ce qui t'est arrivé ? Pour la première fois ?

Maurice Piore : On a surtout commencé... n'oublions pas que l'Union existe depuis quarante ans. Alors nous allons organiser pour la quarantième fois... l'Union va organiser Malines. Pour la quarantième fois !

I. : Oui, l'Union des Déportés.

Maurice Piore : L'Union des Déportés organise Malines...

I. : Un pèlerinage à Malines.

Maurice Piore : Oui... En 1956, c'était la première fois et c'est ton père d'ailleurs qui a pris la parole à Malines. Hein, donc ça c'était la première fois. Et donc... c'est difficile d'organiser des manifestations sans parler de la Shoah, mais sans plus... pas tellement. On faisait deux, trois cérémonies par jour, on se rencontrait entre amis, etc.

I. : Par jour... par an.

Maurice Piore : Par an, par an. Par an... Non, le commencement du comité, on se voyait tous les mardis boire un verre de thé et bavarder. Oui... organiser des bals.

I. : Quand est-ce que tu as commencé à parler de ça ?

Maurice Piore : Aux écoles, etc.

I. : Pas aux écoles... en tant que... comment dire... vous en parliez entre vous, mais quand est-ce que tu as commencé à en parler à l'extérieur ?

Maurice Piore : Eh bien quand... à l'extérieur ?

I. : Pas nécessairement aux écoles, mais à l'extérieur.

Maurice Piore : Eh bien surtout quand on a eu les premières... choses... de négationnisme... de révisionnisme. Alors à ce moment-là, on a dit : «Nous devons faire quelque chose !»

I. : C'est-à-dire ? Ça se passe dans quelles années ?

Maurice Piore : C'est dans les années 70 déjà. Il y a eu... oui, oui... un livre qui a été écrit par un Christopher... un soi-disant historien anglais, avant Faurisson...

I. : Oui, oui, je me souviens.

Maurice Piore : C'est à ce moment-là qu'on a dit : c'est pas possible. Et on a commencé à parler, mais évidemment, en tant que président, j'ai eu directement l'idée de nous faire offrir un drapeau par Bracops, bourgmestre d'Anderlecht, qui était un ancien d'Auschwitz, et le faire en grande pompe, qu'on le voit aux télévisions et qu'on en parle dans la presse, etc. On commémorait la libération d'Auschwitz, la libération du ghetto de Varsovie, chaque année, évidemment.

I. : L'insurrection !

Maurice Piore : L'insurrection du ghetto de Varsovie ! On faisait une cérémonie chaque année. Tu vois ?

I. : Oui, d'accord. Est-ce que tu te souviens du sentiment que le retour des déportés a provoqué dans la population belge ?

Maurice Piore : Belge ? Oui, oui... d'ailleurs, sans fausse honte, l'Union des Déportés a fait de grandes choses dans notre communauté...

I. : Tu veux dire sans fausse modestie ?

Maurice Piore : Sans fausse modestie... et je peux le dire, aucun autre l'a fait ! Aucun autre l'a fait et je vais... et des choses qui resteront ad vitam aeternam ! Tout simplement. C'est pas difficile. Tout d'abord le procès de Kiel.

I. : Ça, on y viendra. Tu m'en parleras.

Maurice Piore : Oui. Deuxièmement, le Mémorial, à Anderlecht...

I. : Oui, ça on en parlera aussi.

Maurice Piore : Hein ! Le Mémorial à Anderlecht. Troisièmement, le contact avec le Yad Vashem.

I. : Pour les Justes ?

Maurice Piore : Pour les Justes, et pour d'autres choses aussi, je vais te montrer. Il y a un mur dans le site des communautés perdues pour les Juifs de Belgique. Voilà. Ça c'est pour l'éternité. Et puis, si tout va bien, nous allons pour la douzième fois à Auschwitz, avec cent cinquante, dont les trois quarts sont des jeunes, à Auschwitz. Eh bien, tu as été... Ce sera la douzième fois. Ça emmène du monde !

I. : 97 ?

Maurice Piore : Non... ah oui, en 97, oui, en mars 97, si tout va bien. J'attends la réponse de la compagnie d'aviation. Alors ce sont des choses que personne... il faut voir les lettres que je reçois... de Juifs et de non-Juifs, de personnalités... pas de personnalités... d'enfants qui écrivent avec des tas de fautes, pour me dire leur émotion qu'ils ont ressentie là-bas, etc. Eh ben, ce sont des choses que personne d'autre n'a fait ! Personne d'autre n'a fait. D'ailleurs je suis en train... j'ai eu une interview qui paraîtra dans "Regards" du mois de septembre, pour mes trente-cinq ans de présidence, j'ai été re-élu en décembre l'année passée, pour la trente-cinquième fois, à l'unanimité, et... et pour le quarantième anniversaire de la libération.. pour le quarantième anniversaire de la... du pèlerinage à Malines. Quarantième anniversaire qui, grâce à Jean Gol, ce jour-là, s'appelle "la Journée du

Martyr juif". Il a décidé ça, je lui ai téléphoné à l'époque, ça s'appelle "la Journée du Martyr juif". D'ailleurs, je ne sais pas si tu es au courant, le 27 janvier a été décrété par le gouvernement "Journée de la Shoah". Dans toute l'Europe. Je vais d'ailleurs...

I. : Dans toute l'Europe ?

Maurice Piore : Oui, oui, tous les pays d'Europe. Tous les pays ont...

I. : Oui, la Communauté Européenne.

Maurice Piore : Oui, l'Allemagne a directement accepté ! Alors voilà. Alors Jacques... le rédacteur de "Regards", m'a demandé : «Est-ce que tu as un souhait ?» Pour terminer... j'ai dit «oui».

I. : Jacques... comment ?

Maurice Piore : Jacques [Jacques Déom]... je ne sais pas comment il s'appelle. J'aurai son nom tout de suite... un charmant garçon... qui écrit dans "Regards"... je vais demander à Judith tout de suite. Alors il m'a dit... si j'avais un souhait... J'ai dit : «Oui, je voudrais que nous continuions.» D'ailleurs il y a une vieille boutade, tout simplement... un des comités les plus performants en Amérique, sont les Filles de la Révolution qui a eu lieu il y a deux cents ans, ce sont arrière, arrière, arrière-petites-filles, ce sont des femmes qui font ça, elles ont plus le temps, elles se réunissent à l'heure du lunch, elles font des manifestations et des machins... Moi je vois, par exemple, une fédération dans quelques années, quand nous ne serons plus là, plus capables d'organiser ce que nous faisons, même si on ne réalise pas tout, si on fait en partie, parce que ce serait dommage, hein, une fédération entre les fils et filles et de la déportation, l'Enfant Caché, et filles et fils et résistants, mais c'est à eux de le faire, c'est pas moi !

I. : Bien sûr. Oui, alors, à tes enfants, est-ce que tu as parlé de tout ce que tu as vécu ?

Maurice Piore : Moi je n'ai qu'un fils, je n'ai qu'un fils, je lui en ai parlé, il est venu avec moi à Auschwitz la première fois. Mes deux petites filles, qui ont trente ans maintenant, une a lu pour la première fois les noms à Malines, comme nous faisons, lire les noms... et elles sont venues toutes les deux avec nous à Auschwitz. Evidemment je leur en ai parlé.

I. : Et à l'extérieur, quand tu en parles à l'extérieur, comment est-ce que c'est reçu ?

Maurice Piore : Oh... quelquefois pas tellement bien ! Je veux pas citer de noms, mais une des écoles juives ici m'a fait remarquer : «Vous êtes en train de malmener la mémoire de nos enfants...» Non, c'est pas le mot !

I. : Traumatiser ?

Maurice Piore : Oui, traumatiser nos enfants !

I. : Une école juive ? !

Maurice Piore : Oui, une école juive ! Alors j'ai fait un scandale et il est revenu et c'est eux qui maintenant viennent les premiers au Mémorial et sont les premiers pour me donner... pour me donner des... choses. Je n'ai jamais eu ça dans une école non juive. Je dois te raconter... depuis quelques années, regarde... je réunis dans les deux cents élèves, au Mémorial, regarde la photo là-haut ! Et il y a des écoles non juives qui viennent lire les noms. Pas de discours ! Ils lisent les noms et ils donnent... «Je suis de l'école Bracops. J'ai été avec vous à Auschwitz. Je vous remercie...» et ils lisent les noms. Cette année-ci, il y avait les grèves ! Alors un des profs d'histoire avec qui je travaille, je lui téléphone : «Vous avez des ennuis, Madame ?» Elle dit : «Moi j'ai pas d'ennuis ! Ceux qui ont... venus parler à ces enfants. Vous leur avez offert, à quatre enfants, un voyage gratuit à Auschwitz. S'ils ne viennent pas, je leur enlève des points !» Et une autre école, elle a dit : «Je ne peux pas avoir d'enfants» et un directeur et un prof ont dit : «Est-ce que je peux avoir l'honneur de dire les noms à la place des enfants ?» Des bons goy, hein ! Rien à voir avec le judaïsme, mais humanistes.

I. : Ça va. Je te remercie. On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Dixième entretien – 13 août 1996

Reprise d'activités professionnelles – Démarrage d'une activité de maroquinerie (1945-46) – Fondation de l'Amicale des Anciens de Jawischowitz – Fondation de l'Union des Déportés (1956) – Pèlerinage à Auschwitz (1967) – Premières commémorations – Procès de Kiel – Engagement et transmission

I. : Alors, la dernière fois, en fait, on en était resté... à ton retour, à ton rapatriement, à ton retour en Belgique.

Maurice Piro : Oui, oui, oui.

I. : Et j'aimerais qu'on a... on aborde aujourd'hui... je pense que on va terminer, on verra bien...

Maurice Piro : Oui.

I. : J'aimerais qu'on aborde aujourd'hui le chapitre de la reconstruction.

Maurice Piro : Ah d'accord.

I. : C'est-à-dire comment ça s'est passé...

Maurice Piro : Oui.

I. : ...une fois que tu as été rapatrié, etc. Et y a plusieurs éléments que j'aimerais qu'on aborde qui sont... entre autres, le... la naissance de l'Union des Déportés...

Maurice Piro : Oui.

I. : Bon, ça s'est pas tout de suite appelé comme ça... euh... le... le fait... ton... ton voyage dans les années 60...

Maurice Piro : A Auschwitz ?

I. : Non, non. A Berlin, tu as fait partie d'une...

Maurice Piro : Ah oui !

I. : Tu étais revenu à Berlin.

Maurice Piore : Non, à Bonn.

I. : A Bonn, pardon, oui, à Bonn... pas à Berlin, évidemment. Et alors, le procès de Kiel.

Maurice Piore : Oui, oui, la prescription des crimes nazis.

I. : Et les... les... oui, c'est ça. Et alors, les différents...

Maurice Piore : J'étais avec ton père et Hans Schoemann.

I. : On... on va y venir. Et alors, j'aimerais aussi que tu parles, effectivement, de l'organisation des différents pèlerinages, que ce soit à Malines ou à Auschwitz. Et alors, le... l'érection du Mémorial aux Martyrs juifs à Anderlecht.

Maurice Piore : Bon, on va... on va commencer... attends...

I. : Alors, j'attends.

Maurice Piore : Attends... pendant que j'y pense : alors, je vais te donner... [Il cherche dans ses papiers.] Je ne sais pas... au fond, je peux... tiens, ça c'est... invitation pour Malines.

I. : Merci.

Maurice Piore : Et je pourrais le mettre sur mon listing.

I. : Ah merci. C'est gentil.

Maurice Piore : Oui.

I. : Ça va... Que voulais-je dire ? Oui, alors tous ces points-là, on va les aborder en terminant ce chapitre, on va y revenir en terminant ce chapitre...

Maurice Piore : Oui.

I. : J'aimerais d'abord qu'on voie vite la reconstruction. D'accord ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Enfin "vite"... on va parler de la reconstruction.

Maurice Piore : Oui, oui, oui, oui.

I. : Alors, je dirais... d'abord, ma première question sera : quelle était ta situation exacte au sortir de la guerre ?

Maurice Piore : Ben, j'ai raconté évidemment la façon dont j'ai été accueilli chez l'aumônier Paternote...

I. : Oui, ça tu m'en as parlé.

Maurice Piore : Et que des années après, on s'est retrouvés en... 40... après... après 30... pour les 40 ans de... du... de la venue du grand frère. Je crois que j'ai raconté ça ?

I. : Oui, oui.

Maurice Piore : Oui. Bon alors, ma situation économique était... trois fois zéro. Trois fois zéro. Je possédais en tout et pour tout un uniforme SS parce que... comme j'avais fait dans mon froc à Dachau... j'avais la diarrhée... j'étais sur le lit d'hôpital, tout nu, à... à Dachau et pour être rapatrié, ils ont trouvé 100.000 nouveaux uniformes SS de la Panzerdivision. A tel point que le premier jour, quand je me suis baladé dans les rues de Charleroi, avec l'aumônier... les gens disent : «Tiens, voilà l'abbé qui a fait un prisonnier.» [Rire.]

I. : Oui.

Maurice Piore : Alors, il m'a amené... il m'a amené dans une cave où il y avait des résidus des inciviques, des bagages des inciviques qu'on avait arrêtés et il a dit : «Choisis.» J'aurais pu prendre trois costumes, chemises, etc. Pff ! Je pensais vraiment pas aux choses matérielles : j'ai pris un costume, une chemise, une cravate et une paire de god... de souliers. C'est tout. C'est tout. Alors... Et deux, trois jours après, il m'a ramené à Bruxelles et j'ai évidemment été voir... la rue où j'habitais, où il y avait plus personne ! Y avait plus personne. Y avait que quelques voisins juifs, qui m'ont raconté la façon dont mon père a été arrêté. J'y reviendrai si tu veux.

I. : Tu en as parlé.

Maurice Piore : Oui, on va en parler. Et puis, j'ai été... on m'a emmené place Rouppe. Place Rouppe où il y avait un service social... un service social, qui donnait des repas pas chers, etc., et une petite allocation, mais moi, j'ai reçu à Charleroi, je crois que c'était 1.500 francs ou un truc comme ça. Et puis, j'ai retrouvé un cousin qui n'était pas... qui avait passé la guerre ici, mais qui [rire] n'était pas beaucoup plus riche que moi. Je suis resté trois, quatre jours chez lui et je suis retourné à... à Marcinelle. Et là, l'aumônier m'a mis dans une équipe de géomètres experts, qui allaient apporter leur aide dans un village ardennais pour les dommages de guerre. Après la bataille des Ardennes. Et... c'était deux, trois architectes et un géomètre

expert. Moi, j'étais leur aide. Ça fait que j'ai été chez un curé où j'ai grossi d'un kilo par jour [rires] et en plus de ça, il me donnait 250 francs par jour. L'architecte... C'était la gloire, hein ! L'architecte et le géomètre expert m'avaient montré comment faire. Eux jouaient aux cartes toute la journée, moi je faisais le tout. [Rire.] Mais ça me plaisait parce que c'était pas difficile. Il fallait simplement mesurer les terrains et... C'était assez extraordinaire... des paysans ardennais, qui payaient vraiment pas de mine, alors vraiment pas, payaient pas de mine, hein, et ils me disaient : «Tu vois, jusque là-bas tout à fait au fond.» Je dis : «Moi, je ne vois pas.» «Ben, tout ça est à moi.» [Rire.] «Alors, ça fait combien d'ares, etc. ?» Ils me disaient, j'inscrivais, etc. Et c'est comme ça que je me suis retapé. Je me suis retapé et je suis revenu à Bruxelles. Je dois dire que c'était pas mon métier, mais enfin j'avais été travailler chez mon père, la maroquinerie marchait très fort à cette époque et j'aurais travaillé dans un atelier, j'aurais pas mal gagné ma vie, mais je voulais pas rester enfermé. Je pouvais pas rester enfermé. Alors, j'allais chez un copain, je prenais une valise d'une dizaine, une douzaine de sacs, je les vendais, j'avais gagné 2.000 francs et je restais travailler. Je travaillais plus jusque j'avais dépensé mes 2.000 francs. Ça, j'ai fait pendant... pendant quelque temps. Alors... ben, ça on peut pas faire ça, hein, évidemment, toute sa vie. J'ai retrouvé des Juifs allemands, qui avaient monté une affaire de parfumerie et ils m'ont pris comme représentant à 4.000 francs par mois. Alors, j'étais sûr de mon salaire. Et... ça a marché jusqu'à ce que je me sois marié, entre-temps mon fils est venu, ma femme est tombée malade et j'ai dû prendre le taureau par les cornes, c'était pas possible de vivre avec 4.000 francs par mois. Alors, je travaillais le matin pour ma parfumerie et l'après-midi, j'allais travailler à l'heure chez un maroquinier, pendant plusieurs mois comme ça. Et puis, j'ai monté... on m'a prêté... y avait une banque juive ici, la Caisse de Prêts et Crédits, qui m'a prêté 15.000 francs et j'ai démarré comme ça une petite affaire de maroquinerie.

I. : Et tout ça... quand est-ce que tu as monté ta maroquinerie ?

Maurice Piore : Ah, ben, ça c'est dans les années 45 et 46.

I. : Et tu t'es marié en quelle année ?

Maurice Piore : En 46.

I. : En 46.

Maurice Piore : En avril 46.

I. : Et ton fils est né quand ?

Maurice Piore : En septembre 46.

I. : Ça va, d'accord...

Maurice Piore : Je dois dire : je travaillais dans une mansarde, évidemment avec un copain, qui avait une... Jacques Mandelbaum, qui lui avait une machine à coudre, moi je n'en avais pas. Alors moi j'apportais mon savoir-faire et lui sa machine à coudre, mais ça n'a pas duré très longtemps parce que lui voulait retourner à Liège, etc. Alors, j'ai de nouveau travaillé avec... associé avec un cousin parce que je n'avais pas les outils nécessaires. Je suis tombé chaque fois sur des gens qui étaient... pff... y a une chose que je... je réprouve et que je n'aime pas dans la vie : c'est la médiocrité et la mesquinerie. C'était des gens mesquins. L'ouvrière me racontait que quand je partais, ils vérifiaient vite mes comptes. Moi, je tenais un livre de compte bien organisé, etc. Ils vérifiaient voir si je n'avais pas per... arrangé des 20 francs ou un truc comme ça. Alors, j'ai quitté et j'ai travaillé dans une cave dans les premiers temps. Je travaillais très dur. Je travaillais de 6 heures du matin à 10 heures du soir. Tous les jours, tous les jours, tous les jours. Et avec mon associé aussi, je travaillais dès 8 heures du matin, mais il habitait fin fond de Schaerbeek et moi j'habitais... chaussée d'Helmet et moi j'habitais... à Anderlecht. Et que j'avais déjà une heure de tram. Et je travaillais jusque 11 heures. Tu sais pourquoi ? Parce que 11 heures 15, c'était le dernier tram. C'est tout. Y a pas... j'avais pas de limousine.

I. : Non, bien sûr.

Maurice Piore : Mais, à force de travail, je me suis... d'ailleurs, je... je ne veux pas me vanter, mais quand même : j'ai été libéré, j'avais 22 ans. Je me suis marié à 23 ans, j'avais pas un sou. A 33 ans, je... non, à 30 ans, je rentrais dans ma première petite maison que j'avais pas payée, hein. J'avais pas payé, mais j'avais fait un emprunt, hein. Et sept ans plus tard, je construisais un building. C'est... c'est pas mal.

I. : Oui, bien sûr. Bien sûr.

Maurice Piore : Et... et je l'ai fait tout seul. Tout seul, tout seul, tout seul. Personne ne m'a aidé. Parce que... parce que le peu que j'ai eu, 150.000 francs des... des... du gouvernement comme prisonnier politique, mais c'est pas ça qui a fait [rire] le building qui vaut quelques millions maintenant.

I. : Il existe toujours ?

Maurice Piore : Quoi ?

I. : Il existe toujours ?

Maurice Piore : Oui, il est partagé en deux, mais il existe.

I. : C'est quoi, c'est où ?

Maurice Piore : Ben, où j'habite, Aristide Briand.

I. : Ah oui.

Maurice Piore : Six appartements et un rez-de-chaussée commercial, ça me permet de vivre maintenant puisque ce rez commercial est loué assez bien, mais d'ailleurs il y a 500 m².

I. : Oui.

Maurice Piore : Là où j'avais mon atelier. Ça c'est ma... point de vue économique.

I. : Et... oui, zut... ah, c'est ça... quand est-ce que tu as remis ta maroquinerie ?

Maurice Piore : J'ai remis ?

I. : Oui.

Maurice Piore : J'ai rien remis du tout. On remet pas une maroquinerie. Les temps sont tellement mauvais. J'ai fermé en 82.

I. : En 82, tu as fermé ta maroquinerie.

Maurice Piore : Oui.

I. : D'accord. Et tu as cessé à ce moment-là tes activités...

Maurice Piore : Attends, attends, en 83 ! Oui, en 83 parce que j'avais... y avait exactement cinquante ans que je travaillais, je trouvais que c'était assez pour un homme normal.

I. : Et, à ce moment-là, tu as... tu as remis définitivement. Tu as cessé...

Maurice Piore : Oui, j'ai ven... j'ai vendu mes machines, j'ai vendu le cuir, j'ai vendu tout ce qui me restait, j'ai sous-loué mon... mon rez-de-chaussée commercial.

I. : D'accord. Alors, revenons-en un peu en arrière. Après... après la guerre, revenons à l'époque de l'après-guerre... quelles... quelles étaient tes sentiments par rapport à ce qui se passait, à ce qu'était à l'époque la Palestine... en... en... oui, en Palestine...

Maurice Piore : Oui, je m'en occupais pas beaucoup. Je m'en occupais pas beaucoup parce que j'étais très préoccupé par... pas pour gagner de l'argent à l'époque...

I. : Non, pour manger.

Maurice Piore : Pour gagner ma vie. C'était pas... Aussitôt que j'ai pu commencer... tu sais, dans la vie, c'est comme ça, hein... quand tu dois travailler, tu es comme avec une chaîne attachée à ton pied à une table ou à une machine à coudre, tu sais... tu peux pas bouger, tu sais rien faire. Quand tu commences à... à avoir ton affaire qui s'agrandit et qui... où... où tu peux... tu peux déjà prendre un aide, un contre... même pas un contremaître, un ouvrier pour t'aider, etc., tu commences à avoir plus de liberté. Et aussitôt que ma situation s'est améliorée, mais c'était beaucoup plus tard ça... je... je commençais à militer dans tout ce que j'ai pu, où... tout ce que j'ai pu.

I. : Et est-ce que l'indépendance de l'Etat d'Israël, la proclamation de l'indépendance a suscité quelque chose ?

Maurice Piore : Oui, oui, parce que moi je pensais que si ça avait été fait avant la guerre, il y aurait eu moins de morts.

I. : Oui. Est-ce que tu dirais que, depuis la guerre, tes relations avec le judaïsme ont changé ? [Le téléphone sonne. Interruption.] Oui, je disais donc : est-ce que tu trouves que tes... tes... tes relations avec le judaïsme ont évolué, ont changé depuis la guerre ?

Maurice Piore : Mais non ! Parce que moi, j'étais toujours très impliqué dans mon judaïsme à cause de... de... de mes parents, qui étaient très traditionalistes. Ma mère était même assez religieuse, avec ma grand-mère que je conduisais tous les shabbats à la synagogue. Non, j'avais pas... malgré que j'ai épousé une femme non juive, la première, j'ai toujours chose... j'allais quand même toujours à la synagogue, au moins à Yom Kippour et à Roch Hachana.

I. : Oui. Alors, venons-en maintenant au... à ce dont on parlait tout à l'heure... bon, on va essayer de reprendre ça dans... dans l'ordre chronologique... alors, en tout premier lieu, est-ce que tu pourrais me raconter le... la fondation, le... tout l'historique de l'Union des Déportés...

Maurice Piore : Oui. En fait, l'Union des Déportés, ça s'est fait comme ça : il y avait un camp dont j'ai parlé, le camp disciplinaire de Jawischowitz, où il y avait de nombreux Belges, réellement de nombreux Belges, notamment des Anversois, des Français aussi et ils ont fondé... tout d'abord, j'étais pas dans le coup, mais c'est ton père [Marc Goldberg], qui a fait les statuts. Une... non, je crois pas encore... pas encore pour l'A.S.B... non, non, ils ont fondé une amicale des anciens de Jawischowitz et il y avait là-dedans, bon, pas mal de... pas mal de gens : les fondateurs, qui ont... qui étaient Herman Zuckerman, il y avait Adolf Garfinkel, y avait Forster, y avait Victor Jacobs, qui vient de mourir, Moshé Kanzler... J'étais dans les fondateurs aussi. Bon, une dizaine, une douzaine et on se réunissait une fois par

mois, boire un verre de thé amicalement, vraiment c'était amical. Et puis, on s'est rendu compte que certains problèmes, que certains problèmes... que nous voulions... c'est-à-dire que nous voulions aborder, les prisonniers politiques nous rejetaient. Tout simplement. Il y avait l'Amicale des Anciens Prisonniers Politiques de Silésie, qui se représentaient comme les anciens d'Auschwitz, mais leur nom même disait que c'était pas pour les Juifs parce que y avait très peu de prisonniers politiques juifs. Surtout quand on pense à l'apport de nos amis qui sont venus de Pologne, de Hongrie et de Russie, dans les années 46... 47 des camps de personnes déplacées, hein. Et qui ont... qui ont doublé pratiquement notre... notre communauté qui a été décimée hein, on était... on était plus de 60.000. Officiellement ! Plus de 60 et des mille Juifs pendant la guerre. Alors, on s'est rendu compte que nos besoins matériels, certains besoins, qui ne sont d'ailleurs pas encore résolus, pas encore... je compte rencontrer très prochainement le sénateur Lallemand pour essayer de relancer. Parce que y a plus de chances maintenant parce que ils sont tellement peu nombreux parce que c'est toujours une question de budget, et nos... nos... nos besoins... nos besoins matériels et puis nos besoins affectifs. Des cérémonies, on en faisait jamais, etc., etc. Et ça, c'était les années 56 et... en 56, on a décidé de faire une grande manifestation à Malines. Et ils ont choisi une date, un dimanche évidemment, entre Roch Hachana et Yom Kippour, qui sont les chlochim. Parce que c'est en général à cette époque que les gens se rendent au cimetière. Et comme la plupart des nôtres n'avaient pas de cimetière, on dit : on fait ça à ces dates-là. Et ça a été un très, très grand événement où...

I. : C'est le premier pèlerinage à Malines ?

Maurice Piro : Oui et c'est pour ça que nous... nous... nous commémorons la quarantième fois où le président de l'époque devait prendre la parole, mais il y a eu des problèmes sur son... sur sa conduite au camp.

I. : C'est qui ?

Maurice Piro : Un Anversois. Et ça... les Anversois ont dit : ils vont faire un boycott terrible et alors, c'est ton père qui a pris la parole en... en tant que... en tant que enfant de déporté. Voilà. Ça, c'était le pre... Et nous commémorons maintenant le quarantième anniversaire.

I. : Et comment est-ce que l'Amicale des Anciens de Jawischowitz est devenue l'Union des Déportés ?

Maurice Piro : Ah, à ce moment-là, quand on s'est rendu compte qu'il y avait personne pour nous défendre, on a dit : on va faire l'Union des Déportés. Et alors, on a fait des statuts, etc. Ils ont tout à fait... une asbl, tout à fait reconnue par le gouvernement, etc.

I. : Et c'est à ce moment-là que... non, pardon... ça, c'est en 56, l'Union des Déportés ou c'est avant ?

Maurice Piore : En 56 !

I. : En 56, c'est la même année que le pèlerinage.

Maurice Piore : Oui, oui, oui, oui.

I. : Et le pèlerinage, il a été organisé par l'Union des Déportés ou par l'Amicale des Anciens...

Maurice Piore : Je crois que c'était...

I. : ...des Anciens de Jawischowitz.

Maurice Piore : Non, non, non, c'était... c'était l'Union des déportés, mais... tous les membres étaient... du Comité, étaient des anciens de Jawischowitz. Après, on s'est élargi. Il fut un moment, nous étions plus de 600 membres. Evidemment, les années passent, hein.

I. : Et... c'est mon père, qui a fait les statuts de...

Maurice Piore : Oui, ton père était secrétaire général.

I. : Ah d'accord.

Maurice Piore : Le premier... le premier secrétaire général.

I. : De l'Union des Déportés.

Maurice Piore : Oui.

I. : Il est resté combien de temps ?

Maurice Piore : Pas... pas... je me souviens pas parce que après, moi je suis devenu... il a commencé à travailler très dur, il n'avait plus le temps. Alors, il était plutôt notre conseiller juridique. Alors, il y avait Nathan... Nathan Caron, qui habite les Etats-Unis, qui est devenu secrétaire général. Et en 58, il est parti et je suis devenu secrétaire général. Et puis, il y a eu... des élections, j'ai été élu à la présidence. Je suis assez fier de dire que j'ai été élu, je suis 35 ans président élu... pas... pas... j'ai pas fait de putsch.

I. : [Rire.] Non, je m'en doute. Et Sophie Rechtman, ça fait combien de temps qu'elle est...

Maurice Piore : Oh elle travaille une vingtaine d'années avec nous.

I. : Elle a d'abord été secrétaire générale avant de devenir vice-présidente ?

Maurice Piore : Oui, oui, oui, oui. Elle était d'abord secrétaire, puis secrétaire générale et puis...

I. : Vice-présidente.

Maurice Piore : Oui.

I. : D'accord. Donc, tu viens de parler du premier pèlerinage à Malines.

Maurice Piore : Oui.

I. : Alors, le premier pèlerinage à Auschwitz, c'est quand ?

Maurice Piore : Le premier... [Sonnerie de téléphone] Je m'excuse, mais je réponds pas, c'est le fils. Tu me disais ?

I. : Oui, le premier pèlerinage à Auschwitz.

Maurice Piore : C'est-à-dire le premier pèlerinage, j'ai été à Auschwitz la première fois, c'était en 67.

I. : C'est la première fois que tu y retournais ?

Maurice Piore : Je suis retourné parce que il y avait l'inauguration du monument à Birkenau. J'ai été... j'ai été huit jours, c'était horrible. C'était horrible parce que j'ai entendu tout le monde parler, même le baron Goldstein, qui était déjà haut placé à ce moment-là, de tout, sauf parler de Juifs à Auschwitz. Déjà en... surtout en 67.

I. : Oui, mais tu viens de me dire que c'est en 63 que tu...

Maurice Piore : Non, en 67.

I. : Oh pardon, excuse-moi.

Maurice Piore : Non, je me rappelle très bien parce que c'était en avril 67, parce qu'après au mois de juin, il y a eu la Guerre des Six-Jours et y a plus possibilité pour des Israéliens, pour des Belges et tout d'aller en... à... en Pologne aussi facilement. Il fallait des visas.

I. : Oui.

Maurice Piore : D'ailleurs, une fois on m'a refusé un visa. On m'a refusé un visa. Alors que on me disait que j'étais communiste, on m'a refusé un visa dans un pays communiste. [Rire.] Eh bien voilà, mais les pèlerinages en tant que tel, que nous avons organisés... que nous avons organisés, ont commencé il y a onze ans... onze ans, j'ai rencontré un monsieur qui possède des avions et je lui ai dit... en vacances... et je dis : «Ecoutez, je vais pas parler de ça pendant les vacances, après les vacances, je viens vous voir.» Et j'ai été le trouver : «Faites un prix pour...» Vous voyez, il m'a fait un prix très raisonnable pour... pour... un avion et ça fait... ça fait la... si tout va bien, en mars l'année prochaine... parce que... parce que il a revendu sa société, ça fait que je sais pas très bien comment ça va aller... ce sera la douzième fois que nous amenons 150 personnes. Tu as été l'année dernière, tu as vu que l'avion est à moitié plein, si pas plus, avec des jeunes.

I. : Ah oui ! Je croyais que tu disais "à moitié plein" tout court... oui, oui, oui, évidemment.

Maurice Piore : Y a beaucoup plus de jeunes que de... que de...

I. : Et comment... D'abord deux questions. Dans l'ordre, la première c'est : comment se fait-il que on n'ait pas abordé le... le thème juif, je dirais, lors de cette première fois où tu es allé à Auschwitz, en 67 ?

Maurice Piore : Ah oui, ça c'est la vieille... la vieille chose des communistes, hein. Et des Polonais, hein. Pour les Polonais... les Juifs qui sont morts, c'étaient 3 millions de Polonais. Avant la guerre, ils étaient juifs, après la guerre, ils sont devenus polonais. C'est tout simple.

I. : Et... et les communistes, tu disais : oui, mais ça c'est les communistes.

Maurice Piore : Pour les...

I. : Parce que Maurice Goldstein, il est belge, lui, il est pas...

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Maurice Goldstein. Il est juif ! Il est belge !

Maurice Piore : Oui, mais ben, je... je peux le dire, ça n'est pas une... une... un secret. Il serait jamais devenu président du Comité international d'Auschwitz, à l'époque, si il n'avait pas été communiste ! C'est tout simple !

I. : Mais qu'est-ce que le fait d'être communiste a à voir avec le fait qu'on ne parle pas de Juifs ?

Maurice Piore : Ah mais pour les communistes, ça n'existait pas, hein. C'est... les religions n'existent pas !

I. : Ils ne reconnaissaient pas la spécificité...

Maurice Piore : Non ! Et puis, les Polonais ne voulaient pas. En plus.

I. : C'est autre chose.

Maurice Piore : Et les Russes non plus ! Ben... Les Juifs ont eu assez de... d'ennuis en Russie aussi, hein !

I. : Et qu'est-ce qu'on a fait... comment a-t-on fait pour remédier à cette situation et...

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Comment... qu'est-ce qu'on a fait pour remédier à cette situation ?

Maurice Piore : On a...

I. : Et quand est-ce que ça a été fait ?

Maurice Piore : On a commencé directement après à en parler, à raconter, à parler, etc. Et surtout, où on a commencé vraiment, l'année... eh bien, je crois que c'était dans les années 63, 64, le... quand le révisionnisme a commencé, hein. Alors, on a commencé à se fâcher et à parler dans les écoles et des... et j'ai deux fois assisté à des séances, des films à la télévision avec un débat après et je disais que j'allais dans des écoles. Alors, des écoles... m'ont téléphoné. Et alors, bon, j'ai pas fait tout seul. J'ai envoyé l'un à gauche, l'un à droite, etc. Nous parlons environ 2.000 enfants par an. Néerlandais et chose parce que il y a une équipe néerlandaise qui s'en occupe très bien. Ramet [Nathan] et Schiff [Tobias], qui s'en occupent très bien. Alors là, on a commencé dès... Et puis, bon, depuis la chute du Mur de Berlin, il y a eu des changements. Et des changements en Pologne puisque ils ont fait une commémoration pour Kie... pour Kielce, le pogrom qui a eu lieu en 46.

I. : Oui, maintenant...

Maurice Piore : Et... et ils envoient... et ils envoient un ambassadeur itinérant rencontrer les communautés juives, hein, pour... et qui vont remettre même les... les bâtiments. Les... les... les biens spoliés par... par les Polonais si on a la preuve que les parents possédaient un immeuble à Varsovie ou n'importe dans une ville, on pourra introduire des demandes. Je me fais aucune illusion, ils ne sont pas devenus amis des Juifs. C'est... ils veulent... veulent... veulent rentrer... veulent rentrer dans

la communauté européenne tout simplement et c'est la seule façon de montrer leur... leur mea culpa.

I. : Leur bon vouloir... leur bonne volonté, pas leur bon vouloir. Alors... comment est venue l'idée du pèlerinage à Auschwitz ? Comment est-ce que ça...

Maurice Piore : Ah ben ça, sans aucune... sans aucune fausse note : c'est moi. Parce que j'avais vu à la télévision le grand rabbin de France marcher, tous les jeunes marchaient derrière lui. Je dis : nom d'un chien, on n'a pas de grand rabbin, mais nous on a assez de jeunes. Et... et... et... et comme j'ai rencontré ce monsieur en même temps à ce moment-là, j'ai proposé. D'ailleurs le premier pèlerinage a été quelque chose de terrible parce que c'était la première fois... A l'époque, on pouvait pas, hein. L'ambassadeur d'Israël est venu avec nous. A ce moment-là, il fallait une autorisation de Varsovie et de Jérusalem.

I. : L'ambassadeur d'Israël où ? En Belgique ou en Pologne ?

Maurice Piore : A Bruxelles ! A Bruxelles ! Y avait pas en Pologne !

I. : Non, bien sûr.

Maurice Piore : C'était y a douze ans.

I. : Oui.

Maurice Piore : Y avait pas ! Y avait plus ! Tous les rabbins, tous les dirigeants... ton père était là... tout ! Tout. Y avait moi. La première... le premier pèlerinage a été un truc plus officiel.

I. : Mon père ? Il était pas là... il était là ?

Maurice Piore : Et comment donc !

I. : Oui ?

Maurice Piore : Ben, je vais... le premier voyage que je fais, il aurait pas été ? Tu parles !

I. : Non [rire], c'est pas pour ça, c'est parce que je m'en souviens plus.

Maurice Piore : Mais y a douze ans, t'étais une gamine, y a douze ans. Une petite fille. Une petite jeune fille.

I. : [Rire.] Non, non, j'étais une adolescente déjà y a douze ans.

Maurice Piore : Une petite jeune fille.

I. : Oui, effectivement, j'avais quinze ans.

Maurice Piore : Oui.

I. : Oui.

Maurice Piore : Non, non, il a été. Il a été. J'aurais pas osé organiser quelque chose sans lui tout de même. [Rire de I..] Avec Friedman et avec...

I. : Je ne savais pas que c'était à ce moment-là.

Maurice Piore : Oui, oui, c'est à partir de ce moment-là. C'est ça.

I. : Teudcheu, dis ! Y a si longtemps !

Maurice Piore : Oui, tu peux lui demander.

I. : Oui, je me souviens qu'il y est allé il y a plusieurs années, mais je ne me souviens pas que c'était il y a si longtemps.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : Alors... oui, tu parlais tout à l'heure de la commémoration du pogrom qui a eu lieu en 46 à Kielce.

Maurice Piore : Oui.

I. : Tu y es allé ?

Maurice Piore : Non, non, non, j'ai envoyé une délégation parce que il y a eu Partcheff[?] en même temps, hein. Partcheff[?], donc c'est forces communes.

I. : Ah oui ! Le père de Charles...

Maurice Piore : Oui, c'est ça.

I. : Oui, oui... a été enterré... enfin, enterré, si on peut dire. Alors, je voudrais aussi que tu me parles de ce dont on a commencé... ce dont on parlait... [Le téléphone sonne. Interruption.]

I. : Donc, je disais le... ton voyage à Bonn.

Maurice Piore : Ah oui ! Le voyage à Bonn... ben, ton père a appris évidemment que il y avait à voir... parce que on est en très bon rapports avec Hans Schoemann, qui était un Juif allemand émigré depuis longtemps avant la guerre parce que c'était un dirigeant socialiste en Allemagne... un monsieur très bien d'ailleurs... il est mort y a quelques années... mais vraiment... et il nous a dit : «On va voter la prescription des crimes nazis. Ils veulent voter la prescription des crimes nazis à Bonn et il serait bien que une délégation de chaque pays... et pour la Belgique, si vous... hein... je vous accompagne, je téléphone à mes amis.» On a déroulé le tapis rouge quand on était... nous sommes arrivés à trois. Et nous avons assisté...

I. : A trois, c'était qui ?

Maurice Piore : Marc Goldberg... Hans Schoemann et moi. Et moi. En laissant une motion aussi en disant que nous étions contre, etc., etc. Et c'est passé. Heureusement ! Heureusement donc, on n'a pas voté cette... cette loi. Aussi non tous les procès qui ont eu lieu après, dont le procès de Kiel et le procès de Cologne, etc., n'auraient pas pu avoir lieu ! Et je dois dire la justice allemande a été réellement très bien.

I. : Et le... l'Allemagne ne pourrait pas aujourd'hui demander l'extradition de Priebke.

Maurice Piore : Oui, mais oui... non, il aurait... exactement, exactement.

I. : Et ça, ça se passe en quelle année ?

Maurice Piore : Pff ! Je me rappelle plus.

I. : Tu te rappelles plus.

Maurice Piore : J'avais encore pas mal de cheveux noirs. [Rire de I.] Oh, y a certainement trente ans, mais ça, ton père peut retrouver facilement. Facilement. Parce que au fond, c'est juridique, hein.

I. : Oui, effectivement.

Maurice Piore : Oui.

I. : Et alors, je voudrais aussi que tu me parles du procès de Kiel.

Maurice Piore : Eh bien... monsieur... comment est-ce qu'il s'appelle... Klarsfeld est venu en Belgique et il a dit : «J'ai retrouvé...» Il a été trouvé deux, trois dirigeants, il dit : «J'ai retrouvé les criminels de guerre responsables de la déportation des Juifs de Belgique... qui sont encore vivants.» C'étaient Canaris, le neveu de l'amiral, Kurt Asche, le... le chef de la Gestapo, aux Affaires juives à Bruxelles et le chef de la Gestapo en général, qui était Ehlers. Le juge Ehlers. Il faut faire un procès. Alors,

tout le monde s'est désisté, on a dit : chez Piore. Et Beate et Serge sont venus me voir et ils m'ont expliqué le processus à faire et j'ai été à Flensburg. Flensburg parce que lui habitait à Schwelwig [sic] Holstein et nous avons... j'ai déposé plainte. Et la plainte n'a pas été reçue parce que il n'y avait pas assez de preuves juridiques. Alors, j'ai fait faire une étude juridique par le professeur [Joseph] Billig de la Sorbonne à Paris.

I. : Ça, ça commence...

Maurice Piore : Ça commençait...

I. : Oui, mais en quelle année ?

Maurice Piore : Oh dans les 70... années 75... nous avons fait une étude et nous avons redéposé plainte avec l'étude historique. Alors, ça a changé de juridiction, c'était à Kiel, mais ça traînait.

I. : Pourquoi Kiel ? Pourquoi est-ce que ça a changé de juridiction ?

Maurice Piore : Mais quand un procès n'a pas lieu dans une ville, on ne peut pas reprendre dans la même ville.

I. : Oui, effectivement, effectivement. La plainte ayant été rejetée, vous l'avez redéposée, ça a dû changer. Effectivement.

Maurice Piore : Oui, alors... mais ça ne bougeait pas. Alors, nous avons monté un commando de sept jeunes gens juifs de Belgique... qui ont été investir la maison du juge Ehlers. Il n'était pas là. C'est comme ça que j'ai eu des photos, hein. Sa photo en juge, etc. Et... mais sept jeunes gens ont été arrêtés avec l'équipe de la télévision. Alors...

I. : La RTB ?

Maurice Piore : Oui, la RTBF qui est allée avec nous et qui a fait un reportage terrible là-dessus. Et à ce moment-là, j'ai pu faire une interview dans la presse en disant que... vous voyez des jeunes Juifs, enfants de déportés, on les met en prison et l'autre, on le laisse courir, etc. On a fait un... un très, très grand chapeau de ça, hein... chapeau médiatique hein. Et on les a obligés à ouvrir le procès de Kiel, qui s'est ouvert finalement dans les années 80. Alors, là évidemment, on a eu... on avait besoin d'argent, beaucoup d'argent, pour une raison toute simple... le... les avocats qui plaident devaient être des avocats allemands. Nous avons un staff d'avocats belges qui nous aidaient, dont des non-Juifs d'ailleurs avec qui nous sommes restés amis depuis... c'est Oscar Van Kesbeeck, ton père, Markus Pardès, Simone... Simone...

I. : Simone Lucki.

Maurice Piore : Lucki ! Lucki ! etc. Mais il fallait des avocats allemands. Alors, l'Allemagne de l'Est voulait nous donner des avocats gratuitement, mais eux n'auraient pas fait le procès des criminels de guerre. Ils auraient fait le procès de l'Allemagne de l'Ouest. Tu permets que je prends un peu... un peu d'eau.

I. : Oui, je t'en prie.

[Le témoin se lève.]

Maurice Piore : On devait prendre des avocats. Et c'était pas facile de trouver un avocat qui voulait faire condamner un Allemand. Tout simple. Et on a trouvé deux avocats... qui ont très bien travaillé et...

I. : Non juifs ?

Maurice Piore : Quoi ?

I. : Non juifs ?

Maurice Piore : Non juifs, surtout non juifs. Et... je dois dire que le juge a été de notre côté. Voilà. Et alors, cela s'est fait tout à fait dans les règles de l'art, avec commission ro... mo... commission moratoire.

I. : Rogatoire.

Maurice Piore : Rogatoire qui est venu à Bruxelles, avec le vice-président du tribunal pour interroger des gens qui étaient trop âgés pour faire le voyage, etc., etc. Et ça a duré... ça a duré plus d'un an, ou un an et demi où... Kurt Asche venait... ah oui, Kurt Asche venait de Kiel, hein, en train... non, de Hambourg en train, il vivait à Hambourg... à Kiel... et il rentrait tous les soirs chez lui, mais entre-temps Ehlers s'est suicidé, oui... Canaris, on n'a pas voulu. Les juges ont dit : «Il a... il a 84 ans, c'est un jury d'assi... une cour d'assise avec jury, il a 84 ans, il a déjà fait sept ans de prison, on va le prendre pour un malheureux, il faut pas le mettre au banc des accusés. Ça peut tourner la situation.» Et... ça a duré, ça a duré. Alors, le verdict : sept ans de prison. Alors, des gens nous ont dit : «Oui, vous avez fait tout ça pour sept ans de prison», mais tout d'abord, il faut connaître la loi allemande et la loi en général... ils étaient pas accusés du crime, ils étaient accusés de complicité de meurtre. Ce n'est pas eux qui ont tué, ce sont les autres qui ont tué et ils étaient complices. Et la loi donnait de six ans à douze ans. Alors, pour nous qu'ils reçoivent... il avait déjà 77 ans, qu'ils reçoivent six ans ou vingt ans ou trente ans, ça a aucune importance, mais nous avons édité... édité, grâce à ça le "Mémorial de la Déportation", où j'ai fait une deuxième édition maintenant de 2.000 livres... nous avons évité... édité 2.500 livres en français, 2.500 livres en flamand et 1.500 livres

en allemand sur le procès de Kiel... non... sur la déportation juive de Belgique qu'on a distribués gratuitement dans toutes les écoles à travers le monde et des milliers de jeunes ont assisté à ce procès. C'était ça notre victoire.

I. : Et la...

Maurice Piore : Et d'ailleurs... ah d'ailleurs, ce qui est encore arrivé, c'est que après il y a eu des activités de jeunes antifascistes, non juifs allemands, qui ont fait des activités, des films, des expositions à Kiel, etc. Qui ont fait un comité, l'après-Kiel.

I. : Et quand tu dis qu'il y a des milliers de jeunes qui ont assisté au procès... jeunes Belges ou jeunes Allemands ?

Maurice Piore : Des jeunes Allemands !

I. : Jeunes Allemands.

Maurice Piore : Des Belges aussi. Deux, trois fois j'ai fait deux charters, hein. J'ai l'habitude des charters, alors j'ai fait deux, trois charters, mais c'est surtout les Allemands qui m'intéressaient parce que tu as vu... l'Ecole navale, tu connais le livre hein, y a une école navale... parce que Kiel était une école navale.

I. : Oui, effectivement.

Maurice Piore : Et... et...

I. : C'est sur la mer.

Maurice Piore : Quoi ? Et bien, il y a une photo...

I. : C'est sur la Mer Baltique...

Maurice Piore : Y a une photo de... de... [Il cherche dans ses documents.] Et un journal flamand, ami de Lenteker[?], restait là sur place. "Le Soir" était régulièrement là. [Il continue à chercher dans ses papiers.] Et... nous avons aussi... voilà... nous avons aussi...

I. : Ah oui, oui. Oui, oui, ah oui, je me souviens de ça, effectivement.

Maurice Piore : Oui, oui, nous avons également...

I. : Oui, je t'écoute.

Maurice Piore : Oui, attends.

I. : Vous aviez également ?

Maurice Piore : La presse, la télévision, on a été reçu à la mairie, etc. Et pour l'ouverture, pour la première fois, le drapeau israélien flottait parce que j'ai pu avoir d'Israël des anciens déportés qui habitent dans un kibboutz, des anciens Belges. A Michmar Ha-Neguev. Et ils sont venus avec le drapeau israélien à flotter dans les rues d'Allemagne. La première fois. En 80.

I. : Et quels... quels sont les... les leçons que tu tires de ce procès... les sentiments que tu tires de ce pro... enfin les leçons que tu tires de ce procès ?

Maurice Piore : Mais ça a... j'ai... j'ai souvent dit, hein, que si tous les prisonniers... tous ces criminels de guerre avaient été arrêtés et condamnés à Nüremberg, on aurait plus parler de la Shoah. Il était bon qu'Eichmann, on l'a fait vingt ans plus tard. Et puis, il était bon que cinq ans après il y a eu Gichka[?] à Cologne. Et puis, qu'il y a eu Ehlers et Asche en Allemagne. Et qu'il est bon qu'on retrouvé Ricke [sic], etc. Qu'on...

I. : Tu veux dire Priebke ?

Maurice Piore : Oui.

I. : En Italie. Avec Klaus Barbie, etc.

Maurice Piore : Oui. Eh bien, c'est très bien que... parce que ça réveille... ça réveille. Et puis, moi je dois remercier l'abbé... l'abbé Pierre, hein. Qui nous a fait une propagande inouïe, hein !

I. : Oui, c'est une arme à double tranchant.

Maurice Piore : Oui. Ben oui, justement. Oui. Plus personne ne conteste la Shoah.

I. : Ah si, il y a encore beaucoup de monde.

Maurice Piore : Non, non, plus personne... ils discutent sur les chiffres. Et ils ne nient pas...

I. : ???

Maurice Piore : Oui, mais ils ne nient pas. Ils ne peuvent plus nier. Mais enfin, la... la... c'est tellement idiot, c'est tellement idiot de nier parce que... parce que... écoutez, les photos ! Moi, j'ai pas pris mon appareil avec. Les photos ont été faites par les Allemands et par les troupes alliées à la libération. Alors, oser nier quoi... alors oui, ceux qui sont... ils nient les chiffres.

I. : Et alors, j'aimerais conclure sur quelques questions... je dirais d'une manière générale... aborder encore deux ou trois choses... d'abord, quel regard jettes-tu aujourd'hui sur ta vie et sur... sur ce qui s'est passé... sur tes actions ?

Maurice Piore : Un regard vide. Parce que ils m'ont... on m'a vidé ma famille. J'avais deux frères et deux sœurs... j'étais l'aîné... est-ce que tu te rends compte ce que j'aurais pu avoir comme nièces et neveux ?

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : Ça, c'est la... la... e'est déjà une chose. Et puis, j'ai perdu mon adolescence, hein, arrêté à 18 ans, rentré à 22 ans. Les plus belles années de la vie. Beaucoup... [ému] pour beaucoup les plus belles années de la vie.

I. : Oui... et je dirais aussi d'une manière générale, quel regard jettes-tu sur la Seconde Guerre mondiale aujourd'hui ?

Maurice Piore : Comment ?

I. : Quel regard est-ce que tu jettes sur la Seconde Guerre Mondiale ?

Maurice Piore : Si elle avait pu être évitée, 50.000.000 de morts, mais la... l'idiotie des dirigeants en 14-18 a préparé cette guerre politiquement. Je veux pas jouer à l'historien, hein. Tout le monde le sait, hein. Je veux pas jouer au devin, c'est... si on a terminé la guerre 14-18 comme on avait terminé la guerre 40-45, en donnant une chance aux vaincus de... de... de revivre, ce serait pas arrivé. On l'a fait maintenant.

I. : Oui, alors, est-ce que... enfin, ça c'est une question un peu [rire] qui... qui... dont la réponse paraît assez évidente, mais tu as déjà été interviewé auparavant ?

Maurice Piore : Oui.

I. : Quand est-ce que tu as été interrogé pour la première fois de manière vraiment... Une véritable interview ? [Le téléphone sonne. Interruption.]

Maurice Piore : Voilà.

I. : Donc, je te demandais quand pour la première...

Maurice Piore : Je me rappelle pas.

I. : Tu te rappelles pas.

Maurice Piore : Je me souviens pas la véritable interview... Oui, oh, c'est peut-être une dizaine d'années. Le CCLJ a fait des soirées "Mémoire d'hommes".

Malheureusement, ils ont pris des gens qui... Et cette cassette ne vaut rien du tout. C'est une cassette vraiment du temps de l'émotion gratuite. Parce que ça... mais j'ai eu des interviews dans les journaux, etc. Le "Pourquoi Pas ?" a fait par exemple quatre pages sur moi il y a une vingt... il y a vingt ans. Ce qui... ce qui n'était pas mal.

I. : Oui.

Maurice Piore : Oui. Les journaux juifs "La Centrale", mais jamais évidemment aussi profond.

I. : Oui, mais c'est ça que je voulais savoir.

Maurice Piore : Non. Et le... en... en plus de ça, il y a beaucoup d'anciens déportés qui font des... des livres. Des petits... C'est ??? des petits bouquins, c'est pas ça... Moi, j'ai une autre idée, mais il faut que j'aie un budget pour ça et que j'aie le temps de m'en occuper. J'ai collationné tous les articles qu'on a écrit sur nous. Pas moi tout seul. Sur Topor [Sam], Maryla [Michalowska], etc., etc., etc., et je peux en faire un livre alors à ce moment-là parce que ça aura un plus grand impact. Et sur nos pèlerinages, et sur des choses qu'on a faites pour le Yad Vachem avec... etc.

I. : Oui, c'est une bonne idée. Alors, en ce qui concerne la Shoah... ma question va peut-être te paraître un peu répétitive, mais quel... ??? ??? de manière générale ?

Maurice Piore : Pff ! C'est... c'est le plus grand drame que l'humanité a connu. Depuis... depuis toujours. Y a peut-être... y a certainement eu des génocides dans le temps, mais qui n'ont jamais atteint ni ce chiffre ni les manières industrielles dont ça été fait.

I. : Est-ce que... et quels sont tes sentiments à l'égard des nations qui ont perpétré le génocide ?

Maurice Piore : Ils sont tous coupables et même les Alliés sont coupables parce que... avant la guerre... ils ont fait un... un quota pour les Juifs allemands et beaucoup ont voulu partir. Beaucoup ont compris. D'autres ont pas compris, mais beaucoup ont compris et on les a pas laisser partir. Il faut se rappeler l'histoire du Saint-Louis. C'est tout. C'est tout simple. Alors, tout le monde est coupable. Pas seulement les Allemands parce que quand nous sommes arrivés en 43, en... dans les camps de concentration, il y avait des Allemands qui étaient déjà là depuis dix ans. C'est tout.

I. : Quelques questions sur l'époque contemporaine... oui, tu m'as expliqué la naissance de l'Union des Déportés, tu m'as parlé de l'Amicale des Anciens de Jawischowitz, mais, au fond, tu ne m'as pas dit exactement ce qui t'a poussé à rejoindre ces associations... parce que il y a des anciens déportés, y a des anciens...

oui, enfin des anciens... des survivants qui n'ont pas nécessairement rejoint une association.

Maurice Piore : Ben, y a des...

I. : Et toi, qu'est-ce qui t'a poussé ?

Maurice Piore : Je vais te répondre par une boutade et c'est... c'est tout simple... ton père a bien connu... on a eu un vice-président pendant de longues années... c'était Charles Goldman... alors, il m'a dit... il m'a dit un jour : «Ecoute, Maurice, avant la guerre, quand on est arrivé de Pologne, on a commencé à travailler ici, y avait des copains, eux, ils jouaient aux cartes et nous, on se... on... on... on s'occupait de faire des syndicats pour améliorer la vie, etc., des gens.» Quand ils sont revenus, ceux qui sont revenus, les quelques-uns qui sont revenus des camps, ceux qui jouaient aux cartes ont continué aux cartes. Et ceux qui se sont occupés de politique, ont rejoint l'Union des Déportés, etc. Moi, j'étais impliqué dans la politique dès mes treize ans. Hein, j'étais... j'étais... je faisais partie de l'USAF, qui s'appelait l'Union... l'USAF, l'Union Socialiste Antifasciste. Hein, déjà à... à treize ans, j'étais au Dror, qui étaient les sionistes de gauche et puis j'ai continué. Alors, j'étais toujours impliqué. Si, pendant quelques années j'ai rien pu faire, parce que je devais manger.

I. : Oui, bien sûr.

Maurice Piore : Mais directement quand j'ai eu l'occasion, j'ai fait. Et je continue.

I. : Oui, bien sûr... oui, alors que représente Israël pour toi aujourd'hui ?

Maurice Piore : Pff Israël représente plusieurs choses. Tout d'abord, si Israël avait existé en 1939, on n'aurait pas eu autant de morts. Parce que avoir un pays qui te défend, même un petit, il te défend. Deuxièmement, et ça me restera toujours, 300.000 anciens déportés ont quitté les camps de personnes déplacées, ne voulant pas retourner en Pologne, en Russie, en Hongrie et sont partis en Palestine, hein. Et ont, malgré leur état, ont combattu à la guerre de 48. Donc, Israël a été en partie, en grande partie, fondé par des anciens déportés. Parce que il fallait le faire, après ces cinq années... les Juifs polonais, après cinq années de camps de concentration, aller se battre, avec une langue qu'on ne connaît pas, sous les ordres d'officiers qu'on ne connaissait pas, etc. C'était pas facile. C'était pas facile.

I. : Euh... oui, alors bon, tu me parles souvent des jeunes, j'en conclus que pour toi il est nécessaire d'enseigner... je dirais d'une manière générale, pas seulement l'histoire de la Shoah, mais je dirais l'histoire de ce siècle aux générations futures ?

Maurice Piore : Absolument. Absolument. D'ailleurs, j'ai été interviewé par "Regards", un article qui va paraître au mois de septembre et Jacques [Déom]...

Jacques... un charmant garçon qui s'occupe... qui est venu m'interviewer, m'a dit... m'a dit ceci... il m'a dit : «Qu'est-ce qu'est ton souhait ?» En fin d'interview. Alors, j'ai dit : «Mon souhait serait que d'ici quelques années, le plus rapidement possible, se forme une fédération des fils et filles de la déportation, de l'Enfant caché et des fils et filles de résistants. Et qui pourraient eux continuer notre travail. Si ça peut se faire, alors je suis tranquille pour l'avenir.»

I. : Et quelle leçon est-ce que tu penses que ma génération au fond...

Maurice Piore : Oui.

I. : ...ait à tirer de tous ces événements ?

Maurice Piore : Pardon ?

I. : Quelles leçons est-ce que tu penses que les gens de ma génération et de la génération d'après aient à tirer de tous ces événements ?

I. : Pff... ils doivent faire attention... ils doivent faire attention... il y a des petits groupuscules nazis, on dit : «Ils n'ont que 3%, 4%, etc. C'est pas dangereux.» C'est pas vrai. Ils sont dangereux. Il faut les inciter... nous avons un droit de vote, de ne pas voter pour la droite. Surtout pas pour l'extrême droite.

I. : Alors, d'une manière générale, quel regard est-ce que tu jettes aujourd'hui sur notre époque ?

Maurice Piore : Triste. Malheureuse. Triste. Des exclusions, des exclusions, je ne parle pas des catastrophes naturelles, tous les jours il y en a une autre... ça a toujours existé... le fait... on le savait beaucoup moins vite à cause du... avec les médias maintenant, tout se sait tout de suite, mais l'époque est très triste. Les exclusions... les réfugiés politiques qui logent dans une église, qu'on veut mettre à la porte, etc. C'est... c'est une malheureuse époque. Et puis, la... la situation économique qui est mauvaise qui... qui mène à tout. Qui mène à l'exclusion, etc. Facile de dire, hein : parce que les Arabes sont là que je n'ai pas de travail, mais alors, une personnalité m'a expliqué que ce n'est pas vrai parce que si ces Arabes n'étaient pas là, "en bas", pour faire le sale boulot, les Belges qui travaillent eux "en haut" n'auraient pas de travail non plus.

I. : Oui, exactement. Exactement. Et enfin, ma dernière question : on vient de... enfin, on a fait vraiment un long travail ensemble pendant pas mal de temps.

Maurice Piore : Oui.

I. : Alors, ce que j'aurais voulu savoir, c'est... ce que tu as ressenti de tout ça ?

Maurice Piore : De... de...

I. : De tout ce travail qu'on a fait ensemble, finalement de devoir replonger dans ton passé...

Maurice Piore : Tout d'abord, je suis très heureux que c'est toi qui l'ait fait. On se connaît depuis... je te connais depuis que tu es née...

I. : Oui, effectivement !

Maurice Piore : Ça, c'est une chose. Et deuxièmement, ça a été fait très, très, très, très consciencieusement. Et d'autre part, je suis heureux de l'avoir fait parce que c'est un document pour l'avenir. Voilà.

I. : Ça va, tu as quelque chose à ajouter ?

Maurice Piore : Non.

I. : Eh bien, je te remercie énormément.

Maurice Piore : Oui, oui.

I. : C'est vraiment très, très gentil à toi d'avoir participé. Voilà, on va s'arrêter là.

Ce volume a été réalisé par
la **Fondation de la Mémoire contemporaine**
Etablissement d'utilité publique reconnu par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/648.78.73
Fax : 02/644.65.95
E-mail : info@fmc-seh.be